

Françoise Lafin-Meyssonier

avec le concours de

Mario et Madeleine Fréry

La vie à l'école, jadis

Village de Forez - Groupe Vivement jeudi

A nos amies de *Vivement Jeudi*
en souvenir de tout ce que nous avons réalisé ensemble
depuis de longues années,
avec une pensée particulière
pour celles qui nous ont quittées,
particulièrement
Lucienne Cronel
(3 octobre 1927-12 juin 2004)
qui a été l'âme de notre groupe

Nous remercions particulièrement :

- Annie Guigneton qui a mis à notre disposition une partie de sa collection de manuels scolaires de l'époque concernée
- Tous ceux qui nous ont fourni divers éléments du matériel utilisé, d'anciens cahiers d'élèves, des photos et des documents, notamment Raymonde Chassagneux, Renée Combe, Pierre Cronel, Josette Martin, Renée Mazet, Annie et Bernard Parnet , Eliane Philippon, Marinette Tziganok, Marguerite Vial.
- Toutes celles qui, anonymement, ont bien voulu nous apporter leurs témoignages.
- Maurice Damon, Colette et Joseph Barou qui ont assuré la mise en forme de ce cahier.

L'équipe de *Village de Forez* et les responsables du Centre social de Montbrison qui ont permis cette publication.

Couverture : un écolier studieux, Montbrison, 1941

Introduction

Dans le cadre des activités hebdomadaires de notre groupe Vivement le jeudi, il nous a paru intéressant d'échanger nos souvenirs concernant "la vie à l'école" de notre enfance.

La spécificité de cette école a intéressé un grand nombre d'écrivains : romanciers, historiens, publicistes. Nous n'avons pas la prétention d'en allonger la liste mais simplement de faire revivre cette école – la nôtre – à partir de nos souvenirs d'enfants.

Dans l'histoire chaotique de l'enseignement en France, pour la première fois, l'instruction du peuple devenait une réalité concrète. Toutes les tentatives – il y en eut un grand nombre au cours des siècles – s'étaient heurtées au problème du financement des écoles et des enseignants et à celui de la résistance de la classe populaire, trop préoccupée de sa propre subsistance pour sacrifier le moindre sou à l'instruction, jugée un luxe inutile.

La révolution industrielle de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'avènement de la III^e République modifiaient la donne économique et politique. L'instruction du peuple devenait une ardente obligation. Jules Ferry fit de l'école un "service public" en la rendant gratuite, obligatoire et laïque.

Pendant environ un siècle, entre 1870 et 1970, cette école dite *école de la République, école pour tous, école du porte-plume et de l'encre violette* a permis à plusieurs générations d'enfants du peuple d'accéder à l'instruction. Elle a atteint l'apogée de sa réussite dans la période d'entre les deux guerres. Ce fut "notre école", celle que nous avons essayé de faire revivre.

Une documentation s'avéra indispensable pour faire émerger de nos mémoires les souvenirs d'un passé victime de l'oubli.

La visite du musée de l'*École 1900* à Saint-Martin-les-Olmes, des photos de classes, du matériel conservé par les unes et les autres, nous ont permis de retrouver le cadre, les conditions de vie, l'ambiance dans lesquels se sont déroulées nos activités scolaires.

Élèves au pied de l'estrade, plus ou moins dociles, plus ou moins réceptifs, nous avons reçu un enseignement de qualité que, grâce aux manuels scolaires de l'époque et aux cahiers d'anciens élèves, nous avons pu reconstituer.

Qui étaient ces "maîtres" auxquels nous devons une part de ce que nous sommes ?

Ils nous ont été présentés dans l'exposé de Madeleine Fréry : *Le maître grandeur et servitudes*.

Notre vie à l'école était indissociable de celle dans la société où nous vivions. Ce n'est pas sans émotion que nous avons retrouvé les souvenirs d'un monde encore tout imprégné des traditions ancestrales, où les rapports humains – amicaux ou conflictuels – constituaient la trame de la vie sociale, où le rythme de la vie était favorable au travail bien fait, à la réflexion et à l'approfondissement de toute chose.

Nous avons connu, dans notre enfance les dernières années de son existence. Très vite, il a basculé dans une autre époque : celle de la vitesse et du rendement, de l'individualisme et de la jouissance, de l'accélération du progrès, des changements à la vitesse grand V.

Vous comprendrez, chers lecteurs, que nous gardions une certaine nostalgie de *l'école au temps de l'encre violette*.



La journée d'un élève à l'école primaire

Le départ pour l'école

L'heure du départ était d'autant plus matinale que notre maison était plus éloignée de l'école. Un brin de toilette, en vue de l'inspection qui nous attendait sur le seuil de l'école.

Le coin d'une serviette nid d'abeilles, trempé dans de l'eau froide, frotté à un morceau de savon de Marseille, suffisait pour débarbouiller le visage et les oreilles. La propreté des mains et des ongles, point de mire du maître ou de la maîtresse, exigeait des soins plus poussés.

Nous enfiliions, alors, les vêtements réservés pour l'école. Les anciennes photos font apparaître l'évolution des vêtements suivant les transformations des modes de vie et l'amélioration du pouvoir d'achat de la population. Sur les plus anciennes les élèves portent le costume traditionnel.

Les garçons sont vêtus d'un pantalon en coton ou en velours côtelé descendant jusqu'aux mollets, d'un sarrau ample parfois serré par une ceinture à la taille. Ils sont chaussés de sabots et coiffés d'un béret. Les filles ont des robes et des tabliers longs, des sabots. Elles sont coiffées en hiver du bonnet traditionnel.

Après la guerre de 1914, la mode vestimentaire évolue rapidement. Les robes et jupes ne dépassent pas le genou. Les élèves endimanchés pour la photo de classe sont coquettement vêtus, même à la campagne ; les galoches à semelle de bois ou même les souliers ont remplacé les sabots ; signe d'un relatif enrichissement. Cependant l'habillement quotidien est resté sommaire.

Chaque année nous étions équipés, pour la rentrée, d'un tablier neuf en satinette noire, parfois agrémenté d'un galon rouge, et d'une paire de sabots neufs, ferrés par le père, que nous cirions avec la suie de la cheminée. L'un et l'autre servaient uniquement pour aller à l'école. Nous les changions au retour pour un tablier usagé et des sabots plus ou moins boueux.

En hiver, notre équipement était complété par une grosse paire de bas de laine, une pèlerine en drap noir ou bleu marine munie d'un capuchon, et d'un bonnet de laine.

Nous prenions grand soin de ces vêtements que nous devions porter jusqu'à l'usure ; car nous n'aimions pas trop aller à l'école avec des tabliers rapiécés ou des sabots fendus raccommodés avec du fil de fer. C'était, hélas, le lot des moins favorisés, honteux de leur pantalon taillé dans une capote de "poilu" de 14-18 et de leur pèlerine mitée, usée jusqu'à la corde.

La veille nous avions rangé dans le cartable ou la musette de toile notre nécessaire scolaire : l'ardoise munie d'un chiffon, le cahier pour les devoirs du soir, les manuels pour les leçons du jour recouverts de papier bleu, la boîte de bons points ; les garçons y cachaient leurs billes et parfois leur fronde.

À la hâte, notre mère nous faisait réciter, une dernière fois, une récitation, une table de multiplication, quelques dates... et nous rejoignions les camarades avec lesquels nous devions cheminer.

L'entrée en classe

Souvent les premiers arrivés à l'école étaient ceux qui venaient de plus loin. Ils avaient parcouru 2, 3 kilomètres parfois plus. Ils arrivaient avec leur sac ou leur panier contenant le repas de midi, leur pèlerine trempée les jours de pluie, leur pantalon mouillé jusqu'aux genoux quand la neige obstruait les chemins. Quand les distances n'étaient pas trop longues, les hommes traçaient dans la neige, à l'aide de pelles, des sentiers praticables.

Certains hameaux étaient équipés d'un traîneau tiré par un cheval. Quelques écoles de montagne bénéficiaient d'une pièce aménagée en dortoir près du logement du maître (ou de la maîtresse) chargé de l'hébergement des élèves ne pouvant rejoindre leur domicile. La rigueur des hivers rendait aléatoire la fréquentation scolaire.

Un coup de sifflet, ou bien le son de la cloche ou tout simplement le maître qui frappait dans ses mains, c'en était fini des joyeuses retrouvailles du matin.

Le maître apparaissait. C'était un "Monsieur" en grande tenue : costume noir, bien cravaté, chapeau mou sur la tête. Parfois une épaisse barbe noire accentuait l'air sévère et digne du personnage. La maîtresse vêtue de la même manière sobre et élégante inspirait également crainte et respect. Nous disions : Oui, Madame, merci Madame, pardon Madame. Entre nous, nous l'appelions "la Dame".

Bientôt toute la bande était rangée devant la porte, à la queue leu leu ou par rangs de deux. Inspection rituelle de propreté. Les contrevenants étaient priés d'aller compléter leur toilette à la pompe ou au robinet quand il y en avait.

Deuxième coup de sifflet, nous entrions dans l'école après avoir gravi deux ou trois marches. "On n'entre pas dans le *Temple du Savoir* de plain-pied, comme dans un moulin ou une boutique". Nous suspendions nos vêtements aux portemanteaux du couloir. Dans certaines écoles des pantoufles remplaçaient les sabots, dans le but de réduire le bruit et de préserver la propreté de la classe. On attendait que le silence se fasse pour entrer dans la classe et regagner sa place.

Alors tous les regards convergeaient vers l'estrade magistrale et le tableau noir sur lequel étaient inscrites la date et la maxime morale du jour.

Le maître procédait à l'appel et notait les absences sur un registre. Souvent, d'un coup d'œil circulaire, il repérait les places vides et interrogeait les camarades : maladie ? accident ? nécessité d'aider les parents.

Les élèves calmes et silencieux étaient disponibles pour recevoir l'enseignement magistral. La classe pouvait commencer pour une durée de six heures, répartie en deux demi-journées, interrompues par deux récréations.

Les bâtiments scolaires

À l'école de la République dite *l'école pour tous*, tous n'étaient pas logés à la même enseigne.

Quand les lois obligèrent les communes à créer au moins une école de garçons (Guizot 1833) puis une école de filles (Falloux 1850), les municipalités des petites communes se trouvèrent fort dépourvues de moyens financiers mais aussi d'une motivation suffisante pour construire le bâtiment scolaire. On fit avec les moyens du bord. L'école fut installée dans des bâtiments disponibles : un hangar désaffecté, une grange inutilisée.

Jeanne Boniface raconte :

Mes grands-parents louèrent à la commune leur maison d'habitation où l'école fut installée. Ils vécurent, de longues années me semble-t-il, dans deux pièces prélevées l'une sur l'écurie, l'autre sur la grange jusqu'à la construction du bâtiment scolaire. Le loyer payé par la mairie arrondissait leurs maigres ressources de petits paysans (Leignec, fin du 19^e siècle).

Les plus chanceux confisquèrent la maison de la béate ou celle d'une congrégation religieuse. Jusqu'à un passé récent nombre d'écoles rurales restèrent dans un état lamentable.



L'entrée en classe



Dans la classe



L'école publique de Moingt avant la Grande Guerre



Une classe de l'école Chavassieux, octobre 1933

(l'instituteur est M. Charles)

En revanche les édiles des grosses agglomérations mirent un point d'honneur à construire des bâtisses conformes aux directives de l'administration centrale qui avait tout prévu : les plans, la surface des salles, la hauteur des plafonds, le nombre, l'orientation et la grandeur des fenêtres etc.

Ces bâtisses se distinguent des autres constructions avec leur cour clôturée, ombragée de marronniers, leurs grandes fenêtres à plusieurs carreaux bordées partout du même motif décoratif de briques rouges qui les fait reconnaître au premier regard. Très souvent elles font partie d'un imposant monument dont la partie centrale est réservée aux services municipaux, avec d'un côté l'école de filles, de l'autre celle des garçons. La mixité a modifié cette destination. Le premier étage était destiné aux logements des enseignants que ceux-ci ont désertés pour des habitats plus modernes. Ici et là, on découvre des bâtiments d'allure conventuelle, réquisitionnés, sans doute, lors de la séparation de l'Église et de l'État.

Dans la classe

Le confort et la richesse des classes allaient de pair avec le standing du bâtiment. En face du bureau magistral surélevé par une estrade plus ou moins haute, s'alignaient les tables des écoliers.

Les écoles de campagne conservèrent longtemps les lourdes tables à cinq ou six places avec banc sans dossier. Elles furent remplacées par les tables à deux places beaucoup plus confortables avec leur banc à dossier attenant, d'où il était difficile de s'extraire. Le dessus de chaque pupitre était légèrement incliné et percé à droite d'un trou pour loger l'encrier de porcelaine blanche (tant pis pour les gauchers). Sous le pupitre, un casier servait à ranger livres et cahiers et un nombre variable d'objets personnels soustrait à la curiosité publique. Une rainure au sommet du pupitre permettait de déposer le porte-plume, les crayons, la craie, la règle, pour qu'ils soient à portée de main, tout au long de la journée.

Le matériel indispensable de chaque élève comportait :

1 - Une ardoise très maniable avec son cadre en bois percé d'un trou pour suspendre un petit chiffon ; elle était utilisée à longueur de journée pour des exercices à durée éphémère : calcul d'opérations, exercices préalables d'écriture, interrogations diverses.

On y écrivait avec un crayon spécial qui se cassait facilement ; les morceaux terminaient leur existence au bout d'un porte-crayon métallique à gaine coulissante. La craie servait pour les interrogations "Lamartinière". On effaçait avec le chiffon attaché à l'ardoise ou bien avec une éponge conservée humide dans une petite boîte. Il était interdit de cracher et d'essuyer le tout avec la manche du tablier... mais vite fait, bien fait quand le maître avait le dos tourné !

2 - Un certain nombre de cahiers :

a/ Les indispensables

Le cahier du jour pour les exercices quotidiens que le maître corrigeait le soir, après la classe.

Le cahier de brouillon pour préparer les exercices nécessitant des corrections avant d'être relevés correctement.

Le sacro-saint cahier mensuel pour un contrôle permanent des connaissances. Un arrêté ministériel de juillet 1882 en rendait l'usage obligatoire.

Chaque élève recevra à son entrée à l'école un cahier spécial qu'il conservera pendant toute sa scolarité. Le premier devoir de chaque mois, dans chaque ordre d'études, sera écrit sur

ce cahier par l'élève en classe et sans secours de telle sorte que l'ensemble des devoirs permette de suivre les progrès de l'élève d'année en année. Ce cahier sera déposé à l'école.

Qui a lu les "Recommandations" adressées à l'élève qui reçoit le présent cahier imprimées sur la couverture de tous les cahiers mensuels ? Un modèle du style pompeux de l'époque.

Un extrait :

Enfants... si vous profitez sérieusement de tous les moyens d'instruction que la République prend soin d'offrir à tous ses enfants vous pourrez rendre un jour à la Patrie ce que la Patrie fait aujourd'hui pour vous. La France a besoin de travailleurs et de gens de bien, vous serez un de ceux-là si vous vous y préparez dès maintenant..."

Chaque mois nous devions faire signer le cahier par les parents. Les notes et surtout les appréciations du maître réservaient à certains de douloureuses admonestations familiales.

b/ Les complémentaires

Leur nombre s'accrut avec les exigences pédagogiques et les potentialités financières des parents. Nous eûmes des cahiers d'écriture, de dessin, de récitations, de chants, de couture...

Pas de cahier sans son protège-cahier et son buvard. Les publicitaires nous en distribuaient gracieusement - ce qui allégeait le budget familial. Ils étaient plus rutilants les uns que les autres et n'avaient pas la faveur du maître, surtout le protège-cahier avec la table de multiplication trop utile pour "pomper" lors des interrogations. Le buvard rose du commerce était le seul de rigueur ; il est vrai que les autres n'épongeaient pas grand-chose.

3 - Le plumier

C'était un objet personnel, d'un modèle différent de celui des autres, le compagnon de tout notre cursus scolaire.

Les fabricants en avaient multiplié la diversité. On en trouvait en bois verni avec couvercle rabattable ou tirette coulissante ; les plus cossus avaient deux niveaux, le niveau supérieur pivotait sur celui de dessous.

Ceux en carton bouilli peint en noir étaient inaltérables, on les fermait à l'aide d'un poussoir sur le devant.

Pour faire riches certains pouvaient être fermés à clé, pas pour longtemps, la clé était vite égarée.

Les uns et les autres étaient joliment décorés de motifs d'une très grande variété, certaines réalisations s'apparentaient à des œuvres d'art. La rareté de ceux qui ont été conservés fait le bonheur des collectionneurs.

L'intérieur divisé en trois compartiments d'inégale grandeur emmagasinait notre modeste bagage instrumental.

Le porte-plume et sa plume *sergent-major* objet emblématique de l'école de la 3^e République qui a vécu, comme cette dernière, l'espace d'à peine un siècle.

Nous en possédions des ordinaires en bois de forme cylindrique. Parfois on nous en offrait des plus élaborés en corne, finement sculptés, joliment décorés. Notre prédilection allait à ceux qui, grâce à un petit oculus rapproché de l'œil, permettaient d'entrapercevoir l'image de la tour Eiffel ou de la madone du Puy-en-Velay (cadeau, souvenir des pèlerinages).

Le crayon d'ardoise, celui à papier, une gomme, un taille-crayon, des plumes de rechange, parfois un crayon bicolore, rouge d'un côté, bleu de l'autre suffisaient à remplir notre petit "coffre-fort".

A collection of vintage school supplies and books, including a black inkwell, a wooden ruler, a small blackboard with a math problem, a book titled 'Le Calculus', and a book titled 'La Géographie'. The items are arranged on a patterned surface.

On remarque la petite marmite qui servait à transporter le repas

Sur les murs blanchis à la chaux s'étalait le matériel pédagogique d'une importance très variable, d'une école à l'autre, suivant les moyens financiers et la générosité des édiles de la commune.

Les tableaux à double face pivotant horizontalement ou verticalement complétèrent le dispositif quand l'évolution de la pédagogie en réclama l'usage. Un panneau rayé de traits parallèles fut réservé aux exercices d'écriture.

Des panneaux étaient affichés, ici et là ; leur contenu répondait aux besoins de chaque classe.

Les tableaux de lecture pour le cours préparatoire, ceux représentant des scènes de la vie courante pour le vocabulaire et l'élocution des cours élémentaires ; le tableau du système métrique pour les plus grands, les cartes de géographie de Vidal-Lablache, suspendues par leurs œillets en laiton avec, évidemment, la carte de France en premier plan. Au fil des ans, les tableaux synoptiques apportèrent un très utile support visuel à la leçon magistrale de morale, de science ou d'histoire.

Qui ne se souvient du fameux : *L'alcool voilà l'ennemi* qui se voulait dissuasif, des représentations réalistes du corps humain ou des planches de botanique. Les tableaux d'histoire de M. Rossignol firent une entrée fracassante dans les écoles après la dernière guerre. La panoplie complète ne fut pas à la portée de toutes les bourses.

Les uns et les autres ne survécurent pas à la pédagogie soixante-huitarde. Mis au rebut ils disparurent on ne sait où... ? Quelques survivants sont conservés dans les musées, d'autres s'arrachent à prix d'or dans les brocantes. Les plus recherchés sont ceux signés Émile Deyrolle en raison de la clarté de la présentation, de la précision de la nomenclature, de la finesse du dessin, de la délicatesse des teintes.

La plupart des classes possédaient un *compendium* renfermant un petit matériel scientifique. Dans un placard fermé à clé le maître rangeait les archives de l'école, les *Livres du Maître* corrigés des exercices, le stock des craies et de poudre pour fabriquer l'encre violette.

Quelques livres de bibliothèque bien rangés sur des étagères ou dans des petites armoires vitrées, firent peu à peu leur apparition.

Les répartitions trimestrielles, l'emploi du temps, la liste des récitations étaient ostensiblement affichés tout près de l'estrade. Au premier coup d'œil, M. l'inspecteur se faisait une idée plus ou moins favorable de l'impétrant.

Bien placé, à la vue de tous, trônait le globe terrestre, pour rappeler que "la terre est ronde comme une boule" aux arriérés qui en auraient douté.

L'élément majeur de toutes les classes de toutes les écoles de la 3^e République était le poêle. Le poêle cylindrique à bois ou à charbon surmonté d'un long tuyau, entouré d'un grillage métallique de protection, le maître venait s'y adosser pour se réchauffer, au cours de la dictée. Sur son couvercle, en permanence, un pot à eau humidifiait l'atmosphère. Tout près se trouvaient un sceau à charbon, une pelle et une balayette au service des préposés à l'allumage ; c'était souvent les grands élèves à tour de rôle ; ils possédaient la technique qui faisait défaut aux jeunes institutrices. Le tirage de la cheminée souvent mal entretenue variait avec les caprices du temps. Une odeur âcre irritait les yeux et la gorge, et quand des jets de fumée embrumaient l'atmosphère, le plus doué pour la "maintenance" rétablissait le bon fonctionnement en manipulant savamment la targette de l'arrivée de l'air et la clé du tuyau. Il regagnait sa place, fier de lui. L'admiration de tous lui faisait oublier les quelques déconvenues scolaires dont il avait pu être l'objet.

Le repas de midi

Les élèves dont le domicile n'était pas très éloigné, rentraient à la maison pour un repas chaud et un moment de détente en famille. Les autres prenaient leur repas, en été, assis sur un banc, sous le préau ; en hiver ils étaient autorisés à se regrouper autour du poêle de la classe. Chacun sortait ses victuailles apportées le matin dans une musette, un panier en osier, parfois un simple mouchoir à carreaux. Le menu était sensiblement le même pour tous : du pain, un oeuf cuit dur, une tranche de saucisson, un morceau de fromage. Une tartine beurrée et un demi-doigt de chocolat étaient un luxe.



Le poêle

En hiver, le repas s'agrémentait d'une gamelle de soupe réchauffée sur le poêle. On buvait à la régalade ou dans un gobelet en métal, une eau teintée de vin contenue dans une petite fiole. Parfois, certains avaient la facilité de partager le repas de parents ou d'amis habitant près de l'école, après entente financière avec la famille. D'autres étaient reçus au bar du coin qui faisait réchauffer les victuailles.

À l'école des sœurs les élèves bénéficiaient d'une soupe chaude et d'un plat de légumes. En compensation les parents fournissaient pommes de terre, légumes et autres produits de la ferme. Bref, on s'arrangeait au mieux, pour faciliter la fréquentation scolaire.

L'installation des cantines dans les villes et les gros bourgs date du début du siècle. Elles étaient gérées soit par la municipalité soit par l'école.

Au début, on se contentait de servir une soupe chaude, le reste du repas était tiré du sac. Pour un prix modique s'y ajoutèrent du pain, de la viande, un légume. Les enseignants s'impliquèrent généreusement dans leur création, leur organisation, leur développement. Ils y virent l'intérêt qu'elles présentaient pour la fréquentation scolaire et la santé des enfants ; mais aussi le soutien qu'ils pouvaient ainsi apporter aux familles défavorisées.



Un repas en plein air

La récréation

Après 1 heure ½ d'intense activité cérébrale, de silence et d'immobilité, le quart d'heure de récréation était propice au défolement. On se précipitait vers les "cabinets" que l'on utilisait le plus rapidement possible tant le lieu, peu conforme aux règles d'hygiène, était inconfortable et malodorant et qu'on était pressé de courir vers les jeux.

Dans leur cour respective les garçons et les filles se livraient à des jeux différents.

Les filles jouaient calmement sans brutalité

La balle au mur

Chacune, à son tour, lançait la balle contre le mur et devait la rattraper en psalmodiant : partie simple, sans bouger, sans rire, sans parler, d'une main, de l'autre, sur un pied, sur l'autre, petit rouleau, grand rouleau, petite tapette, grande tapette. Chaque parole était accompagnée du geste. Quand la balle n'avait pas été rattrapée, c'était au tour de la suivante.

La marelle

À cloche-pied, il fallait pousser un palet dans des cases tracées sur le sol pour aboutir sur les deux pieds dans la grande case demi-circulaire dite "le Paradis". Si, au cours du trajet le palet stoppait sur un trait, il fallait passer le palet à une autre joueuse.

La corde à sauter

Nous y étions entraînées dès le plus jeune âge, il fallait de nombreux exercices et beaucoup d'agilité pour sauter en suivant le rythme imposé par les deux partenaires qui à chaque bout de la corde la faisait tourner à tour de bras.

Elles jouaient aussi à cache-cache, aux quatre coins, à la chandelle ou clé de Saint-Georges. En été aux devinettes ou aux métiers mimés par des gestes.

Les rondes mimées avaient leur prédilection. Il fallait jouer les successives péripéties de la chanson qui accompagnait la ronde tels *Les compagnons de la Marjolaine*, *Au petit bois charmant*, *Trois jeunes tambours*.

Les garçons ironisaient sur le sous-développement des jeux de filles. Ils pratiquaient, eux, des jeux virils : les barres, saute-mouton, les gendarmes et les voleurs, le chat perché, les jeux de ballon quand l'espace le permettait.

Le plus souvent ils assouvissaient leur besoin d'activité en courant sans but précis, en se poussant, se poursuivant, se bousculant les uns les autres.

Dans les cours mixtes, ils prenaient un malin plaisir à perturber les jeux des filles qui leur répondaient par des criailleries : relations conflictuelles de l'enfance, prélude des relations amoureuses de l'adolescence. Certains n'appréciaient pas l'excessive vitalité de leurs camarades. Sans complexes ils participaient aux jeux des filles abandonnés par certaines dite "garçons manqués" qui préféraient se mesurer à la "gent masculine" dans des jeux plus virils.

Les parties de billes. Quand arrivaient les beaux jours, ces "jeunes messieurs" se réunissaient par groupes de quatre ou cinq à l'ombre des marronniers. Chacun sortait de sa poche un petit sac contenant son trésor : un certain nombre de billes et une ou deux agates irisées, enjeux d'interminables parties passionnées.

L'attention des joueurs était focalisée sur ces petites boules d'argile qui passaient – non sans émotion – du sac du perdant dans celui du gagnant conformément aux règles précises des différentes variétés de jeux.

Ces billes étaient l'objet de trafics divers, de querelles, d'opérations punitives contre les tricheurs. L'usage voulait que ni les parents, ni le maître ne porte atteinte à ce trésor sacré pour chacun.

La cour de récréation a été le lieu privilégié du brassage social souhaité par les promoteurs de l'École publique. Les jeux s'organisaient, les rencontres s'opéraient, des liens d'amitié éphémères ou durables se créaient en dehors de toute référence sociale.

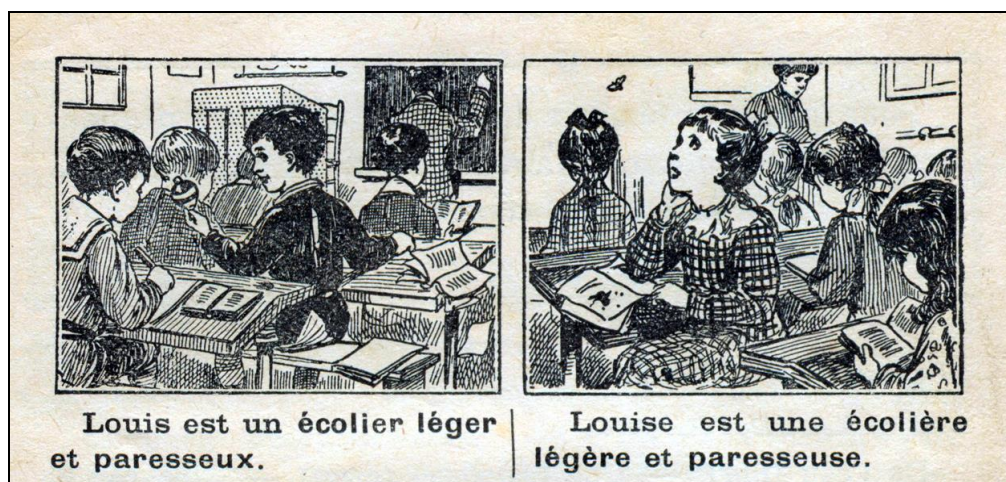
Ceux qui émergeaient de ce brassage n'étaient pas forcément les mieux vêtus ni les têtes de classe, mais les plus forts, les plus habiles, les plus sociables aussi.

Les meneurs y faisaient leurs premières armes, rassemblaient autour d'eux d'inconditionnels supporters. Se formaient alors des bandes rivales qui réglaient leurs comptes à la sortie.

Dans la cour de récréation nous avons connu d'inoubliables moments de bonheur, mais aussi nos premières déceptions, nos premiers chagrins. Nous y avons fait l'apprentissage de la vie sociale.

Récompenses et punitions

Malgré la rigueur de la discipline et la sévérité des enseignants, nous n'étions pas des modèles de sagesse. Il nous arrivait d'être paresseux, brouillons, indisciplinés, de faire des fredaines, en cachette, très vite découvertes.



Gravures extraites du Ch. Maquet, L. Flot, L. Roy, *Cours de langue française, cours préparatoire*, Hachette

Les instituteurs avaient à leur disposition une vaste panoplie de récompenses et de punitions qu'ils modulaient selon l'importance du mérite ou la gravité du délit.

Bonnes et mauvaises notes sanctionnaient la qualité du travail. Celles obtenues lors des compositions sur le cahier mensuel étaient capitales. Chaque mois elles étaient présentées aux parents sur un bulletin récapitulatif qui signalait notre classement, notait la qualité de notre conduite par les mentions TB (très bien), B (bien), AB (assez bien), Pass. (passable) ; s'y ajoutaient les appréciations élogieuses ou critiques du maître.

Selon le cas, ce bulletin apportait dans les familles de légitimes satisfactions assorties de récompenses ou de vifs mécontentements qui se traduisaient par de violentes admonestations et souvent par quelques sanctions corporelles.

En classe les récompenses se matérialisaient par les *bons points*, ces petits rectangles de carton, que l'on gagnait ou perdait selon nos bonnes ou mauvaises actions. Dix bons points donnaient droit à une image. Ces images nous les conservions précieusement dans le but de reconstituer la collection de celles qui illustraient un thème précis : "Les costumes des différentes provinces", "Les drapeaux des pays d'Europe" par exemple.

Récompense suprême pour ceux qui donnaient toute satisfaction tant par l'excellence de leurs notes que pour la perfection de leur conduite : "l'inscription au tableau d'honneur". Dans certaines écoles, ceux-ci se voyaient octroyer le droit de porter, pendant une semaine, épinglée sur leur tablier, *la croix d'honneur* – une étoile dorée suspendue à un ruban rouge.

Beaucoup auraient bien voulu porter, à leur tour, l'insigne honorifique. Hélas, ils n'en avaient pas les moyens. C'est bien là que se situe le problème de "l'inégalité des chances".

La liste des punitions imaginées par les enseignants pour sanctionner nos incartades était sans limite.

Il y avait les punitions à caractère rentable : copie de mots d'usage, de table de multiplication, de règles de grammaire, conjugaison de verbes, retenue pour refaire un exercice...

Les 50 ou 100 lignes, punitions classiques distribuées avec facilité étaient exécutées négligemment. À la va-vite, la tête ailleurs nous n'écrivions plus en "ligne" mais en "colonnes". En cours de route les mots changeaient plusieurs fois d'orthographe et devenaient illisibles en fin de course. Le maître y jetait un bref coup d'œil, la matérialité de l'exécution lui suffisait : une punition sans autre but que de "punir".

Les agités allaient se calmer au piquet dans un coin, parfois à genoux, les mains sur la tête. Les peu soigneux devaient présenter à la cantonade leur cahier suspendu à leur dos. Ceux qui troublaient le calme de la classe étaient privés de récréation. Les bagarreurs faisaient des tours de cour. Les incorrigibles fauteurs de troubles allaient faire un petit séjour dans le placard à balais dit "le cachot", l'angoisse d'être oubliés accentuait la peine.

Bien qu'interdits par la loi les châtiments corporels étaient largement utilisés. On frappait les crânes, les doigts avec la longue baguette de bambou ou la règle de bois ou de métal. On tirait les oreilles, les cheveux des tempes. Dans un mouvement de colère on "foutait" une claque. Dans les cas graves on se permettait la fessée qui avait le mérite de ne pas laisser de trace.

Il faut bien qualifier de sadiques ceux qui ont infligé des punitions humiliantes, dégradantes, traumatisantes : le port du "bonnet d'âne" par exemple, mais surtout le port de pancartes dans le dos avec l'inscription des sentences définitives : "Je suis un menteur, un tricheur, un têtard, un désobéissant..." Ainsi affublé, le malheureux devait parcourir le trajet du retour, croiser le regard des passants et arriver à la maison où l'attendait la violente réaction de parents humiliés. Il faut avoir vécu une telle situation, rare il est vrai, pour en mesurer les dégâts.

Dans la mesure du possible nous tenions nos parents dans l'ignorance de nos punitions. Lorsque le maître exigeait leur signature, nous avions droit à la "double peine" : 100 lignes x 2, plusieurs taloches pour une gifle, séjour à la cave pour mauvaise conduite récurrente. Heureuse période, dit-on, où les parents se faisaient les alliés des enseignants. Pas si sûr ! Discutable !

La distribution des prix

Dans les villes, les bourgs fortunés, l'année scolaire se terminait par la distribution des prix, généralement ignorée dans les campagnes. C'était, parfois, une cérémonie toute simple, à l'intérieur de l'école, en présence des parents. Lorsque les livres étaient offerts par la municipalité,

la manifestation se déroulait dans un lieu public, honorée par la présence du maire de la commune. Un compte rendu dans la presse locale en faisait état.

Parfois elle prenait l'importance d'un des grands évènements de l'année dans la localité ; le ban et l'arrière-ban des notables y étaient conviés. Au programme : discours, petit spectacle donné par les enfants, intervention de la fanfare, etc.

À l'appel de leur nom, les lauréats montaient sur l'estrade pour y être couronnés de lauriers en papier aux feuilles vertes et or et y recevoir le ou les livres à couverture rouge et tranche dorée, sous les applaudissements du public.

La coutume perdura jusqu'en 1968. On y voyait un moyen de stimuler l'ardeur au travail des élèves. Elle eut le mérite de mettre publiquement en valeur la réussite des enfants des familles modestes (bien dans l'esprit de l'école de la République).

Un exemple très émouvant

À son banc, le petit s'était levé, il marcha vers l'estrade avec une crânerie charmante et reçut un premier prix ; la liste continua : "Prix de calcul, Maurice Meunier, Prix d'histoire, Maurice Meunier, Prix de leçon de choses... Neuf fois la voix répéta son nom, sonore et fatidique. L'enfant avait tous les prix. Mme Jondet demanda qui remporte tant de prix ? Son voisin se retourna vers la bijoutière et la regarda fixement : "Mme c'est mon petiot". Avec ses bijoux, ses toilettes, sa maison, elle n'avait pas la fierté qui la rehaussait, lui le simple, le tâcheron. Il répéta tout haut : "C'est mon petiot ! C'est mon petiot¹!"



La sortie de l'école

"Être de balayage". Les écoles de campagne n'avaient pas le personnel requis pour assurer le ménage de la classe. Deux ou trois élèves désignés par le maître ou la maîtresse en étaient chargés le soir après l'école. Les volontaires ne manquaient pas. Il fallait souvent établir un roulement. Seuls dans la classe l'occasion était belle pour se livrer à quelques facéties pas toujours du meilleur goût.

On se disputait l'arrosage du sol qui s'exécutait au moyen d'une sorte d'entonnoir muni d'une poignée. Nous décrivions sur le plancher des arabesques, traces humides de notre passage. Bizarrement celui-ci déviait sur les pieds du pauvre balayeur qui s'escrimait à passer son balai de

¹ Emile Moselly, Joson Meunier.

paille de riz sous les tables et sous les bancs. S'ensuivaient des courses-poursuites, des rires et des cris.

Après le balayage, il fallait passer le chiffon sur les tables, les bancs et, avec le plus grand soin, sur le sacro-saint bureau du maître. Attention ! remettre à leur place registres et piles de cahiers, surtout ne pas renverser l'encrier d'encre rouge.

Il fallait aussi effacer le tableau à l'aide d'un chiffon ou d'une brosse puis en secouer la poussière sur le rebord de la fenêtre ; au passage la chevelure d'un camarade de corvée bénéficiait d'un rapide empoussièrement.

La fabrication de l'encre et le remplissage des encriers étaient du ressort du maître ou de la maîtresse.

Le poêle n'était pas assez refroidi pour être débarrassé de ses cendres et regarni, cette tâche incombait à l'équipe du matin.

Le retour s'effectuait parfois en compagnie des punis qui justifiaient leur retard par un sentencieux : "J'étais de balayage".

Sur le chemin de retour

Le trajet entre l'école et la famille était un espace de liberté. Filles et garçons nous musardions pour en accroître la durée.

Les filles papotaient, échangeaient de mystérieux secrets, nouaient de fragiles amitiés, faisaient les coquettes quand elles se sentaient épiées par quelques garçons précoces.

En général les garçons se montraient plutôt méprisants pour la gent féminine. Ils terminaient leur partie de billes ou réglaient entre eux des comptes imaginaires. On était ennemis quand on n'habitait pas le même village, le même quartier, quand on ne fréquentait pas la même école.

La guerre était d'abord verbale, on se lançait des bordées d'injures des plus triviales dont on se gargarisait, parfois elle s'aggravait. On se battait à coup de cartables avant d'en venir aux mains, puis chacun regagnait son foyer, accueilli par les manifestations de courroux des parents, quand l'heure prévue pour la garde du troupeau ou la participation aux travaux des champs était largement dépassée.

Les déchirures des vêtements, les bosses, les écorchures étaient légitimées par quelques chutes ou incidents inévitables.

Le retour de l'école était un espace de vie interdit aux adultes.



DEUXIEME PARTIE

Élèves au pied de l'estrade

L'éducation morale

À l'école on n'apprend pas seulement à s'instruire, on apprend à devenir honnête et bon.

La seule obligation à laquelle l'instituteur est tenu est de surveiller le développement moral de ses élèves avec la même sollicitude qu'il met à suivre les progrès scolaires

(Introduction des programmes 1882)

Cette mission que le législateur leur avait confiée, nos instituteurs s'employèrent à la remplir avec zèle. Notre "éducation morale" fut l'une de leurs préoccupations essentielles. Ils nous enseignèrent les devoirs qui incombent à l'homme de bien et nous donnèrent le désir et la volonté de les appliquer.

La leçon de morale

À peine installés à nos places, en silence, nos regards se portaient vers le tableau noir. Au-dessous de la date, une phrase soigneusement calligraphiée annonçait la leçon du jour. Tous les matins, pendant $\frac{1}{4}$ d'heure, nous écoutions, bras croisés, la parole magistrale.



Toute l'attention des élèves est concentrée vers le maître qui commente un tableau "La Morale par l'exemple". Le sujet du jour "La lutte contre l'alcoolisme", le fléau de l'époque.

La leçon avait un caractère de solennité mais contrairement à ce que l'on pourrait penser elle était vivante.

Le maître nous lisait une histoire édifiante souvent émouvante. Beaucoup doivent se souvenir du "*Cricri de la boulangère*" qui nous mettait les larmes aux yeux ou de la punition de Guillot le menteur qui criait "au loup" par passe-temps.

Ou bien il nous donnait en exemple le comportement héroïque de quelques personnages célèbres. Bara, évidemment qui, sous menace de mort, refuse de crier "Vive le Roi".

Quand se présentait un fait divers de l'actualité, il nous faisait mesurer les conséquences dramatiques d'une imprudence ou d'une désobéissance ; ou bien admirer le courage ou le sang-froid d'un sauveteur qui, malgré les risques encourus, n'avait pas hésité à venir au secours de la ou des victimes.

Les tableaux muraux apportaient un efficace soutien visuel pour l'attention et nous faisaient entrevoir les applications concrètes de la morale dans la vie courante.

Au cours de la leçon, le maître sollicitait notre participation. En nous posant des questions bien ciblées, il nous obligeait à réfléchir. Parfois il nous demandait de tirer nous-mêmes la conclusion morale de la leçon.

L'entretien terminé, nous prenions nos cahiers pour recopier, d'une écriture appliquée, la maxime écrite au tableau. Celle-ci répétée plusieurs fois, ensemble oralement, s'inscrivait dans nos jeunes cerveaux et y demeurait.

L'invasion de la morale dans la vie scolaire

L'ardeur moralisatrice de nos maîtres se manifestait tout au long de la journée.

La politesse s'appliquait à tout instant. Il nous fallait dire : "Bonjour, au revoir, merci, pardon", accompagnés de "Monsieur ou Madame", ne pas oublier "s'il vous plaît". Quand le maître entrait dans la classe, nous nous mettions debout et attendions le "asseyez-vous" pour nous asseoir. Nous ne devions pas parler sans y être autorisés, ni interrompre celui qui parlait...



Nous prenions l'habitude de céder le passage, de ne pas fermer la porte au nez de quelqu'un, etc. Pratiqués dès l'enfance, ces comportements sont restés pour nous des réflexes conditionnés.

Le maître se faisait un devoir d'assaisonner d'une dose de morale la plupart des matières enseignées. Les exercices d'écriture en furent particulièrement imprégnés. Les maximes du matin se déclinaient dans les différents types d'écriture (droite, penchée, grosse ou fine).

Le choix des récitations était dicté par le désir de les faire contribuer à notre édification, la valeur poétique dût-elle en souffrir ! Fort heureusement, les *Fables de La Fontaine* composaient la plus grande partie du répertoire. Nous avons encore dans nos mémoires des vers dont les auteurs n'honorent pas la littérature (voir récitation ci-contre).

Les préoccupations étaient les mêmes dans le choix des textes de dictées. Quelques titres : *La politesse, L'amour de l'humanité, Les bons et les mauvais livres*, parmi tant d'autres. Et aussi dans celui des sujets de rédactions : *Racontez une histoire inventée par vous et dont la moralité sera : "On a toujours besoin d'un plus petit que soi"*. Même certains problèmes à résoudre venaient opportunément concrétiser la théorie :

Un homme gagne 5 F par jour et travaille 300 jours par an. Il dépense 3 F par jour pour sa nourriture, plus 0,20 F de tabac par jour et 4 F au cabaret par semaine. On demande à combien s'élèverait son économie s'il ne faisait pas de dépenses inutiles.

La dose massive de morale utilisée par la génération des "hussards de la République" pour faire de leurs élèves de parfaits citoyens s'allégea progressivement, leurs successeurs se contentant d'un saupoudrage. L'enseignement s'en trouva allégé et plus digeste.

Les valeurs morales transmises

La morale laïque de l'école publique se dispensait de toutes références religieuses. La "voix de la conscience" devait suffire pour nous faire distinguer le Bien et le Mal. Nous devions obligatoirement lui obéir pour devenir les citoyens vertueux de la République.

À l'école privée, cette même conscience était la "voix de Dieu" qui nous indiquait les devoirs à remplir pour devenir de bons chrétiens. Tous manquements à ces devoirs étaient "péchés".

Quelle qu'en soit son origine, cette "Voix" avait le même langage à l'école et dans la famille. Les parents faisaient confiance à l'instituteur pour qu'il nous instruisse de nos devoirs. D'un commun accord, ils nous obligeaient, dès le plus jeune âge, à les mettre en pratique. Sous leur autorité s'est forgée notre conscience morale.

Les devoirs de tout homme de bien

À partir de "maximes" recueillies dans les manuels *d'Éducation morale* et dans les cahiers des élèves, nous pouvons faire une liste des principaux préceptes moraux qui nous ont été inculqués.

I - Les devoirs envers soi-même

- La propreté

L'enfant propre est beau, il est aimé de tout le monde.

- L'obligation de se développer

L'enfant qui fortifie son corps pour travailler, qui étudie pour s'instruire est un bon Français.

- L'obéissance à la conscience

On n'est heureux que lorsqu'on est d'accord avec sa conscience.

- L'acquisition des vertus essentielles

- . La patience

L'homme impatient est vaincu d'avance.

- . La douceur

La douceur fait plus que violence.

- . Le courage

C'est du courage des hommes de bien que dépend le bonheur de l'humanité.

- . La tempérance

L'ivrognerie dégrade l'homme, elle en fait un objet de risée, de pitié, de dégoût.

II - Les devoirs à l'égard des membres de la famille

Aimer ses parents, leur obéir, les respecter, leur être reconnaissants, les assister dans leur vieillesse.

III - Les devoirs envers l'instituteur

Quand je suis en classe, l'instituteur remplace mes parents, je lui dois comme à eux l'obéissance, le respect et la reconnaissance.

IV - Les devoirs envers la société

- La probité :

Respectez le bien d'autrui.

On n'a pas le droit de frauder, de garder un objet trouvé.

Qui vole un œuf vole un bœuf.

- La sincérité

Ne cherchez pas à tromper les autres, respectez la parole donnée.

Le menteur n'est pas cru, même quand il dit la vérité.

Faute avouée est à moitié pardonnée.

- La tolérance

Il ne faut pas vouloir imposer ses idées aux autres mais respecter les leurs.

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on fit à vous-même.

- La bonté

On doit des malheureux respecter la misère.

Aimez les autres, donnez-leur quand vous le pouvez ce qu'ils n'ont pas et dont ils ont besoin.

Il faut être bon envers les animaux.

Tourmenter les animaux est la preuve d'un mauvais cœur.

V - L'amour du travail

Il faut croire que nous avons été profondément endoctrinés dès l'enfance pour que, durant toute notre vie, nous ayons fait du "travail" une ardente obligation, et que nous ayons encore mauvaise conscience quand nous nous occupons à ne rien faire.

Nous avons écrit sur nos cahiers et conservé dans nos mémoires des slogans à la gloire du travail.

L'oisiveté est la mère de tous les vices.

L'habitude du travail prise dès l'enfance, c'est la garantie du bonheur pour le reste de la vie.

C'est le travail et non le jeu qui nous apporte la jouissance.

L'enfant le plus heureux est le plus laborieux.

L'oisiveté est comme la rouille, elle use plus que le travail.

Tout travailleur a droit à notre respect. L'homme de bons sens travaille dans sa jeunesse pour passer au repos une heureuse vieillesse. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de "sottes" gens.

Dans une France essentiellement agricole, le travail de la terre est valorisé :

Restez aux champs, laboureurs, soyez fiers d'être les nourriciers du genre humain.

La conscience professionnelle exemplaire de la plupart de nos enseignants, leurs exigences pour l'application, la présentation, le soin que nous devons apporter à notre travail nous ont insufflé l'amour du travail bien fait. *Labeur sans soin, labeur de rien.*

Les fruits du travail ne doivent pas être gaspillés.

Enfants, ne jetez pas le pain, il est trop dur à gagner.

Soyez économes. Un sou d'économisé par jour produit plus tard une grosse somme.

VI - L'amour de la patrie

La défaite de 1870, la perte de l'Alsace-Lorraine avaient humilié les Français. Le patriotisme prit la forme d'un militarisme conquérant animé par la haine de l'ennemi.

La génération des "hussards de la République" s'employa à communiquer à ses élèves cette ardeur patriotique pour les préparer à la "revanche". En témoignage l'impérative injonction affichée, à l'époque, sur les murs de la classe :

Biens, Vie, Parents même, il faut tout sacrifier pour sauver la Patrie.

Les trop fameux "bataillons scolaires" créés en 1882 pour entraîner au maniement des armes les futurs combattants n'eurent, heureusement, qu'une existence éphémère. Les fusils disparurent des murs de la classe.

L'ampleur des malheurs de la Grande Guerre fit perdre au patriotisme conquérant tout son lustre. Cependant "l'amour de la patrie" resta un "devoir sacré" comportant d'impératives obligations :

Il est aussi naturel et aussi doux d'aimer sa Patrie que ses parents.

Je témoignerai de mon amour pour ma Patrie en étant un bon citoyen, en travaillant à sa grandeur et à sa prospérité, en obéissant à ses lois, en la défendant, s'il le fallait, jusqu'à la mort.

Évolution de la morale

Au cours des quatre années passées sur les champs de bataille, nos éducateurs remirent en question nombre de leurs convictions. La ferveur républicaine perdit de son enthousiasme et le zèle moralisateur de son ardeur.

Certes la volonté d'assumer notre "éducation morale" fut toujours aussi rigoureuse, mais la "morale" ne fut plus omniprésente dans la classe. On nous enseigna les mêmes valeurs fondamentales que par le passé, celles de nos parents, de nos grands-parents..., en fait les "valeurs humaines universelles", mais la hiérarchie en fut modifiée.

On nous apprit que "la guerre est un fléau", nous fûmes appelés à œuvrer en faveur de la paix et de l'amitié entre les peuples : nouveautés bien accueillies par une population traumatisée par les malheurs de la guerre.

La justice sociale, le respect des libertés individuelles, l'égalité et la solidarité entre les hommes prirent le devant de la scène pour moraliser une société en mutation. La pertinence de certaines obligations fut mise en doute.

Les poilus avaient constaté que leurs chefs hiérarchiques (les officiers en l'occurrence) n'étaient pas infaillibles ni toujours dignes de respect et que, dans certaines circonstances, la désobéissance aux ordres pouvait devenir un devoir de conscience.

L'obéissance est le premier et le plus sacré des devoirs ("Maximes morales", manuel de 1893). Ce principe d'obéissance inconditionnelle à toute hiérarchie fut contesté. On nous enseigna les motifs qui légitiment le respect de l'autorité et notre soumission :

- Il faut obéir à nos parents parce que...

- Le citoyen doit obéir aux lois parce que...

La porte de la contestation commençait à s'entrouvrir.

Dès qu'il fut possible d'accéder aux loisirs, l'"amour du travail" perdit son caractère sacro-saint. Il ne fut plus tout à fait sûr que *c'est le travail et non le jeu qui nous apporte la jouissance*.

L'inflation monétaire rendit discutable le fameux slogan : *Un sou économisé par jour produira plus tard une grosse somme*.

Pourquoi faudrait-il que *le laboureur reste aux champs et se contente de son sort* quand l'essor économique lui permet de s'élever au-dessus de sa condition sociale ?

Bientôt on nous présenta des "droits" à respecter ou à revendiquer : droits de l'homme, du citoyen, (plus tard de la femme, de l'enfant), droit à la limitation du temps de travail, droit de grève,

droit aux congés payés etc. Leur nombre ne cessant de croître, la part des devoirs à remplir se réduisit peu à peu comme peau de chagrin.

Dans une société où l'enrichissement apporte jouissance et bonheur, quel est le poids de "l'homme bon et honnête" face à "l'homme riche et puissant" ?

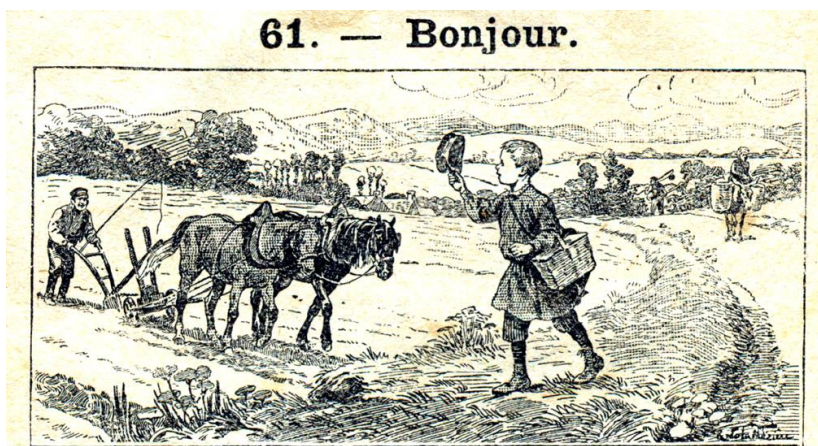
Cette morale que nos éducateurs s'étaient efforcés de nous transmettre parut désuète, elle fut même accusée d'être source de frustrations et d'aliénation de nos libertés.

Mai 68 lui donna le coup de grâce. Toute contrainte n'était-elle pas nuisible à l'épanouissement individuel ? **Il fut interdit d'interdire.** La morale fut rayée des programmes. L'enseignant fut chargé d'instruire et non d'éduquer. Hélas ! personne ne prit le relais et n'en assuma la charge si bien que les enseignants se trouvent face à d'imprévisibles "sauvageons" qu'il leur faut dompter.

L'assourdissant vacarme de la vie moderne recouvre peu à peu la "voix de la conscience" les repères moraux s'estompent, l'homme ne distingue plus le chemin à suivre. On le dit à la recherche de "sens".

Cette morale, austère certes, contraignante, frustrante, hum ? qui nous a été inculquée, nous a servi de boussole pour nous guider dans la voie qui nous a paru être celle de tout "honnête homme". L'accomplissement de notre "devoir" au prix, parfois, de réels sacrifices a été source de satisfactions et de joies.

On n'est heureux que lorsqu'on est d'accord avec sa conscience, écrivions-nous sur nos cahiers.



La politesse

Gravure extraite de E. Toutey, *Lectures primaires du cours préparatoire*, Hachette, Paris, 1916

Les savoirs fondamentaux

Savoir écrire

L'écriture retenait l'attention de nos maîtres. Ils voulaient que nous eussions d'abord une écriture régulière et lisible, puis belle et élégante. Nous avions tout un jeu de plumes dans un étui. Je n'y insisterai jamais assez, leur art atteignait à la perfection, pour certains, plus que de l'écriture, c'était de la gravure, ce qui avait pour effet de rendre clair dans nos esprits ce qu'ils écrivaient et de nous inciter à bien présenter notre travail.

Édouard Bled (*Mes écoles*)

À partir de la fin du 19^e siècle, la pratique de l'écriture devint indispensable pour s'intégrer dans une société en plein développement. L'école en assura l'apprentissage ; un quart d'heure par jour lui fut consacré. L'apprentissage commençait dès la classe enfantine ou l'école maternelle par des exercices graphiques de base (bâtons droits et obliques, ronds, ponts, boucles) exécutés sur l'ardoise ou sur le cahier à l'aide du crayon noir, puis il jalonnait tout le parcours scolaire de l'école primaire.

La leçon d'écriture se déroulait d'une manière méthodique. Le modèle du jour (une maxime morale en général) était calligraphié au tableau noir, nos outils (porte-plume, cahier du jour, buvard) prêts sur la table.

Le maître rappelait quelques règles élémentaires à observer.

Tenue du corps

Les jambes placées verticalement, le corps droit sans raideur, ne touchant pas la table. Tête un peu inclinée en avant, bras gauche assez avancé sur la table, le bras droit placé obliquement, le coude en dehors de la table.

Position du cahier

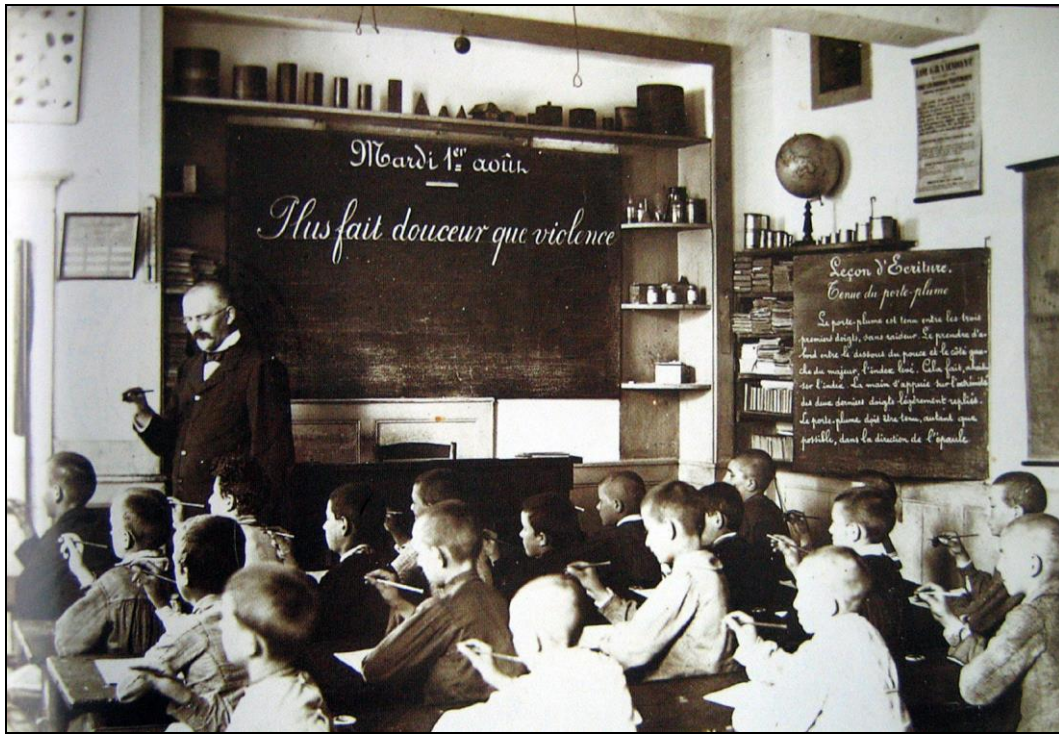
Le cahier un peu incliné vers la gauche, le buvard posé à plat sous la main gauche.

Tenue de la plume

Le porte-plume est tenu entre le pouce, l'index et le majeur, légèrement ployé mais sans raideur. Un léger coup de baguette sur une jointure de l'index un peu trop proéminente ramenait la bonne position.

Cette méthode était-elle courante ? Difficile à dire. Plus souvent le maître procédait à une démonstration pratique au tableau noir.

Quand il fallait passer à l'exécution, la tâche n'était pas facile. La plume sergent-major trempée dans l'encrier de porcelaine blanche placé à notre droite laissait, parfois, s'échapper des gouttes de cette fameuse "encre violette" qui tâchaient doigts, table, souvent cahiers - désastres irréparables -, le buvard ne parvenant pas toujours à limiter les dégâts.



Les élèves, plumes en l'air, miment la gestuelle du maître qui leur indique les mouvements de la main pour reproduire la phrase du tableau.

Nous faisons de notre mieux pour imiter le modèle que le maître avait préparé sur nos cahiers. Il nous fallait :

- Appuyer correctement sur la plume pour réaliser les pleins et les déliés,
- Suivre la ligne tracée sur nos cahiers quadrillés,
- Respecter la taille des différentes lettres strictement réglementée :
 - . Les lettres simples : i-a-o-u-r-s-n-m-s 1 corps (1 interligne).
 - . Les lettres bouclées 2 ½ corps au-dessus - l - ou au-dessous de la ligne - g.
 - . Le t 1½ corps, le d 2 corps.

On entendait, alors, le crissement des plumes sur le papier, les langues se tiraient pour un maximum d'application, les gauchers contrariés désespéraient du résultat de leur maladresse.

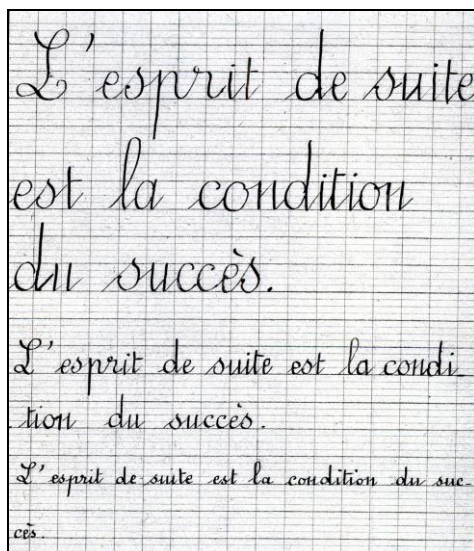
Peu à peu, la main s'adaptait avec plus ou moins d'adresse. De l'écriture droite on passait à l'écriture penchée, en trois dimensions différentes (grosse, moyenne, fine). Des minuscules on passait aux majuscules et en fin de parcours la fantaisie s'introduisait sous la forme de la "ronde", de la "gothique", que certains virtuoses réalisaient à la perfection, pour enjoliver titres et sous-titres. Parfois l'entraînement se poursuivait le soir à la maison, sur des cahiers d'écriture préparés à cet effet.

L'écriture gothique qui faisait fureur avant la guerre de 14 ne fut plus enseignée. Par contre l'apprentissage de l'écriture ronde demeura obligatoire parce que celle-ci était très utilisée, en raison de sa netteté, dans les textes manuscrits demandant une présentation soignée : actes notariés, plans cadastraux, textes officiels, etc. (exemple : l'identité de l'impétrant sur son diplôme). L'écriture ronde était trop lente pour un usage courant, mais nous aimions bien prendre une de nos plumes à bout carré pour orner nos cahiers de ré citations ou de sciences, mettre le titre d'un devoir sur le cahier mensuel, avec l'espoir d'une meilleure note.

La possession d'une belle écriture parfaitement lisible était un atout majeur pour trouver une situation dans l'armée des facturiers, des rédacteurs, secrétaires et autres employés de

bureau, emplois générés par la révolution économique de la deuxième moitié du 19^e siècle. L'expression "un tel est dans les écritures" désignait un employé de bureau. Celui qui avait une belle écriture était considéré comme quelqu'un de soigneux, voire d'intelligent et d'instruit.

Peu à peu l'écriture perdit de son importance et de son prestige. L'utilisation de la machine à écrire puis de la photocopie plaça au second rang l'écriture manuscrite. L'introduction du stylo à encre, puis en 1970, celle du crayon bille mit définitivement au rebut porte-plumes, plumes, encriers et encre violette. Plus de taches, mais aussi plus de "pleins et déliés". La leçon d'écriture fut supprimée au cours moyen en 1956.



Savoir lire

Quelques chiffres :

Le nombre des conscrits illettrés était supérieur à 55 % en 1830 ; il tomba à 5 % en 1910. Au début du 20^e siècle, la presque totalité des jeunes Français savait lire. Gloire soit rendue aux enseignants qui furent les maîtres d'œuvre de cette spectaculaire réussite.

Leur tâche ne fut cependant pas facile. L'utilité de la lecture n'était pas unanimement reconnue. Les paysans trouvaient qu'il n'est pas nécessaire de savoir lire pour être un bon laboureur. Le temps passé à la lecture n'était-il pas du temps dérobé aux travaux des champs ?

La bourgeoisie et les classes dirigeantes redoutaient, à juste titre, les conséquences sociales du "savoir lire" des classes populaires. Les uns et les autres craignaient que les lectures dites "scandaleuses" ne provoquent un bouleversement de la morale et des mœurs.

C'est seulement après la guerre de 14 que la lecture devint l'instrument indispensable d'intégration sociale et économique dans un monde en pleine mutation. L'illettré étant toute sa vie condamné aux travaux les plus pénibles et les plus mal payés.

L'apprentissage de la lecture

La méthode syllabique

Plusieurs générations d'élèves ont appris à lire selon la méthode syllabique, la seule utilisée avant la dernière guerre.

Nous commençons par l'étude des voyelles, tous en chœur, nous prononçons chacune d'elles en exagérant, jusqu'au ridicule, les mouvements de la bouche (imitant en cela monsieur

Jourdain, un de nos prédécesseurs). Ensuite nous reproduisions sur l'ardoise, puis sur le cahier, le graphisme tracé au tableau noir.

Avec la gravure d'un "âne" sur notre syllabaire arrivait la première consonne **n** en gros caractère dans le mot "âne". La lettre associée à chacune des voyelles connues formait des syllabes que nous épelions ensemble en cadence.



Les divers assemblages de syllabes formaient des mots que nous déchiffrions péniblement au tableau ou dans nos syllabaires. Nous les lisions ensuite oralement en séparant bien les syllabes u-ne, u-ni, ni-ni, â-ne, nue.

Chaque leçon se déroulait suivant le même scénario. L'introduction quotidienne d'une nouvelle consonne renouvelait le thème de la rengaine :

p-a pa, p-o po, p-i pi, p-u pu, p-é pé

l-a la, l-o lo, l-i li, l-u lu, l-é lé

c-a ca, c-o co, c-u cu

À la syllabe "cu", on se poussait du coude et on rigolait en douce.

En bas de chaque page, de courtes phrases employant les mots nouveaux nous faisaient pressentir que la mécanique syllabaire pouvait déboucher sur une lecture significative. Les syllabaires, plus rébarbatifs les uns que les autres, ne nous facilitaient pas la tâche. Comment prendre un intérêt quelconque à lire des listes de mots, souvent abstraits, étrangers à notre vocabulaire, des phrases dépourvues de sens, inintelligibles pour nos jeunes cerveaux ?

La méthode de lecture de M. Boscher et les tableaux muraux qui l'accompagnaient apportèrent de la couleur, de la variété et de l'intérêt au rabâchage méthodique. Les éléments de lecture affichés en permanence sous nos yeux, consultés sans cesse, s'incrustaient dans notre mémoire visuelle, préalable à une bonne transcription orthographique.

La mécanique bien huilée fonctionnait correctement. Petit à petit, nous assimilions les subtilités de notre langue : au = o, gi = ji, ce = se, ci = si, ça = sa, ei, ai, et, est, ez = é ou è ou ê (pas simple pour des cerveaux de 6 ans).

Après avoir résolu les difficultés des diphtongues : ou, oi, on, ill, ail, euil, in, ain, ein, ien, etc. nous abordions les textes de lecture courante. Composés artificiellement pour servir d'exercices de révision ou d'exemple moralisateur, ceux-ci ne nous préparaient guère au plaisir de la lecture.

Chaque leçon était suivie d'exercices graphiques sur l'ardoise puis sur le cahier où nous devons respecter scrupuleusement la dimension de chaque lettre.

La dictée faisait déjà son apparition, hélas ! dictée de syllabes, de mots... Nous redoutions particulièrement les interrogations "Lamartinière". Sur nos ardoises tenues à deux mains sur la tête s'affichaient, au vu et au su de toute la classe, nos ignorances et nos étourderies. Certains élèves n'avaient pas l'oreille assez fine pour distinguer les sons f et v, t et d, f et ch, ils accumulaient les fautes.

En dépit des efforts du maître pour lui apporter de la vie et de la variété, cette méthode dite syllabique était monotone et fastidieuse. Notre lecture demeurait longtemps ânonnante, retardant ainsi la compréhension des textes et le plaisir de lire. Des générations d'élèves ont appris à lire de la sorte quelles que soient leurs capacités intellectuelles, preuve de son efficacité...

Il est également vrai que nos possibilités d'attention favorisées par une sévère discipline, que notre aptitude au travail et à l'effort inculquée par l'exemple de notre entourage, contribuèrent grandement à cette réussite.

La méthode globale et la méthode mixte

Après la Seconde Guerre mondiale, se répandit la théorie selon laquelle le tout jeune enfant perçoit d'abord les choses dans leur globalité et n'en distingue pas les détails. Ce n'est que peu à peu qu'il devient apte à saisir la diversité des éléments constitutifs d'un ensemble.

La méthode syllabique utilisée jusqu'alors pour l'apprentissage de la lecture allait donc à contresens du développement de l'enfant.

La **méthode globale** fit son apparition. Elle prétendait apprendre à lire en gardant aux mots leur globalité. Les enseignants se montrèrent réticents, ils ne se sentaient pas aptes à appliquer cette méthode, dont les résultats paraissaient aléatoires. Elle ne fut utilisée que par des militants convaincus de son efficacité.

La **méthode mixte** prit le relais.

Elle allie la méthode globale et la méthode syllabique. Les livres utilisés sont très attrayants. En haut de la page une gravure très colorée représente une scène de la vie courante. Un rapide exercice d'élocution sert à la décrypter. Une phrase de quelques mots la résume. On apprend à reconnaître chacun des mots détachés de la phrase. Le rapprochement de ces mots permet de mettre en exergue les syllabes semblables - en l'occurrence ca-cu (voir illustration). Les voyelles étant déjà connues, c'est la consonne **C** - l'élément commun - qui fera l'objet de la leçon.

Le processus syllabique prend le relais : association de **C** avec d'autres voyelles pour former des mots qui entreront dans de courtes phrases que l'on devra lire sans ânonner.

La lettre accompagnée de la gravure et du mot-clef rejoindra sur le tableau mural les lettres déjà exposées. Elles y resteront toute l'année, repère visuel indispensable.

Les manipulations d'étiquettes, collectivement et individuellement, les exercices concrets et variés sollicitaient la participation active des élèves.

Cette méthode employée dans les classes d'une quarantaine d'élèves du baby-boom donna les résultats escomptés. Elle remplaça peu à peu la méthode syllabique jugée anachronique.

L'intrusion du "multimédia" à l'école et... ailleurs changea la donne. De nos jours, avec des classes d'une vingtaine d'élèves, les enseignants ne parviennent pas à endiguer la croissance de l'illettrisme. Le coupable, "la méthode de lecture", "ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal". Toutes affaires cessantes, Messieurs et Mesdames les enseignants du cours préparatoire, mettez aux orties la méthode que vous avez appris à enseigner. Reprenez les syllabaires et appliquez la méthode d'antan dont vous avez vaguement entendu parler !!! (Ordre de M. le ministre de l'Éducation nationale - septembre 2006). Bien sûr, nous avons remarqué que "nos chers petits enfants" n'ont ni très faim ni très soif de lecture. Espérons que la nouvelle pitance aux saveurs d'autrefois leur ouvre l'appétit. "Qui vivra verra."

Instructions officielles 1920

Les enquêtes ont montré que pour les enfants de 6 ans normalement doués, les résultats étaient identiques, quel que fût le procédé employé. Chaque maître adoptera la méthode qui correspond le mieux à sa propre nature.

Sans commentaires !!!

SYLLABAIRE-RÉGIMBEAU

2. PARTIE.

VOYELLES ET CONSONNES POLYGRAMMES.

10^e LEÇON. — Consonnes **ch**, **gn**, **ill**.

Une va-**che**

ch...



ch

Exercice d'articulation avec ch...

Cette consonne peut et devra se faire entendre quelque temps seule, par une sorte de sifflement, avant de frapper la voyelle qui suit : *ch...chu, ch...cho, ch...cha*, etc.]

ch...	ch...	ch...	ch	ch	ch
chu	cho	cha	che	che	chy

Applications. — Mots.

chi-che, ri-che, u-ne bi-che, u-ne bù-che,
là-ché, fà-ché, le chè-ne, la cha-ri-té.

* cha-r-mé, cha-r-nu, ma-r-ché, é-co-r-ché,
le chi-ff-re, u-ne chè-v-re, je me chagrine.

[illegible]

13 cadi casse la carriole devant l'écurie

casse	carriole	écurie	cadî
ca c	ca c	cu c	ca c

co ca cu co ca co cu co ca co ca cu co

il casse - la colère - la carriole -
la côte - un colis - la colle - l'école - un carré -
la culotte - une carotte - cocorico - il colorie.

Méthode syllabique

Méthode mixte

De la lecture courante à la lecture expressive

"Déchiffrer n'est pas savoir lire. Que sert de décrypter un texte si les syllabes articulées, enchaînées, ne représentent ni une scène ni une idée ?"

À la sortie du C. P. nous savions déchiffrer, peu ou prou, tous les mots de notre langue, mais notre lecture restait hésitante, laborieuse. Il nous fallait lire plusieurs fois la même phrase pour en saisir le sens. En raison d'un entraînement quotidien jusqu'à la fin de notre scolarité, nous allions acquérir progressivement la rapidité de lecture nécessaire pour la compréhension du texte écrit - élément indispensable à la réussite scolaire.

Comment donner une réponse adéquate à une question incomprise ? Comment résoudre un problème dont la donnée reste, même en partie, inintelligible ?

La leçon de lecture était quotidienne. Nous lisions l'un des textes de notre livre de "lectures courantes", recueil de morceaux choisis signés des auteurs de l'époque, mais aussi de quelques noms célèbres de la littérature. Le choix des textes prouve la volonté d'amorcer notre culture littéraire et de nous donner le goût de la lecture, plutôt que de nous prêcher la morale comme au temps de l'avant-guerre de 14, d'où leur variété. Les uns enrichissaient nos connaissances, d'autres s'adressaient à notre imaginaire et nous faisaient rêver ; certains frappaient notre sensibilité et provoquaient l'émotion ; alors que d'autres nous amusaient ou nous tenaient en suspens jusqu'au dénouement de l'histoire. Tous prétendaient nous faire goûter la beauté de la littérature. Nous avons fait la connaissance de personnages inoubliables : Tartarin de Tarascon, le petit Rémi et le singe Joli-Cœur, Poil de Carotte, souffre-douleur de son horrible belle-mère, Cosette chez les Ténardier, Gulliver garrotté par les Lilliputiens, Fanchon et sa grand-mère, et bien d'autres. Naissait alors en nous l'envie de connaître la suite de leurs aventures.

65. Le goûter de Fanchon.

Fanchon est allée voir sa grand'mère et celle-ci l'a envoyée jouer et goûter dans son clos.

1. — Il y a, dans le clos* de la mère-grand, de l'herbe, des fleurs et des oiseaux. Fanchon ne croit pas qu'il y ait au monde un plus joli clos.

2. — Déjà elle a tiré un couteau de sa poche, pour couper son pain, à la mode du village. Elle a d'abord croqué la pomme; ensuite elle a commencé de mordre au pain.



Elle leur jeta des miettes.

3. — Alors un petit oiseau est venu voltiger près d'elle. Puis il en est venu un second et un troisième. Et dix, et vingt, et trente sont venus autour de Fanchon.

4. — Il y en avait des gris, il en avait des rouges, il y en avait des jaunes, et des verts et des bleus. Et tous étaient jolis et ils chantaient tous.

5. — Fanchon ne savait point d'abord ce qu'ils lui voulaient. Mais elle s'aperçut bientôt qu'ils voulaient du pain et que c'étaient des petits mendiants. C'étaient en effet, des mendiants, mais c'étaient aussi des chanteurs. Fanchon avait trop bon cœur pour refuser du pain à qui le payait par des chansons.

6. — Elle leur jeta des miettes qui ne tombèrent point

Certains livres de lecture se présentaient sous forme d'un récit à épisodes. Nous avons tous lu le "Tour de France par deux enfants" paru en 1877 - 8 millions d'exemplaires vendus. D'autres n'ont pas eu cette célébrité, citons "La France en zigzag" (Deux enfants parcourent la France pour retrouver leur père) et "La petite Patrie" (1921), de Jules Trocon, Montbrisonnais. "La petite Patrie", c'est le Lyonnais et le Forez.

La leçon commençait en général par une lecture silencieuse (formation indispensable, on ne lit guère autrement), ou bien le maître lisait le premier paragraphe pour nous mettre en appétit. Un élève désigné par lui continuait la lecture à haute voix. Alors le maître corrigeait les imperfections, faisait relire la phrase jusqu'à ce qu'elle devienne intelligible pour tous. Inopinément, il désignait le lecteur suivant qui lui paraissait "bayer aux corneilles".

Des exercices oraux, puis écrits, complétaient l'explication du texte de lecture : étude du vocabulaire pour l'acquisition de mots nouveaux, questionnaire pour dégager les idées essentielles, exercices de grammaire en liaison avec l'avancée du programme grammatical.

Bouillot, *Le Français par les textes*

Des exercices oraux, puis écrits, complétaient l'explication du texte de lecture : étude du vocabulaire pour l'acquisition de mots nouveaux, questionnaire pour dégager les idées essentielles, exercices de grammaire en liaison avec l'avancée du programme grammatical.

Bien adaptés à chaque niveau de notre compréhension, ces "morceaux choisis" de notre littérature, nous les avons lus et relus un grand nombre de fois (nous n'avons pas grand-chose d'autre à nous mettre sous la dent). Nous les redécouvrons maintenant avec le même plaisir dans les anciens manuels de M. Bouillot, *Le français par les textes*, ou de Souché, *La lecture expressive*, que des collectionneurs avisés ont conservés.

La récitation

Nous apprenions les récitations le soir à la maison. Entre deux tâches ménagères, notre mère nous les faisait réciter. Toute la famille bénéficiait ainsi des premiers acquis de notre culture littéraire.

La valeur poétique des œuvres choisies avait pris le pas sur la vocation moralisante de celles d'autrefois. Les *Fables de La Fontaine* restaient une "valeur sûre" ; mais les poèmes de Théophile Gautier, de Sully Prudhomme, de Maurice Rollinat, de Claris de Florian ou d'André Theuriet, mais aussi de Victor Hugo et de Lamartine firent une entrée fracassante dans les programmes scolaires.

Voici quelques vers qui éveilleront des souvenirs :

*Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin la brise est fraîche
Hélas ! les beaux jours sont finis !*

*On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin pour dernier trésor ;
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.*

Théophile Gautier (*Chanson d'automne*)

*O souvenir ! printemps ! aurore !
Doux soleil triste et réchauffant !
Lorsqu'elle était petite encore, que sa sœur était tout enfant...*

*Elle courait dans la rosée ;
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée
De peur de la faire envoler.*

Victor Hugo (*Les Contemplations*)

Pour beaucoup l'immersion dans l'univers poétique prit fin avec l'obtention du certificat d'études. Cependant un déclic suffit, parfois, à faire resurgir quelques vers appris... autrefois. Certains (plutôt certaines), pourvus d'une mémoire fidèle, se remémorent la nuit, les poèmes qui ont enchanté leur enfance et meublent ainsi leurs insomnies.

Grâce au soutien financier du "Sou des écoles" ou de "l'Amicale laïque", certaines écoles s'étaient dotées d'une petite bibliothèque. On y trouvait les succès de l'époque : *Le tour de France par deux enfants*, les *Contes* d'Andersen, de René Bazin, d'Alphonse Daudet, les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, *Sans famille* d'Hector Malo, *le Petit Chose*, les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti... entre autres. De quoi meubler les loisirs des jeunes citadins.

Mais nous, "campagnards", n'avions pas de loisirs. Le temps était trop précieux pour le perdre en lectures distrayantes. Il était employé à participer aux travaux de la ferme, autrement plus utiles !!! Même le temps passé à la garde des troupeaux devait être employé à des travaux de tricotage, crochetage, broderie, etc.

Nous jetions, furtivement, de temps à autre, un coup d'œil sur *le Pèlerin*, seule revue qui pénétrait dans nos foyers. Cette frustration explique, sans doute, la boulimie de lecture de certaines d'entre nous.

Connaître la langue française

Depuis notre enfance, nous conversions en patois, celui utilisé localement différent de celui parlé dans les localités proches. On estimait, en haut lieu, que cette pratique était nuisible à l'unité nationale. Le ministre en fonction en 1887 décréta que dorénavant le français serait seul en usage à "l'Ecole républicaine".

Une seule et même langue dans une République une et indivisible.

Les instituteurs furent chargés d'éradiquer le patois. Ils s'acquittèrent parfaitement de leur mission ; le patois fut impitoyablement banni de toutes les écoles. En l'espace d'une génération, le français fut connu, parlé, écrit (pas toujours correctement certes) dans toutes les campagnes de France. Le patois devint progressivement une langue folklorique.

L'apprentissage de la langue

- L'élocution

Cette langue, il fallait d'abord apprendre à la parler correctement. La leçon d'élocution remplissait ce rôle. Nous devions décrire une scène de la vie courante représentée dans nos manuels de lecture ou sur un des tableaux muraux, des scènes de la vie à la campagne en général. Le but était :

- d'enrichir notre vocabulaire,
- de nous obliger à employer le terme précis et à nous exprimer avec des phrases courtes et correctes,
- de nous entraîner au dialogue.

Ces exercices préparaient "l'expression écrite".

La rédaction servait à prouver notre "savoir-faire".

Nous voilà donc devant une page blanche, cherchant l'inspiration, rassemblant quelques idées pour traiter le sujet proposé, par exemple :

- . *La suite d'une désobéissance*
- . *Il a neigé dans la nuit. Vos impressions au lever*
- . *Hier, la classe est sortie dans la cour pour voir passer un avion. Racontez.*

Nous nous efforcions d'utiliser au mieux les leçons du maître - gage d'une bonne note. Malheureusement notre style laissait à désirer, nous traduisions en français les expressions et tournures spécifiques du patois et nous étions étonnés, le lendemain, de lire "inc" (incorrect) écrit en rouge dans la marge. Exemples : Il était "après" lire. Je le "soignais" passer dans la rue.

L'orthographe

Un texte écrit n'avait de valeur que s'il était correctement orthographié. Une connaissance approfondie de la grammaire s'imposait donc.

La grammaire

Son étude n'était guère réjouissante. La liste des notions grammaticales que nous avons dû assimiler au cours de notre scolarité est stupéfiante. Nous avons appris par cœur les innombrables règles de grammaire avec leurs particularités et leurs exceptions. Quelques exemples dans toutes les mémoires :

- Les noms en "ou" prennent s au pluriel sauf 7 qui prennent x : bijou, caillou, chou, genou, hibou, pou, joujou.
- Les noms en "au" et "eu" prennent x au pluriel sauf 2 : bleu et landau.
- 7 noms en "ail" : bail, corail, émail, soupirail, ventail, travail, vitrail changent au pluriel "ails" en "aux". Les autres prennent s.

Plus subtil :

- pluriel de un ail : des ails ou des aulx.

- L'adjectif s'accorde avec le nom auquel il se rapporte. Exemple : des robes bleues.
Pourquoi alors : des robes marron ?

Que dire de la subtilité des accords des participes passés ?

- *Les fruits que j'ai vus sur l'arbre.*

- *Les fruits que j'ai vu cueillir.*

- *Les lettres que Paul et Pierre se sont écrites sont admirables*

- *Paul et Pierre se sont écrit des lettres admirables*

Nous avons rabâché les conjugaisons des verbes réguliers, irréguliers, pronominaux, impersonnels, de tous les groupes, à tous les modes. Notre langage ignorait l'imparfait du subjonctif, qu'importe ! Nous prenions plaisir à réciter : que je susse, que tu susses, qu'il sût, etc. que je reçusse, que tu reçusses... Amusons-nous à trouver les infinitifs de : que je crusse, que je busse, que je peignasse, que je peignisse.

Nous avons analysé toutes les catégories de mots, précisé leur fonction dans la phrase, appris à distinguer les compléments d'agent, de cause, de but, de manière, de moyen, d'attribution, de comparaison, etc. Le saurions-nous encore ?

Nous avons décortiqué les phrases en leurs diverses propositions, appris à distinguer les principales des subordonnées, à préciser si ces dernières sont relatives, complétives, infinitives, circonstancielles de but, de conséquence, de concision, etc. et autres nuances subtiles.

Il faut bien avouer que ces mots barbares et les notions qu'ils désignaient dépassaient souvent les possibilités intellectuelles de nos jeunes cerveaux. En peu d'années, 4 ans, 5 ans au plus, il nous fallait acquérir, avant de quitter l'école, à 12 ou 13 ans, le maximum de connaissances jugées indispensables.

Qu'est-il resté de cette culture encyclopédique à ceux qui ont arrêté leur scolarité au niveau du certificat d'études ? Difficile à dire !!!

Les exercices écrits d'application

Puisés dans les grammaires de C. Augé, de Bled ou d'autres, ces exercices étaient notre lot quasi quotidien.

Bien dosés pour chacun des niveaux, à partir des courts exercices du C.E. 1^{re} année en application des premières règles de base, jusqu'aux travaux "haut de gamme" des élèves du cours supérieur - censés maîtriser les subtilités les plus pointues de la grammaire -, ces exercices nous ont fait acquérir, bon an mal an, la maîtrise de la langue écrite. Dans l'immédiat, ils nous préparaient à affronter l'épreuve phare de l'enseignement primaire.

La dictée

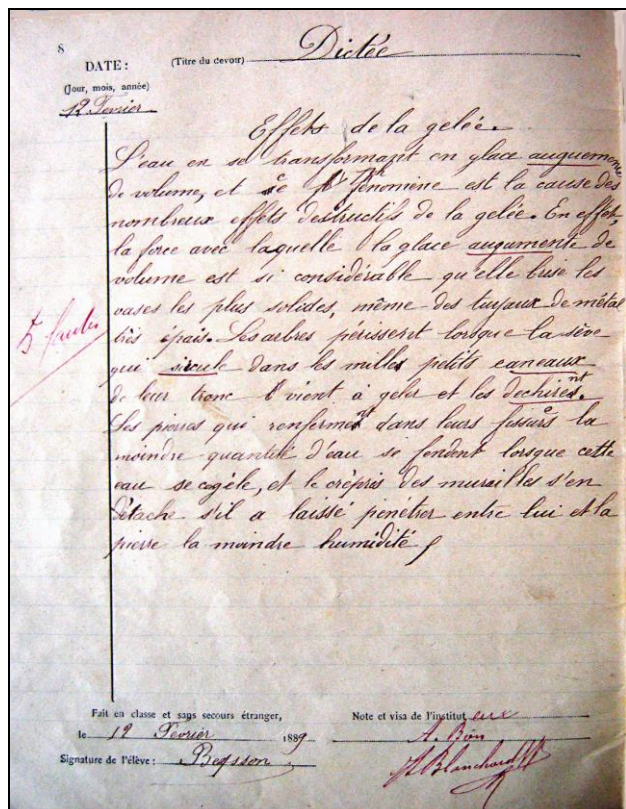
Quelques mots au C.P., quelques lignes plus tard, puis un paragraphe, pour aboutir à des textes farcis de difficultés ; la dictée a été la "bête noire" de générations d'élèves. Comment ne pas paniquer dans la crainte des fatales 5 fautes, quand le maître faisait les cent pas dans la classe, en articulant chaque mot de la dictée, tout en jetant, en passant, un œil furtif sur nos cahiers ?

Certains avaient, disait-on, "l'orthographe naturelle", ils se jouaient du doublement des consonnes, de la bizarrerie de pluriels et savaient éviter les pièges des accords. Mais pour les autres, la dictée était une épreuve cauchemardesque qu'il fallait subir 2 ou 3 fois par semaine. Croyant bien faire, ces malheureux mettaient ll, tt, ff, ss, nn, là où une seule consonne faisait l'affaire. Absorbés par le texte de la dictée, qui parfois les faisait rêver, ils oubliaient "s" terminal des mots au pluriel, négligeaient de s'occuper du sujet du verbe, terminaient les participes passés au hasard : ait, er, parfois ez, et ; ils écrivaient "au pif" les mots usuels qui échappaient à leur mémoire visuelle rebelle. Les mots inconnus de leur vocabulaire prenaient une tournure usuelle ("néanmoins" orthographié *nez en moins* prenait du sens. Authentique !).

Le lendemain matin en ouvrant les cahiers corrigés, la dictée apparaissait, maculée de traits rouges et dans la marge : le nombre de fautes, 5 fautes = 0. Il fallait alors faire les corrections, écrire 10 fois les mots d'usage, copier les règles de grammaire non observées.

De gré ou de force, il fallait l'acquiescer, cette orthographe. 5 fautes = 0 échec au certificat d'études.

Le maître était impitoyable. Il traquait les fautes dans tous les coins de son enseignement, les soulignait à l'encre rouge dans la rédaction, la copie des résumés, les devoirs d'histoire, de géographie, de sciences et même dans la donnée et la solution des problèmes.



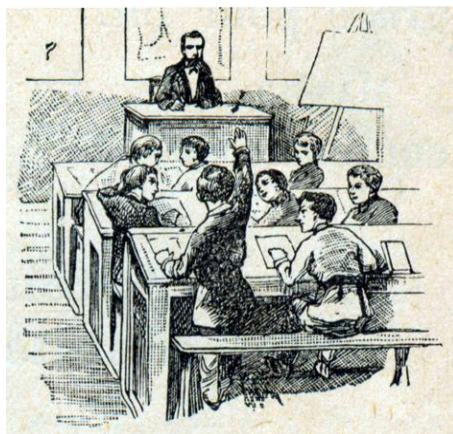
La "tolérance zéro" a fait la preuve de son efficacité. La plupart des possesseurs du certificat d'études écrivent pratiquement sans faute et en tirent une légitime fierté. Les autres continuent de tomber dans les fausses trappes, mais leur écriture est parfaitement lisible, il faut parfois un œil exercé pour repérer leurs fautes. L'importance de l'orthographe était telle que ces derniers ont gardé la crainte d'être mal jugés en raison de leur faiblesse orthographique et s'abstiennent d'écrire.

Jusqu'à un passé récent, "écrire sans faute" était une preuve d'une bonne connaissance de la langue, le signe d'un bon niveau d'instruction et surtout le passeport pour franchir les portes de l'administration.

Ci-contre une dictée datée du 12 février 1889

On dit que nos petits-enfants éprouvent une allergie à l'orthographe, que les enseignants ne corrigent les fautes que dans les dictées, que les copies des bacheliers en sont émaillées, que les SMS ne tolèrent que l'orthographe phonétique : y fé bo = il fait beau. Je vé bi 1 = je vais bien.

On est en droit d'éprouver quelques inquiétudes pour la pérennité de notre langue.



M. Guyau, L'année préparatoire de Lecture courante, Armand Colin, 1906

Savoir compter

Dans les années 1850, le bagage mathématique d'un normalien se limitait à la connaissance des 4 opérations. Ce bagage était suffisant pour apprendre à compter à une population rurale qui vivait en autosuffisance. Celle-ci avait d'ailleurs acquis une technique de calcul mental rapide et performant, suffisante pour gérer le quotidien de ses activités.

Dans la 2^e moitié du 19^e siècle, l'industrialisation du pays, le développement des relations économiques rendirent inadapté ce "maigre savoir".

Les futurs instituteurs durent étendre leurs connaissances vers d'autres notions plus complexes : fonctions, règles de trois, pourcentages, système métrique, géométrie.

Depuis 1882, toutes ces notions figurent au programme des élèves de l'école primaire.

L'enseignement de l'arithmétique

Voir avec les yeux avant de voir dans la tête. Partir du concret pour aller vers l'abstrait. Ces formules résument la démarche pédagogique préconisée par Ferdinand Buisson, le directeur de l'enseignement primaire de Jules Ferry.

La méthode trouva son application normale dans l'enseignement du calcul, de l'arithmétique, de la géométrie.

Les premiers apprentissages

De ce fait, on nous apprend à compter en manipulant des bâchettes ; nos parents avaient poussé, de gauche à droite, les boules de couleur de leur boulier.

Le boulier compteur ² :

Ce fut le premier instrument de calcul utilisé dans les écoles primaires. Le grand boulier servait pour les manipulations collectives. Chaque élève en possédait un petit pour les exercices individuels. Jugé encombrant, pas très facile à manipuler, d'une utilisation limitée à des opérations simples, le boulier fut remplacé par les bâchettes, après la guerre de 14-18.

Les bâchettes.

À l'heure du calcul, nous déposons notre collection de bâchettes dans la rainure en haut de la table. Obéissant aux injonctions du maître, nous manipulons ce matériel avec un réel plaisir. Une à une, les bâchettes s'alignaient sur la table. Très vite, nous apprenions les nombres de 0 à 10. Avec 10 bâchettes, nous faisons un fagot lié par un élastique. Nous apprenions l'appellation mathématique : 1 bâchette = 1 unité ; 1 fagot = 1 dizaine. En ajoutant à notre dizaine, une à une, d'autres unités, nous formions d'autres nombres aux noms barbares : onze, douze, treize, etc. À vingt, 2^e fagot, non, deuxième dizaine. La suite était facile parce que logique : 21 - 22- 23...30 - 31 - 32... Le petit obstacle des 70 et 90 franchi, sans difficultés, nous arrivions en fin d'année au prestigieux nombre 100.

Nous avons assimilé le principe de la numération décimale.

L'exercice le plus amusant consistait à résoudre des petits problèmes. Les bâchettes devenaient des billes, des bons points, des œufs, des pommes, des moutons, des lapins, des oies, des bonbons... l'imagination du maître était sans limite.

J'avais 5 lapins (je pose 5 bâchettes), j'en achète 3 (j'ajoute 3 bâchettes) en tout j'ai 8 lapins. Tous en chœur nous traduisions :

"5 lapins plus 3 lapins : égal 8 lapins" ; puis "5 plus 3 : égal 8".

L'opération devenait plus abstraite lorsqu'elle était écrite sur l'ardoise puis sur le cahier :

² Inventé par madame Pape-Carpentier, inspectrice des écoles maternelles, ce boulier était très perfectionné. De droite à gauche, on distingue les unités, les dizaines, les centaines, les mille... jusqu'au million. Le nombre représenté est facile à lire, ici 2 130 299. Il permettait même de compter les additions avec retenues.

$$5 + 3 = 8 \quad \text{ou} \quad \begin{array}{r} 5 \\ + 3 \\ \hline 8 \end{array}$$

Certains jours, nous perdions des billes ou cassions des œufs :

12 œufs moins 4 œufs, il reste 8 œufs

$$12 - 4 = 8$$

Il nous fallait partager des bonbons :

$$20 \text{ bonbons} : 4 = 5 \text{ bonbons}$$

ou trouver la réponse à la devinette : si un lapin a quatre pattes, combien de pattes auront 6 lapins ?

Avec nos bâchettes, nous avons ajouté, soustrait, multiplié, divisé, et acquis progressivement le sens des 4 opérations.

*Avec nos bâchettes, nous réalisons de multiples combinaisons. Nous décomposons et recomposons les chiffres et les nombres : 7, c'est 5 bâchettes + 2 bâchettes, mais aussi 6 + 1 ou encore 4 + 3 ou encore 2 fois 3 plus 1 ou 2 + 2 + 2 + 1 ou trois fois 2 + 1, c'est aussi 8 – 1 et 9 – 2 ou 2 fois 4 – 1. Bientôt les chiffres n'avaient plus aucun secret (ou presque !) pour nous et nous allions assez vite comprendre le sens des 4 opérations.*³

Les jetons de couleur

Ils firent leur apparition vers 1930, détrônant les bâchettes. Ils avaient l'avantage d'être plus maniables, mais surtout leurs deux faces bicolores permettaient des dispositions en formes géométriques donnant ainsi une vision globale du nombre en évitant le comptage par unité. Cette méthode, inspirée des récentes découvertes de la psychologie de l'enfant, était censée mieux adaptée aux différentes étapes du développement de ce dernier. Elle eut plus de succès que sa contemporaine, la "méthode globale" de lecture.

Le calcul écrit - Les opérations

Grâce à un entraînement quotidien, nous avons acquis, à la sortie du C.P., la technique des 4 opérations effectuées avec des nombres entiers à 2 chiffres, d'abord simples puis avec retenues.

Nous poursuivions l'entraînement, à marche forcée, en liaison avec les notions arithmétiques au programme de chacune des étapes. Graduellement, nous arrivions à apprivoiser les difficultés opératoires.

Les nombres entiers augmentaient régulièrement le nombre de leurs chiffres en intercalant les zéros : $86\,080 \times 3\,007 =$

Puis arrivaient les nombres décimaux et leur virgule qui trouvait difficilement sa place :

$$4,57 + 85,4 + 255 + 0,438 =$$

Les nombres complexes, bien nommés, faisaient bande à part, hors du paisible système décimal : $5\text{h } \frac{1}{4} - 4\text{h } 40 \text{ min } 10 \text{ s} =$

Après avoir effectué un nombre impressionnant d'opérations, la mécanique bien huilée pouvait, en fin de course, affronter les nombres fractionnaires et les racines carrées. Pas facile, pas facile ! et pourtant nous y arrivions !

Pourriez-vous, sans revoir la méthode, effectuer :

$$12 \frac{2}{3} - 3 \frac{6}{7}$$

et trouver la racine carrée de $5\,812\,348$ ⁴.

³ Fernand Dupuy (Jules Ferry, *Réveille-toi*)

⁴ Extraits de *Arithmétique*, cours moyen par une "Réunion de professeurs".

La table de multiplication

La rapidité d'exécution et la justesse de ces diverses opérations dépendaient de la connaissance plus ou moins parfaite des "tables".

Bien qu'imposé dans les programmes, l'apprentissage des tables d'addition et de soustraction fit long feu. Seul celui de la "table de multiplication" empoisonna notre vie scolaire. Les avons-nous rabâchées, ces tables, en classe, la baguette du maître frappant le rythme, le soir à la maison, le patin avant de partir à l'école, même pendant les vacances, quand nos cerveaux rebelles refusaient l'enregistrement !

Nous arrivions les débiter à l'endroit, à l'envers, dans le désordre, et à répondre automatiquement à tel produit pris au hasard : 7 fois 8, fois 6, 6 fois 7... Les tables imprimées sur les couvertures des manuels, sur les protège-cahiers, les buvards et autres supports publicitaires venaient au secours de nos mémoires défaillantes.

Le calcul mental

Cet exercice exigeait la mise en œuvre de nos facultés d'abstraction. Il nous fallait "voir dans la tête", d'où l'expression "calculer de tête". Dans une première étape, la plus difficile, il fallait retenir les 2 nombres proposés au calcul. Une parfaite connaissance des tables était un atout majeur. Un court et rapide raisonnement facilitait les choses. Exemples :

- ajouter 9 = ajouter 10 moins 1
- $12 \times 8 = 8 \text{ fois } 10 + 8 \text{ fois } 2 \dots 80 + 16 = 96$

Les interrogations "Lamartinière" trouvaient là leur terrain de prédilection, l'ardoise vierge sur la table, main droite levée tenant la craie. Question : Jacques a 75 F dans sa bourse, il achète un livre de 18 F. Combien lui reste-t-il ? Quelques minutes d'intense réflexion, quelques doigts de la main gauche s'agitant discrètement (attention, interdit !), un bref coup de règle, la solution est écrite sur l'ardoise, 2^e coup de règle, elle est présentée au maître, l'ardoise tenue des deux mains au-dessus de la tête, non sans avoir jeté un coup d'œil sur l'ardoise des voisins pour se rassurer ou corriger en toute hâte une erreur sur la sienne.

Après un entraînement régulier et progressif, nous étions "fin prêts" pour réussir l'épreuve du certificat d'études : cinq questions empruntées à la vie pratique à résoudre mentalement.

En feuilletant les manuels d'arithmétique et les cahiers des anciens élèves de la génération de nos parents, on est stupéfait devant les exorbitantes difficultés des exercices de calcul. Cahier de Joannès Besson (10 ans).

$$195\ 294\ 357 + 7\ 676\ 968 + 596\ 798\ 871 =$$

$$976\ 874 \times 37,495 =$$

Nous n'avons pas eu à réaliser de telles performances. Cependant le calcul a bénéficié d'une importance capitale dans notre enseignement. "Savoir compter" devenait une impérieuse nécessité dans la vie de tous les jours. Ceux qui maniaient la technique avec le plus d'habileté étaient armés pour devenir facturiers, comptables, employés de bureau, capables de maîtriser d'interminables colonnes de chiffres, de dresser des bilans et de réussir l'épreuve du "tableau à double entrée" des concours administratifs.

Le système métrique

Après avoir procédé à l'unification des poids et mesures, la Convention rendit obligatoire, en 1795, l'usage du système métrique. Un siècle après, dans nos campagnes, on achetait toujours une "1/2 livre" de café, quelques "onces" de beurre, des "aunes" de tissu, le paysan évaluait la superficie de son champ en "cartonnées", au café on buvait une "chopine" de vin, on vendait une "brasse" de bois (encore utilisée à Saint-Anthème). Or ces mesures n'avaient pas la même valeur en terre forézienne et en pays auvergnat.

En 1833, le ministre Guizot rendit obligatoire l'enseignement du "système métrique" dans toutes les écoles dans le but d'en généraliser l'utilisation. Tout comme l'emploi obligatoire du "français", l'unification des poids et mesures semblait un élément indispensable à l'unité nationale.

L'association du système métrique et du système décimal témoigne de l'esprit logique et rationnel de ceux qui en ont été les initiateurs. Ils en ont facilité l'étude et l'usage. Quoi de plus simple en effet ?

Une "unité principale" spécifique pour chaque élément :

- le mètre pour les longueurs
- le gramme pour les poids
- le litre pour les capacités

Chaque unité principale a :

- ses multiples déca (10 fois) hecto (100 fois) kilo (1000 fois)
- ses sous-multiples déci (1/10) centi (1/100) milli (1/1 000)

En ajoutant à chacun des préfixes : mètre, gramme ou litre, nous obtenons la liste des principales mesures.

Les exercices de conversion ne présentaient pas de grandes difficultés puisqu'il suffit d'ajouter 1, 2 ou 3 zéros, de déplacer la virgule de 1, 2 ou 3 rangs vers la droite pour convertir en unités plus petites et d'aller de la droite vers la gauche pour obtenir des unités plus grandes.

Théoriquement, tout paraît simple, mais les auteurs des manuels nous posaient les pièges que nous allions rencontrer dans la vie courante.

Exemples : Convertir en mètres 24 dam 6 cm

Exprimer en milligrammes 3 dag 7 dg

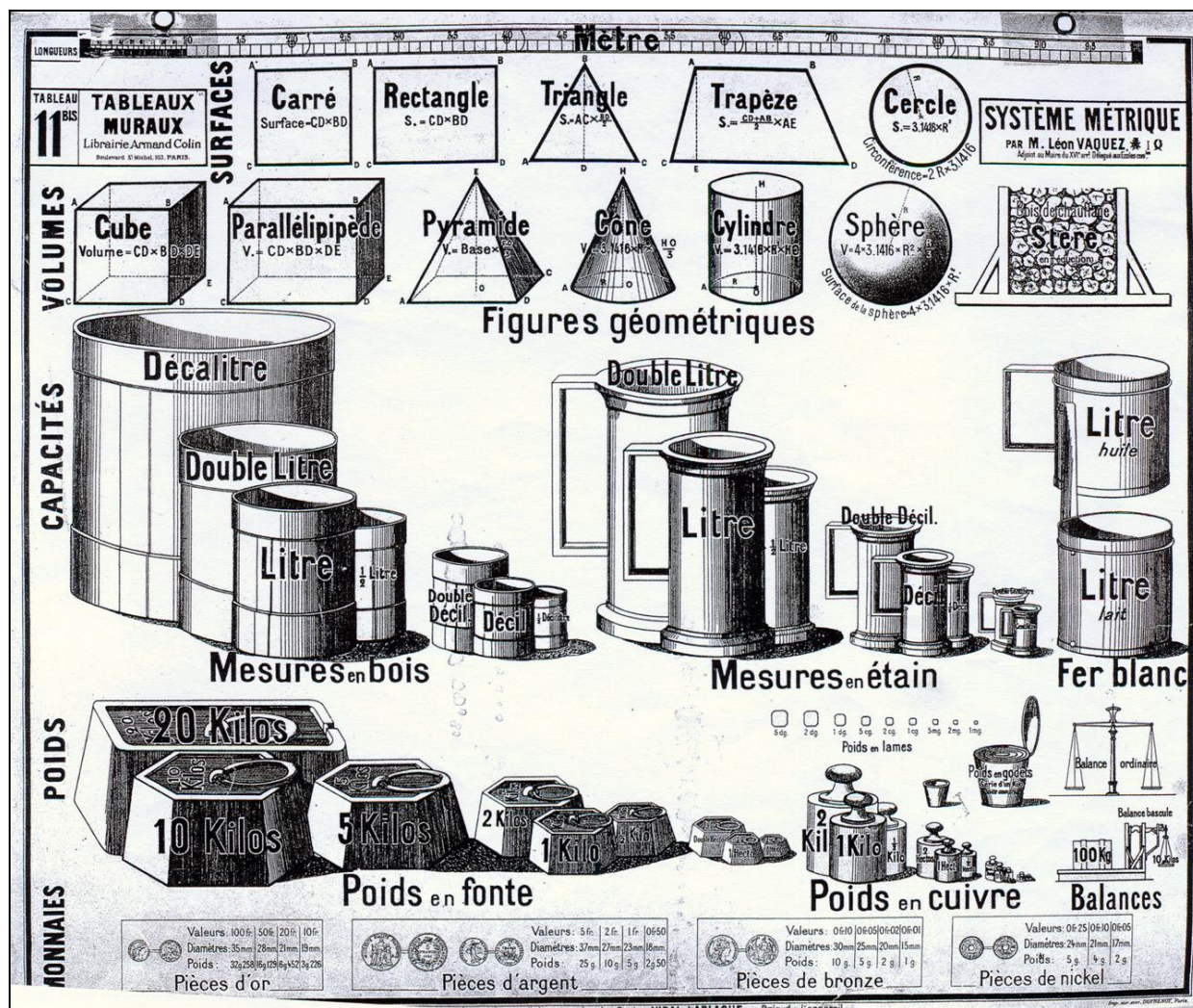
Remplacer les unités manquantes par des zéros, mettre la virgule au bon endroit Pas si simple !

Les mesures de surface de 100 en 100 fois plus grandes ou plus petites, les mesures de volume de 1 000 en 1 000 devenaient notre "bête noire". Le nombre de zéros à ajouter, à intercaler, les déplacements de la virgule de 2 rangs à chaque changement d'unité pour les surfaces de 3 rangs pour les volumes exigeaient de l'attention et de la réflexion ; nos esprits volages n'en étaient pas toujours capables. Les mécanismes se montaient très lentement, les oublis et les erreurs étaient monnaie courante. Comment s'en tirent nos petits-enfants ?

Les mesures usuelles ou effectives

La plupart des écoles possédaient un "compendium", petite armoire vitrée qui renfermait quelques instruments de poids et mesures. Leur richesse dépendait de la générosité des municipalités. On y trouvait généralement : les différents mètres (en bois rigide, ou pliants à 5 ou 10 branches, en métal, en ruban), parfois la chaîne d'arpenteur, la balance Roberval avec sa série de poids en laiton alignés dans leur soc de bois et quelques poids en fonte maniables (2 kg, 1 kg, $\frac{1}{2}$ kg). Les mesures de capacité se limitaient à deux spécimens du litre en fer blanc : l'un muni d'une poignée, l'autre en forme de louche. Les plus riches possédaient des mesures en étain ou en bois, et, comble du luxe, une panoplie de volumes en bois : cube, pyramide, cône, cylindre, sphère...

La plupart de ces instruments étaient encore d'un usage courant : la balance Roberval trônait sur le comptoir de tous les commerçants, chaque foyer avait l'usage d'une balance romaine, le quincaillier pesait ses clous à l'aide d'une balance à plateaux. On mesurait le lait avec la louche d'un litre en fer blanc, les graines au détail avec un litre en bois, en gros avec le double décalitre, les tissus avec la règle en bois d'un double mètre. Mesurer, peser avec ces divers instruments n'avaient pas de secrets pour nous.



La géométrie

Nous avons construit et mesuré des angles avec nos rapporteurs. Nous avons découpé en carton des carrés, des rectangles, des triangles, des trapèzes, des parallélogrammes, des cercles, mais aussi le développement du cube, du parallélépipède, et même du cône et de la pyramide. Nous les avons collés sur des cahiers spéciaux. Toutes ces figures, nous les avons dessinées selon les dimensions indiquées ou réduites à l'échelle. Nous avons appris par cœur les règles de calcul des périmètres, des surfaces, des volumes : savoir-faire indispensable pour résoudre les problèmes proposés à notre sagacité⁵.

Les problèmes

Les voilà donc, ces fameux problèmes : véritables tests d'évaluation de notre Q. I. Un parfait "savoir-faire" opératoire, une bonne connaissance des notions arithmétiques ne suffisaient pas toujours à les résoudre, notre aptitude au raisonnement logique devait alors se mettre à l'œuvre. Malheur à ceux qui n'en étaient pas très bien pourvus !!! fréquemment, la "bosse des mathématiques" compensait le handicap des "nuls" en orthographe, ainsi s'établissait "l'égalité des chances".

⁵ Le tableau mural de M. Léon Vaquez venait opportunément au secours de nos mémoires défaillantes lors des interrogations.

Conformément aux directives officielles, nous ne devons avoir à résoudre que des problèmes simples de la vie courante. Quelques exemples :

- Une fermière a vendu au marché 8 douzaines d'œufs à 0 F 60 la douzaine, 3 poulets à 3 F 50 l'un et 5 fromages à 1 F 75 l'un. Elle a acheté 3 m d'étoffe à 3 F 40 l'un. Quelle somme lui reste-t-il ?

- Un ouvrier gagne 6 F 50 par jour, sa femme 3 F 50 ; ils travaillent 25 jours par mois. S'ils veulent économiser 500 F par an, combien doivent-ils dépenser par jour ?

- Au milieu d'un pré de 158 m de long sur 87 m de large, on creuse un bassin circulaire de 5 m de diamètre et de 9 m de profondeur. Quelle surface reste-t-il pour le pré ?

Jusque-là, la problématique reste simple, sauf que la "vie courante" n'est pas simple, elle est truffée d'imprévus, d'aléas, de choix à faire, de décisions à prendre : les champs n'ont pas tous des formes régulières, il arrive que le crémier casse des œufs, des fruits s'abîment chez le primeur, l'un et l'autre voudraient cependant faire un bénéfice. Les partages se font rarement à parts égales. Le cycliste victime d'une panne doit rattraper son retard. Vaut-il mieux acheter des chemises toutes faites ou les faire faire par la couturière ? Que de problèmes ! Que de problèmes en perspective ! Tous les cas d'espèces ont été prévus. En parcourant les manuels d'arithmétique, on reste "baba" devant le nombre, la diversité, la complexité des problèmes inventés par des auteurs à l'imagination prolifique⁶. Certains, particulièrement inventifs, ont dépassé les limites du sens commun. Nous avons eu à démêler des données sciemment brouillées, à résoudre des cas complètement irréalistes, parfois à trouver la réponse à de véritables énigmes. Les trains qui se poursuivaient, se croisaient, les robinets qui fuyaient en sont les exemples anecdotiques.

L'examen des cahiers d'anciens élèves prouve que la plupart d'entre nous se tirait d'affaire fort honorablement. Bravo à nous !

En guise de passe-temps, tentez l'expérience. À vos plumes, chers lecteurs !!!

• Problème n° 1 (Joannès Besson, 17 juin 1889, 13 ans)

Un faïencier achète 9 000 assiettes à raison de 1 F 80 la douzaine, il paye pour le transport 5 F par quintal et la douzaine d'assiettes pèse 5 kg. Quel est son bénéfice, sachant qu'en route 5 douzaines ont été cassées et qu'il a vendu chacune des douzaines qui lui restaient à raison de 2 F 46 ?

• Problème n° 2 (Pierre Cronel, 13 février 1935, 12 ans)

Deux frères ont à se partager une propriété qui comprend 2 lots de terrain. Le plus étendu mesure 180 ares et est estimé à 36 F l'are. L'autre a une surface égale aux $\frac{2}{3}$ de celle du premier mais vaut 45 F l'are. Quelle est la valeur de cette propriété ? L'un des frères prend le second lot. A-t-il la part qui lui revient ? Sinon, quelle surface du premier lot l'autre doit-il céder pour que les 2 parts aient la même valeur ?

• Problème n° 3

On demandait à un berger combien il avait de moutons. Il répondit : si j'en avais la moitié, le tiers et le quart de ce que j'ai, j'en aurais 20 de plus. Combien avait-il de moutons ?

Toujours soucieux d'obtenir un travail bien fait, le maître exigeait une parfaite présentation. La donnée du problème devait être écrite sans faute, la solution disposée selon un schéma réglementaire : les opérations et la preuve par 9 reléguées dans une portion réduite à droite, l'espace de gauche étant réservé au développement des étapes successives du raisonnement.

⁶ 650 problèmes de récapitulation dans "Arithmétique" cours moyen par une réunion de professeurs.

Obtenir la note de 20/20 à l'épreuve d'arithmétique du certificat d'études n'était pas à la portée de tout un chacun. Vraisemblablement, parmi ces "matheux", certains avaient le profil de potentiels polytechniciens, mais les conditions de vie étaient telles à l'époque que leurs ambitions devaient se borner à pérenniser la ferme des parents. Qu'importe ! Ils étaient armés pour devenir les acteurs de la révolution agricole de la 2^e moitié du 20^e siècle.

Quant à nous, le "commun des élèves", nous avons appris que réfléchir, raisonner, calculer avant d'agir était la méthode la plus efficace pour trouver la bonne solution aux problèmes de notre vie courante.

Calcul.

Une dame veut acheter des mouchoirs. Elle calcule que si elle en prend 2 douzaines il lui restera 2 fr 40, et que si elle en prend 30 mouchoirs il lui manquera 12 fr. Quelle est le prix d'une douzaine de mouchoirs ? Quelle somme possédait cette dame ?

Solution:	Opérations
La différence de mouchoirs est de: 24	$\times 12$
m $30 - 24 = 6$ mouchoirs	48
Prix des 6 mouchoirs:	<u>24</u>
fr $12 + 2,4 = 14$ fr 4.	28,8
Le prix d'un mouchoir est de:	28,8
fr $14,4 : 6 = 2$ fr 2	+ 28,8
Le prix d'une douz. est de:	+ 2,4
fr $2,4 \times 12 = 28$ fr 8	<u>60,0</u>
Cette dame possède la somme de:	24 m. + 2 fr 4
fr $28,8 + 28,8 + 2,4 = 60$ fr	30 m. - 12 fr 12
Réponses: 28 fr 8 et 60 fr	

*
* *



Gravure tirée de Jean Bedel, *L'année enfantine d'arithmétique*, Armand Colin, Paris, 1908

L'enseignement des matières à caractère culturel

Histoire de France selon Ernest Lavis

Le ministre Guizot qui en 1833 introduisit l'histoire, la géographie, les sciences dans les programmes de l'école primaire, pensait que l'instruction des enfants du peuple ne devait pas se limiter aux "savoirs fondamentaux" : lire, écrire, calculer ; qu'il fallait :

- leur enseigner l'histoire de la nation dont ils sont les citoyens.
- les sortir du cadre étroit de leur environnement pour leur faire découvrir leur pays, puis le monde.
- les instruire des connaissances scientifiques de l'époque, car l'ignorance, source des préjugés, des croyances, des superstitions, constituait un obstacle au développement du progrès.

L'histoire de France selon Ernest Lavis

Les célèbres tableaux muraux de M. Rossignol, représentant en couleur les scènes typiques des grands moments de notre histoire, arrivèrent dans les classes après la Seconde Guerre mondiale. Ils apportèrent un très efficace soutien visuel au récit du maître qui, jusqu'alors ne pouvait compter que sur son talent de narrateur.



Le Massacre de la Saint-Barthélemy

L'essentiel de notre culture historique primaire nous l'avons puisé dans les manuels, plus précisément dans la série des *Histoire de France*, l'historien favori des écoles de la III^e République.

En dépit de l'austérité de leur présentation ces manuels étaient attrayants. Les événements étaient présentés sous forme de récits pittoresques, plus ou moins anecdotiques, bien adaptés aux différentes étapes de notre cursus scolaire.

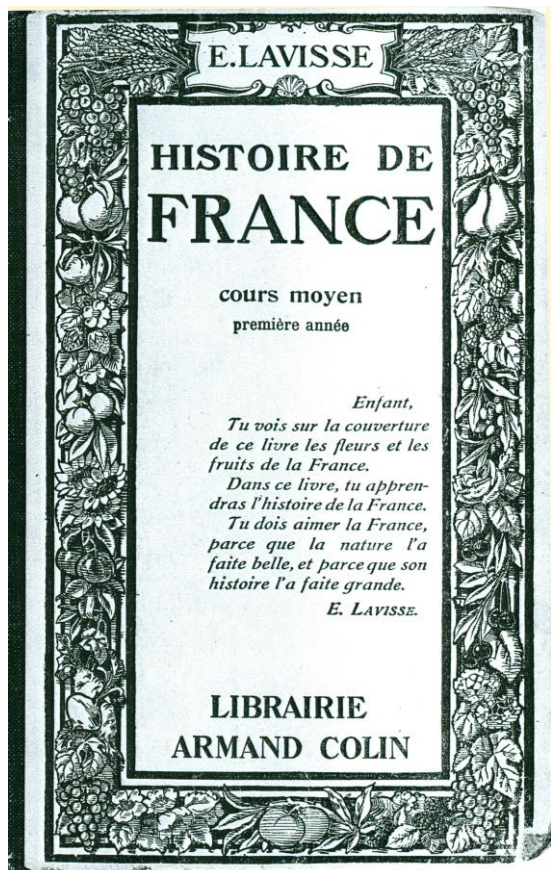
Le portrait des personnages célèbres était brossé en quelques traits percutants qui s'imprégnaient dans nos mémoires :

Louis XI était laid et mal fait, son nez était énorme et ses jambes grêles. Il s'habillait mal et se coiffait d'un vilain chapeau mou décoré de médailles car il était superstitieux. Il n'aimait pas les fêtes et les cérémonies qui coûtaient de l'argent car il était avare. Il était paresseux, menteur et méchant. Il enfermait ses ennemis dans des cages en fer où ils ne pouvaient pas se tenir debout.⁷

⁷ Ernest Lavis, *Histoire de France*, cours moyen.

Chaque chapitre était suivi d'un résumé : ramassis indigeste de noms de batailles, de clauses de traité, de liste de date que nous devions savoir par cœur avant d'aborder un nouvel épisode de notre histoire.

Tu dois aimer la France parce que la nature l'a faite belle, et parce que son histoire l'a faite grande (Ernest Lavissee).



Telle est la consigne inscrite sur la couverture de *Histoire de France cours moyen 1^{re} année*. Le but primordial de l'enseignement de notre histoire fut de nous inculquer l'*Amour de la Patrie*, la rigueur historique et l'objectivité dussent-elles en souffrir. L'opinion du maître et celle d'Ernest Lavissee étaient l'une et l'autre le reflet du "politiquement correct" de l'époque. Elle devenait forcément la nôtre.

Le Moyen Age était une période d'obscurantisme, de guerres, d'atroces violences. Les méchants seigneurs s'occupaient de faire la guerre et brûlaient les récoltes et les chaumières des pauvres serfs qui étaient très malheureux :

*En temps de famine on mangeait de l'herbe et des écorces d'arbres, n'importe quoi. On déterrait les morts pour les manger... Un homme fut brûlé vif parce qu'on avait trouvé chez lui 48 têtes d'homme qu'il avait mangé. Cela vous étonne parce que les hommes d'aujourd'hui ne sont plus aussi méchants qu'autrefois, ils sont meilleurs. Cette amélioration c'est ce qu'on appelle le "Progrès"*⁸.

Les progrès techniques, le développement économique, la créativité artistique de cette époque étaient passés sous silence.

Nous avons eu des bons et des mauvais rois.

Les bons d'abord :

Charlemagne. *Il a commandé à un grand nombre d'hommes, il a fait de bonnes lois, il a voulu instruire son peuple. C'est pourquoi il est un des grands hommes de l'histoire.*⁹

Saint Louis. *Il fut le meilleur des rois ; il était juste et bon. Il aimait à rendre lui-même la justice. Il protégeait les pauvres gens. Il a fait régner la paix dans le royaume.*¹⁰

Henri IV. *Il fut un bon roi, il donna la liberté de conscience aux protestants. Il voulait que la France soit heureuse et prospère en protégeant les paysans.*

Labourage et pâturages sont les deux mamelles de la France.

*Je veux que les paysans puissent mettre la poule au pot, le dimanche.*¹¹

Les mauvais rois furent légions.

⁸ Ernest Lavissee, *Histoire de France, cours moyen*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

- Les rois fainéants qui se faisaient promener à travers le royaume dans des chariots tirés par des bœufs au lieu de gouverner.

- Les rois maudits, des monstres d'incompétence et de cruauté.

Maudites soient les reines au pouvoir diabolique :

- Isabeau de Bavière. Elle signa le honteux traité de Troyes qui donnait la France au roi d'Angleterre et ainsi elle déshéritait son propre fils.

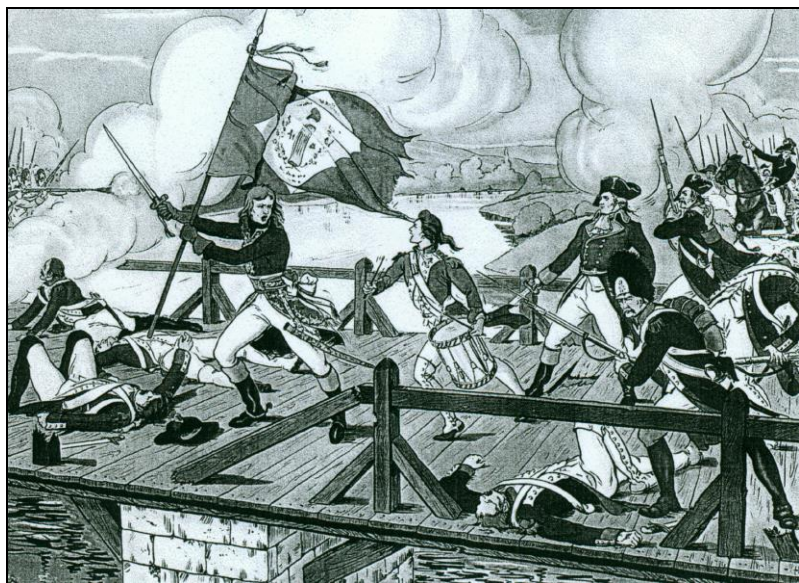
- Catherine de Médicis, responsable de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy.

Les souverains victorieux flattaient notre orgueil national, ils avaient droit à notre indulgence.

Louis XI, par exemple, n'était pas un modèle de vertu mais : *Il a pris la Bourgogne à Charles le Téméraire et agrandi le territoire national de huit grandes et magnifiques provinces*¹². Merci à lui !

- Napoléon n'était pas *persona grata* auprès d'Ernest Lavisse. *Il a été pour notre malheur et pour celui de la France un maître absolu, il a supprimé toute liberté politique. Il a été un grand chef de guerre, mais c'est par la guerre qu'il a péri, entraînant la France dans le malheur.*¹³

Sans doute ! sans doute ! mais ce n'est pas cette opinion qui s'est fixée dans nos mémoires. Tellement imprégnés d'orgueil national, nous avons suivi avec un enthousiasme passionné les péripéties de l'époque napoléonienne.



**Napoléon franchissant le pont d'Arcole
(17 novembre 1796)**

Bonaparte franchissant le pont d'Arcole à la tête des soldats de la République.

En Égypte : *du haut de ces pyramides 40 siècles vous contemplent....* Puis ce fut Austerlitz : Soldats je suis contents de vous... *Il vous suffira de dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz pour que l'on vous réponde : voilà un brave...*

Et la marche victorieuse de nos soldats à la conquête de l'Europe, drapeau tricolore en tête... Iéna, Friedland... les souverains à genoux... Et puis le désastre : la Retraite de Russie, la France envahie, Waterloo... qui donne à l'épopée la dimension d'une tragédie antique.

Le prisonnier de Sainte-Hélène n'est-il pas un Héros victime du Destin ? Nous ne nous sommes jamais complètement départis de ce schéma réducteur.

Presque tous nos rois ont ruiné le pays par les guerres et le peuple par les impôts.

Le pire de tous fut incontestablement Louis XV : *C'était un prince égoïste occupé à ses plaisirs. C'était un prince égoïste occupé à ses plaisirs. Ses guerres et ses dépenses accrurent les misères du peuple. Le honteux traité de Paris fit perdre à la France ses colonies : l'Inde et le Canada entre autres*¹⁴.

Pas de pardon !

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

Fort opportunément la "Révolution" libéra le peuple de l'arbitraire et de l'oppression de la royauté, en guillotinant le dernier capétien.

1789, *Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.*

Nous entrons dans une "Ère nouvelle", celle du peuple souverain qui devra faire régner la Liberté, la Justice, la Paix, le Progrès et triompher la Raison sur les forces de l'obscurantisme.

L'Ancien Régime fit de la résistance. Il fallut attendre l'avènement de la III^e République pour que la devise *Liberté, Égalité, Fraternité* ne se limite pas à seulement décorer le fronton des édifices publics, mais trouve son application concrète dans le quotidien des citoyens. Noble et lourde tâche à remettre sans cesse en chantier !

Patrie des lumières et des droits de l'homme la France a le devoir de faire rayonner dans le monde sa brillante civilisation et en faire bénéficier, en priorité, les peuples que la III^e République vient de coloniser.

Nous avons toutes les raisons d'être fiers de l'œuvre civilisatrice de la France que nous vantaient les auteurs de nos manuels.

*Les colonies sont très utiles au commerce et à l'industrie de notre pays... Mais un noble pays comme la France ne pense pas qu'à gagner de l'argent... Elle a fait cesser l'esclavage et a mis fin aux atrocités des petits rois pillards... Partout, elle enseigne aux populations le travail. Elle crée des routes, des chemins de fer, des hôpitaux, des écoles ; elle s'efforce d'instruire ses sujets et de les civiliser.*¹⁵

On enseigne, maintenant, à nos petits-enfants, qu'en l'occurrence les Français se sont comportés en affreux tyrans. Qui dit la vérité ?

Honneur rendu aux grands hommes

Nous avons le devoir de connaître et d'honorer les hommes et les femmes qui au cours des siècles se sont illustrés par leur courage, leur moralité, leur dévouement au service de la patrie.

En voici quelques-uns fixés dans nos mémoires :

- Vercingétorix le résistant à l'occupation romaine : *Vercingétorix est mort pour avoir défendu son pays. Il a été vaincu, mais il a sauvé l'honneur en combattant tant qu'il a pu. Tous les enfants de France doivent se souvenir de Vercingétorix et l'aimer.*¹⁶

- Jeanne d'Arc, la bergère de Domrémy. Rien à ajouter à l'éloge qu'en fait Ernest Lavisse :

*Dans aucun pays on ne trouve une histoire aussi belle que celle de Jeanne d'Arc. Tous les Français doivent aimer et vénérer le souvenir de cette jeune fille qui aima tant la France et mourut pour nous.*¹⁷

- Duguesclin, l'intrépide baroudeur qui libéra la France des Anglais et des bandits de grand chemin.

- Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche.*

- Sully et Colbert, deux de nos rares ministres des finances compétents et intègres.

- Bara et Gavroche, les jeunes héros de la République.

- Guynemer, l'aviateur, héros de la guerre de 1914-1918 abattu en plein vol après 54 victoires.

On nous apprenait que nos pères étaient aussi des Héros. Ne venaient-ils pas de sacrifier leur vie pour sauver la patrie, de remporter une glorieuse victoire sur l'envahisseur ennemi, nous délivrant, nous leurs enfants, des risques d'une nouvelle guerre ? N'était-ce pas "la der des der" ?

¹⁵ Ernest Lavisse, *Histoire de France, cours moyen.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

Cependant nous étions surpris du manque d'enthousiasme des héros victorieux, de leur silence pesant quand on leur demandait de nous conter leurs faits d'armes, de l'atmosphère oppressante des commémorations du 11 novembre quand résonnait la sonnerie aux morts après la lecture de l'interminable liste des martyrs.

Nos leçons d'histoire nous avaient fait imaginer tout autrement le retour des guerriers victorieux.

Les savants

Deux noms émergent de nos souvenirs d'école :

Bernard Palissy et sa légendaire obstination pour découvrir le secret de la fabrication des émaux. Privé de combustible pour alimenter son four au moment crucial de l'opération, il n'hésite pas à brûler tous ses meubles... et ce fut la réussite !

Ci-contre : Bernard Palissy brûle ses meubles



Louis Pasteur (1822-1895)

Pasteur, *un très grand bienfaiteur de l'humanité*¹⁸ présenté à notre admiration, à notre vénération tant par l'exemplarité de ses qualités humaines et sa rectitude morale que par le nombre et l'importance de ses découvertes pour ne citer que celle des microbes (qui nous frappa de nombreux interdits) et celle des vaccins.

Celui de la rage en particulier sauva la vie du jeune et héroïque berger Jean-Baptiste Jupille, gravement mordu par un chien enragé pour sauver la vie de ses camarades. Pasteur expérimentait son vaccin pour la première fois. Beaucoup doivent se souvenir de cet émouvant récit.

De nos illustres auteurs littéraires nous ne connaissons que La Fontaine et Victor Hugo, les autres des noms... des noms à retenir

En partant de "La vie de nos ancêtres les Gaulois" jusqu'à la signature du traité de Versailles en juin 1919, chaque année nous refaisions l'intégralité du déroulement de notre histoire nationale. D'une année à l'autre elle s'enrichissait de faits complémentaires, de détails explicatifs, de récits mieux documentés, de notions plus abstraites : démocratie, absolutisme, constitution, etc. et de nouvelles listes de dates. Hélas !

Le but était toujours le même : nous faire aimer la France *parce que la nature la faite belle et que son histoire la faite grande*. Certes nous l'aimions cette patrie, les moments heureux de son histoire nous enthousiasmaient, ses malheurs nous attristaient.

Nous lui avons gardé depuis un attachement viscéral dû à la fierté de lui appartenir. Hélas ! cette fierté a parfois dérivé vers la suffisance, le chauvinisme et une incurable propension à vouloir donner des leçons au monde entier.

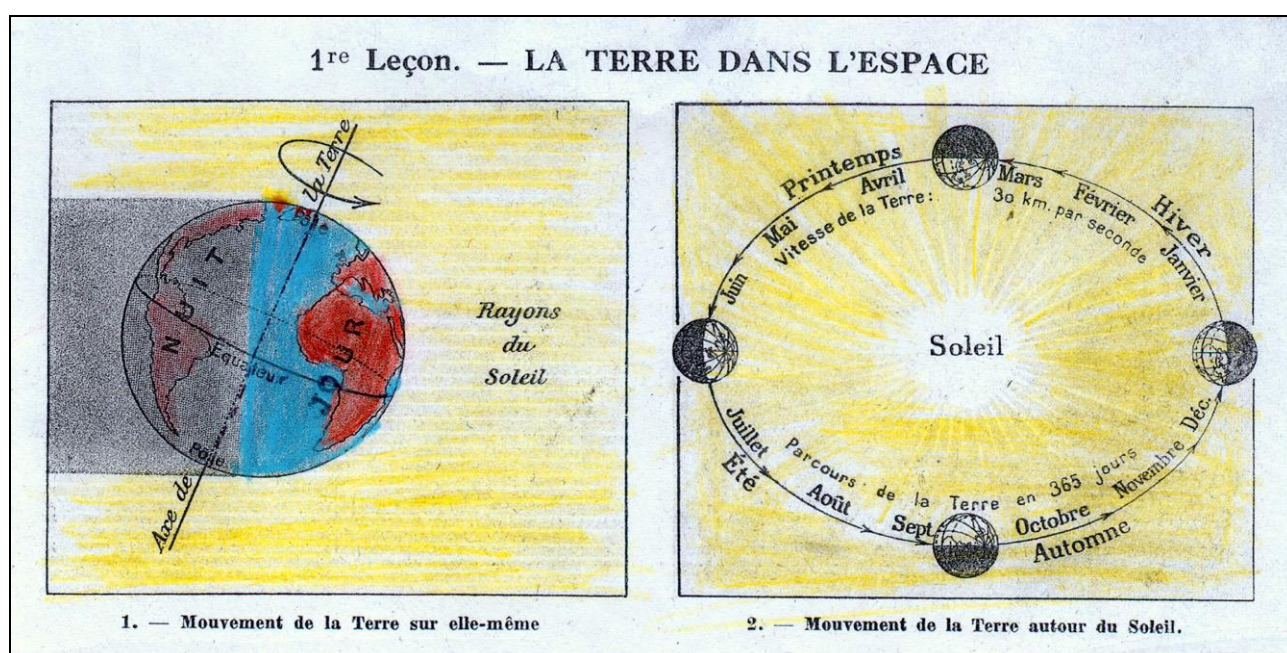
¹⁸ Ernest Lavisse.

La géographie

"Une ouverture sur le monde"

La géographie nous ouvrait des horizons nouveaux, au-delà des étroites frontières de notre univers familier, et nous fraisait rêver.

Le globe terrestre trônait en permanence dans la classe sous nos yeux. Nous avions acquis la certitude que la terre est ronde et tourne sur elle-même autour d'un axe incliné. Le maître nous expliquait la succession des jours et des nuits, en faisant pivoter le globe près d'une source lumineuse (une bougie par exemple) représentant le soleil. La démonstration de celui de la succession des saisons était plus compliquée. Il fallait faire parcourir à notre globe un circuit orbital autour de la source lumineuse – censé représenter le parcours de la terre autour du soleil en 365 jours $\frac{1}{4}$ - tout en maintenant son inclinaison et sa rotation quotidienne. Nous étions bouche bée. L'explication scientifique dissipait le mystère.



De retour à la maison nous tentions d'en instruire nos parents que nous supposions dans l'ignorance. Leur désintérêt nous surprenait. Ils avaient, eux, des connaissances autres ignorées de l'instituteur et combien plus utiles : comme l'influence des diverses étapes du cycle lunaire sur la croissance des plantes ou la conservation des bois de charpente. Ils savaient les dates, propices ou non, pour les plantations et les récoltes et bien d'autres choses encore... Question : si le printemps commence le 21 mars pourquoi y a-t-il des risques de gelée les jours des Saints de glace du mois de mai ? Hein ? La science n'expliquerait peut-être pas tout ?

*

* *

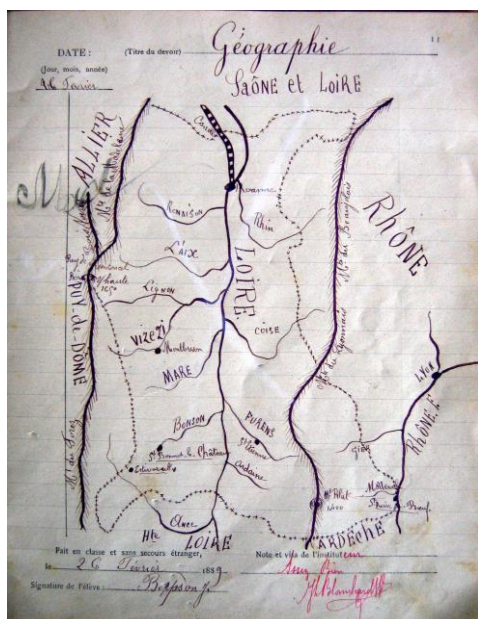
Il n'était pas facile de déceler sur le globe l'emplacement de notre pays : tache minuscule au regard de l'immensité des continents et des océans. Il avait pourtant belle allure sur les cartes Vidal-Lablache suspendues sur les murs de la classe. Baguette en main, le maître nous les décryptait. Sur la carte du relief les montagnes apparaissaient colorées en marron, les traits plus foncés représentant les parties plus élevées. La couleur verte était réservée aux plaines et aux vallées sillonnées par le tracé des fleuves et de leurs affluents, au-delà... l'étendue bleue de la mer que nous n'avions jamais vue.



Massif, sommet, pic, col, volcan, plaine, vallée, colline, coteau : ces mots désignaient pour nous, les continentaux, des réalités concrètes bien connues. En revanche les termes de cap, baie, golfe, promontoire, île, presqu'île, archipel n'appartenaient pas à notre vocabulaire. Les définitions et les quelques illustrations contenues dans nos manuels permettaient de nous en faire une représentation souvent éloignée de la réalité. Nos voyages d'adulte nous ont réservé quelques surprises à ce sujet.

Nous devons apprendre par cœur :

- les noms propres de tous les accidents du relief.
- ceux des fleuves et de leurs affluents et des villes arrosées par ceux-ci.
- savoir les placer sur une carte muette.
- les reproduire sous forme de croquis dans nos cahiers.



Et dans ce domaine nos réalisations n'étaient pas toujours une réussite (voir carte ci-contre).

La carte des chemins de fer nous fascinait. Nous imaginions un vaste système circulatoire composé de grosses artères convergeant vers le cœur (Paris) et une multitude de veines et de vaisseaux irriguant tout le territoire, les grandes villes constituant les centres stratégiques du système.

Six compagnies privées se partageaient l'exploitation de l'ensemble des voies ferrées. Une couleur différente faisait apparaître sur la carte l'étendue des possessions de chacune d'elle : Réseau du Nord : ocre, celui de l'Est, bleu, Orléans, jaune, État, rose, P.L.M. vert, Midi, violet.

Ci-contre : Carte du département de la Loire

Carte des chemins de fer



La carte des canaux apparaissait, un beau jour, au premier plan sur le mur.

Au premier coup d'œil, l'ensemble du réseau des communications fluviales se distinguait nettement. Les parties navigables des cours d'eau étaient soulignées d'un large trait bleu. De couleur jaune pâle, les canaux latéraux longeaient les parties déficientes de ceux-ci qu'ils suppléaient au besoin. Les lignes rouges des canaux de jonction reliaient entre eux les éléments disparates du système. Ainsi apparaissait un réseau continu de voies navigables sillonnant une grande partie du territoire.

Il était facile de suivre sur la carte l'itinéraire des péniches qui transportaient d'une région à l'autre les matières lourdes de nos riches provinces du Nord-Est. Seulement voilà ! Quand il fallait répondre sur le cahier mensuel ou, éventuellement, sur une copie du certificat d'études, à une question du genre de celle-ci :

Quelles voies navigables devra emprunter une péniche pour transporter le charbon des mines de la Sarre jusqu'à la mer du Nord ?

Nous n'avions plus la carte sous les yeux. Nous devons savoir parfaitement les noms des rivières navigables, des canaux latéraux et des 17 canaux de jonction ; connaître les rivières qu'ils relient et la situation de chacun d'eux ;

L'apprentissage exigeait un gros travail de mémorisation qui ne nous a pas laissé de très bons souvenirs.

Carte des canaux



Sur la carte des départements, la France prenait l'allure d'un vaste puzzle, résultant du découpage du territoire en départements, œuvre de la Convention (1792-1795).

Après de nombreux et fastidieux rabâchages nous étions capables de réciter comme des robots parfaitement programmés la liste des départements, de leur capitale et de leurs sous-préfectures, situés dans telle région, sur le cours de tel fleuve, au bord de la Manche ou de la Méditerranée. De nos jours, certains s'enorgueillissent auprès de leurs petits-enfants de ce "savoir" conservé intact dans leur mémoire. On ne sait pourquoi ? Ceux-ci s'en moquent éperdument !

Ne le ridiculisons pas trop ce savoir. Il nous a permis de situer spontanément et avec précision la plupart des villes sur le territoire national.

La géographie rivalisait avec l'histoire pour nous persuader que nous habitions un grand et beau pays béni des dieux :

- Le courant chaud du Gulf Stream ne venait-il pas baigner nos côtes pour nous faire bénéficier d'un climat doux et tempéré,
- Les montagnes et les plaines s'étaient harmonieusement réparties notre territoire.
- L'exceptionnelle longueur de nos côtes nous ouvraient des débouchés vers toutes les parties du monde.
- Notre sol, particulièrement fertile produisait en abondance toutes les variétés de céréales, de fruits et légumes...



OUVRIER TREMPANT L'ACIER. — Pour donner de la dureté et de l'élasticité à l'acier, par exemple aux lames de sabres et d'épées, on le fait rougir, puis on le trempe tout à coup dans l'eau froide.

**Gravure du *Tour de la France par deux enfants*
(chapitre : la ville de Saint-Etienne)**

- Nos vins étaient les meilleurs du monde, nos fromages aussi grâce au lait de nos troupeaux de vaches laitières paissant dans de gros pâturages.

- Notre sous-sol regorgeait de minerais de charbon et de fer indispensables pour alimenter des industries en plein essor. Saint-Etienne était un des grands centres de cette prospérité économique, avec ses mines de charbon, ses usines d'armement, ses tissages, ses rubans. C'était notre fierté régionale !

Nous devions savoir :

- Que le Creusot avait la plus grande usine métallurgique d'Europe.

- Que l'on fabriquait des draps à Elbeuf, des soieries à Lyon, des couteaux à Thiers, des mouchoirs à Cholet, des gants à Millau, etc.

- Que l'on venait du monde entier pour bénéficier des bienfaits de nos sources minérales et thermales.

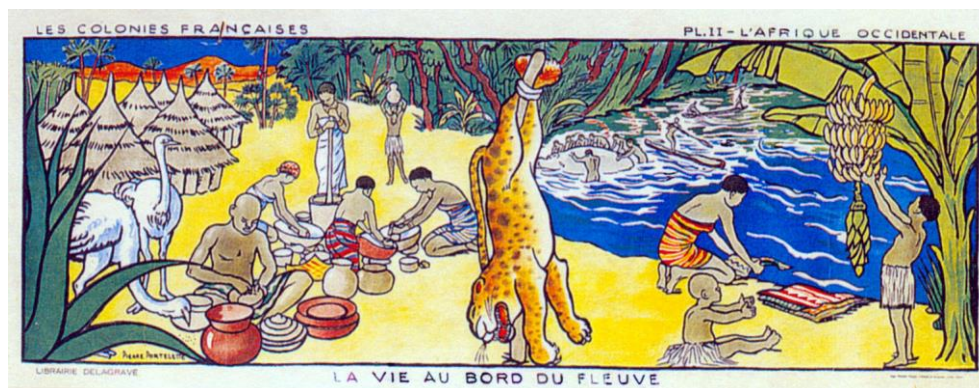
Avec Julien et André, les deux héros du *Tour de la France par deux enfants* nous faisons le "tour du propriétaire" de notre patrimoine national. Le bilan de ses richesses nous laissait pantois. Nous faisons la connaissance de tous ces braves gens honnêtes, laborieux, consciencieux, ingénieux qui, sur leurs terres, dans leur boutique ou leur atelier, contribuait à la prospérité et à la grandeur de notre pays. Ne devons-nous pas suivre leur exemple et à notre tour mettre nos talents, nos efforts au service de ce beau pays, le plus doux à habiter, notre Patrie bien aimée et suivre la recommandation de l'Oncle Volden en conclusion du livre : *Que chacun des*

enfants s'efforce d'être le meilleur possible alors la France sera aimée autant qu'admiration par toute la terre¹⁹.

Notre empire colonial, récemment conquis, le 2^e plus vaste du monde, 22 fois plus grand que la France, faisant de nous une des plus grandes puissances mondiales.

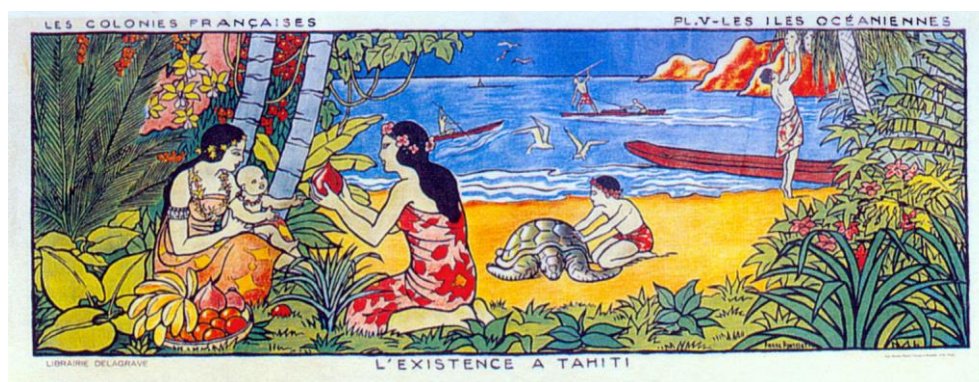
Son étude géographique était l'occasion de nous évader loin de l'Hexagone : Les tableaux muraux, les illustrations de nos manuels nous présentaient des paysages de rêves :

- Les vastes étendues désertiques du Sahara parcourues par les caravanes des mystérieux "hommes bleus" impassibles sur le dos de leurs chameaux.
- L'inextricable forêt vierge de notre Afrique équatoriale avec ses lianes, ses oiseaux de paradis, ses boas et ses singes.
- L'immense steppe tropicale de l'Afrique occidentale française peuplée de lions, de tigres, d'éléphants et autres panthères, merveilleuses découvertes pour nous qui n'avions pas visité de zoo.



Nous faisons la connaissance des grands Peuls fiers et dignes sous leur immense chapeau conique, conduisant leurs troupeaux de buffles à la recherche d'un peu d'herbe sèche de la steppe.

Ailleurs les Indochinois repiquaient le riz dans la boue de leurs rizières. Aux Antilles, hommes et femmes s'activaient à la récolte de la canne à sucre tandis que sur nos îles dispersées sur divers océans des jeunes filles couronnées de fleurs se prélassaient à l'ombre des cocotiers. Elles avaient bien de la chance !



Nous avons constaté que les habitants de ces diverses contrées différaient de nous par la couleur de leur peau, par leur aspect physique, leur manière de s'habiller et de vivre. Nous

¹⁹ G. Bruno, *Le Tour de la France par deux enfants*, Paris, Belin, 1877, réédition de 1977, p. 306

apprenions qu'il y avait quatre races d'humains : la race blanche, la nôtre (la plus évoluée selon certains manuels), la race noire en Afrique, la race jaune en Asie, et celle des indiens à peau rouge.

Quelle que soit la couleur de leur peau, ces gens qui peuplaient nos colonies contribuaient à la richesse nationale. Ils produisaient le thé, le riz, le cacao, le café, le coton, les arachides et autres produits indispensables à notre vie quotidienne. Leur avons-nous accordé l'estime, le respect, la reconnaissance, l'amitié que nous leur devons ? Grave question !

La découverte de ces "ailleurs" était pour nous, jeunes campagnards, un émerveillement ; elle éveillait notre curiosité pour poursuivre la connaissance du reste du monde : Amérique, Japon, Chine, Inde... Vaste programme que nous devons ingurgiter en quelques semaines en fin d'année scolaire. L'abondance du sujet, le beau temps, la saturation de nos cerveaux ne nous rendaient ni très attentifs, ni très réceptifs. La plupart des notions acquises ne résistaient pas à l'oubli des vacances. Il est difficile de faire la part des connaissances acquises à l'école primaire de celles acquises plus tard. Quoi que ! Depuis l'enfance nous savons :

- Que l'Everest est le plus haut sommet du monde.
- Que l'Amazone est le fleuve qui a le plus gros débit.
- Que les chutes du Niagara sont l'une des plus grandes merveilles du monde.
- Que les Américains habitent dans de gigantesques gratte-ciel et les esquimaux dans des igloos.
- Que la Chine est limitée par une grande muraille.
- Qu'à Benarès, les malades se baignent dans le Gange. Etc.

C'est à partir de ces connaissances imprécises et fragmentaires que nous avons construit notre culture générale. Parfois surgissent inopinément de nos mémoires des noms : le lac Titicaca, le Popocatepelt ²⁰, Samarkand et Boukhara ²¹, Pondichéry, Chandernagor, Karikal, Yanaon et Mahé ²²... et combien d'autres. Ces noms nous les avons appris sur les bancs de l'école primaire.

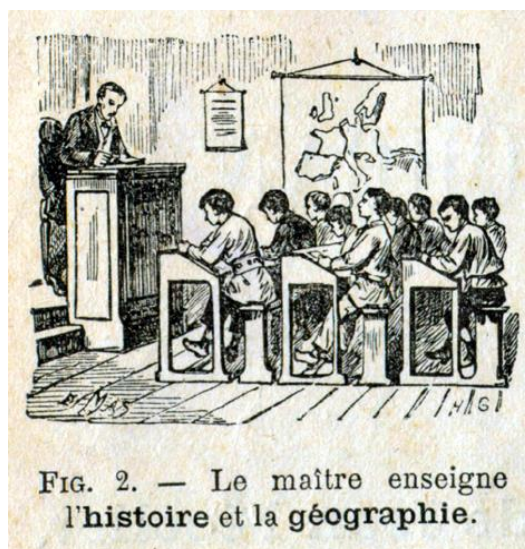


FIG. 2. — Le maître enseigne l'histoire et la géographie.

M. Guyau, *l'année préparatoire de Lecture courante*, Armand Colin, Paris, 1906

²⁰ Volcan du Mexique.

²¹ Villes du Turkestan russe en Asie centrale.

²² Comptoirs français des Indes.

Les sciences

Réponses aux *Pourquoi ?* et aux *Comment ?*

Les sciences, un bien grand mot pour désigner une activité qui, dans les programmes de l'école primaire, se suffisait de l'appellation *Leçons de choses* plus conforme à la modestie de son niveau scientifique.

Dans toutes les écoles, à tous les cours, la méthode employée doit être une méthode fondée sur l'observation et l'expérience... Il importe qu'apparaisse, aux yeux des élèves, le lien étroit qui unit le travail fait en classe avec les réalités du dehors ²³.

Qu'avons-nous observé ? Qu'avons-nous expérimenté ?

Physique et chimie

Étant donné le manque de matériel les expériences étaient réduites à la portion congrue. Voici quelques souvenirs de nos expérimentations avec les moyens du bord.

- Nous faisons couramment usage du baromètre et du thermomètre, nous avons, je crois, une boussole et un aimant.

- En hiver, nous faisons passer l'eau de l'état solide à l'état liquide, puis gazeux.

- En plaçant une assiette froide au-dessus d'une casserole d'eau bouillante, nous réalisons : ébullition, vaporisation, condensation. Le maître en tirait profit pour nous expliquer le cycle de l'eau dans la nature.

- Avec un entonnoir relié à un tube en verre par un tuyau en caoutchouc, le maître démontrait le principe des vases communicants et quand il provoquait un jet d'eau les oh ! les ah ! fusaient de toutes parts.

- Nous versions quelques gouttes de vinaigre sur une craie carrée, nous observions un bouillonnement... rien de plus. Le maître certifiait qu'il s'était dégagé du gaz carbonique, en l'absence de preuve nous devions le croire sur parole.

- En automne, du raisin, dûment pressé, fermentait dans un récipient. Nous suivions le cours du bouillonnement et – oh ! merveille – une allumette allumée s'éteignait en l'approchant de la surface. Il, y avait donc dégagement de gaz carbonique, et puis, un jour, nous goûtions une lampée de vin nouveau.

- Quand l'alambic s'installait sur la place du village, nous allions assister à la fabrication de l'eau de vie. Le maître commentait le déroulement des opérations de la distillation. trop distraits par le va-et-vient des ouvriers et l'observation des marmites de cuivre et des serpentins. La transformation du marc de raisin en alcool d'une limpidité parfaite, gardait une part de son mystère. De retour en classe, le maître n'oubliait pas de nous mettre en garde contre sa nocivité.

Dans les classes mieux outillées en tubes et cornues les enseignants tentaient des expériences plus audacieuses qui émerveillaient les témoins. Les risques encourus quand il fallait manipuler des acides, réaliser des combustions en vase clos ou utiliser le courant électrique dissuadaient la plupart de s'aventurer dans ces zones dangereuses.

Il fallait donc faire appel aux schémas de nos manuels pour remplacer les expériences et les observations irréalisables en classe ; celles qui concernaient par exemple : la dilatation des corps, leurs propriétés respectives, la décomposition de l'eau, de l'air, la preuve de la présence d'un gaz incolore et inodore, etc.

²³ Instructions officielles.

Le corps humain

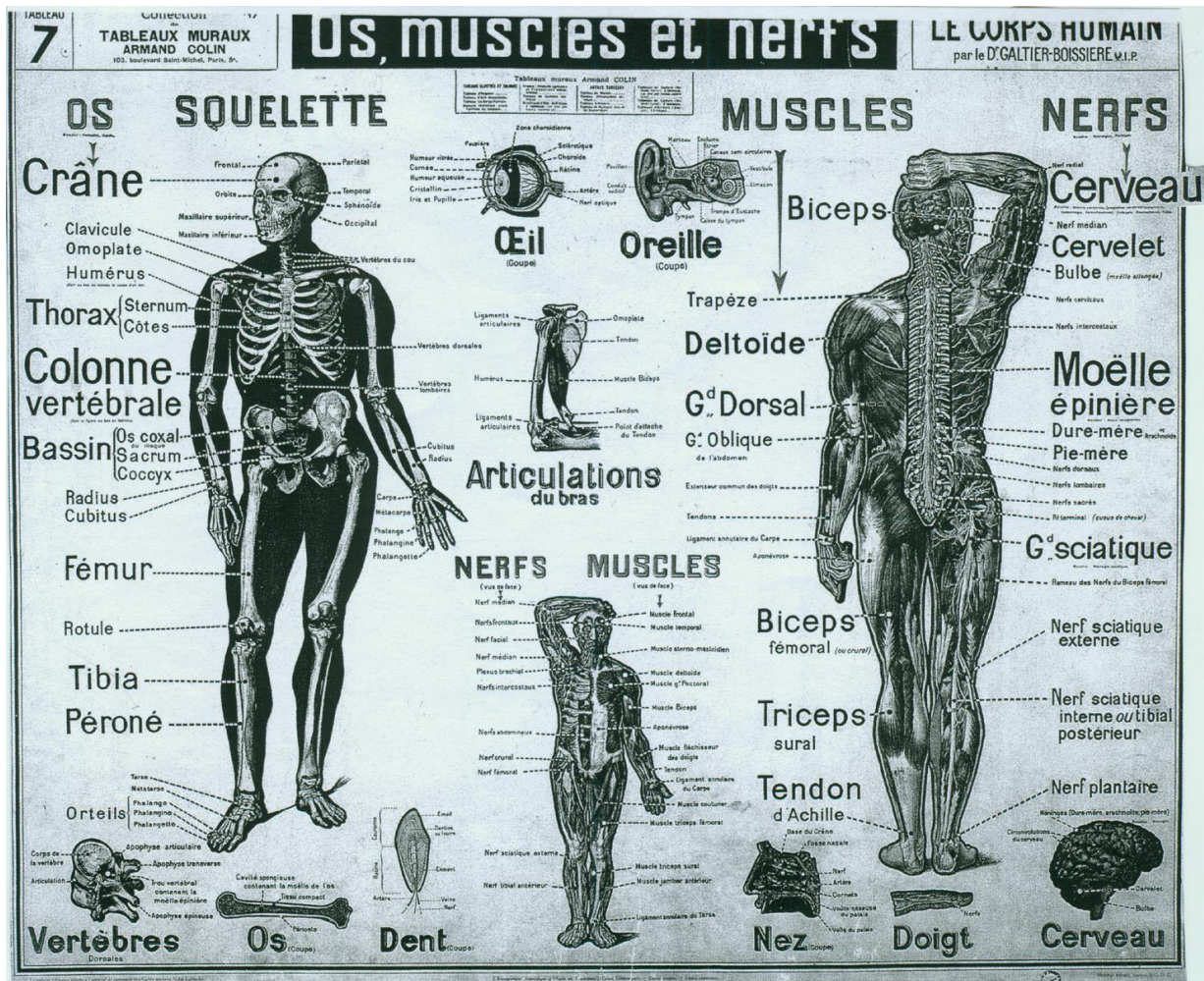


Tableau "Os muscles et nerfs", du docteur Galtier, Armand Colin

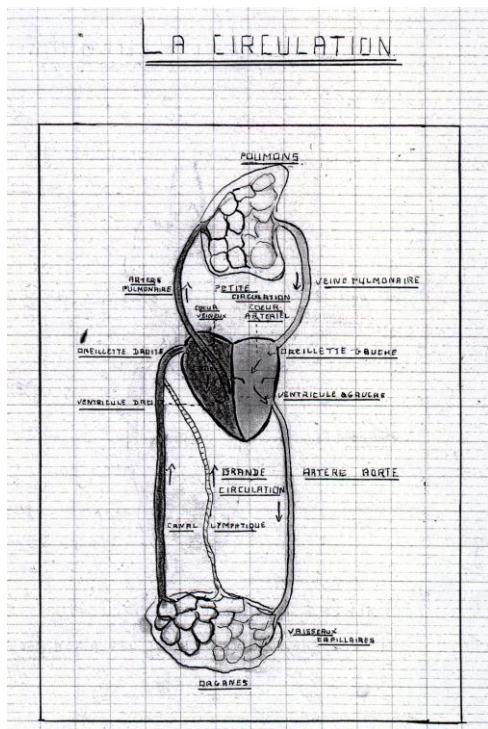
N'ayant pas la possibilité d'assister à une autopsie, nous devons nous satisfaire des tableaux synoptiques de docteur Galtier-Boissière pour étudier l'anatomie du corps.

La vue du squelette dressé de pied en cap devant nous devenait une obsession. Il avait l'air de ricaner pour nous narguer, en présentant sa dentition impeccable, et de nous fixer de ses orbites creuses. En revanche la musculature d'éphèbe de "l'homme écorché", l'harmonieuses complexité de son système nerveux attiraient des regards un tantinet équivoques.

Que de temps nous avons perdu à essayer de déchiffrer l'imposante nomenclature des éléments de notre anatomie, présentés par le docteur Galtier jusque dans les plus petits détails avec la précision et la rigueur d'un éminent scientifique : les différentes parties de l'œil, de l'oreille, du nez, du cerveau, d'une vertèbre. Tous les noms des os et osselets, des muscles, des tendons et ligaments.... Fort heureusement, le programme du CEP ne demandait pas une telle érudition.

Le maître nous demandait de ne retenir que les noms écrits en gros caractères mais, allez savoir pourquoi, notre mémoire avait une prédilection pour les noms bizarroïdes ; pie-mère, dure-mère, deltoïde, calcanéum, plexus solaire, coccyx, et autre zygomatique.

L'étude succincte des fonctions de digestion, de circulation, de respiration, d'excrétion suffisait pour nous faire comprendre et admirer le fonctionnement de cette merveilleuse machine qu'est notre corps. Chaque organe, même le plus petit, joue son rôle pour nous maintenir en vie et en bonne santé, n'est-ce pas extraordinaire ? Nous faisons un pas de plus vers la dissipation des mystères.



L'étude succincte des fonctions de digestion, de circulation, de respiration, d'excrétion suffisait pour nous faire comprendre et admirer le fonctionnement de cette merveilleuse machine qu'est notre corps. Chaque organe, même le plus petit, joue son rôle pour nous maintenir en vie et en bonne santé, n'est-ce pas extraordinaire ? Nous faisons un pas de plus vers la dissipation des mystères.

La seule schématisation réalisable des fonctions organiques était celle du système circulatoire. Nous avons tous dessiné le circuit du sang qui part du cœur, irrigue les moindres recoins de notre corps, se charge des déchets puis va se purifier dans les poumons.

Attention : ne pas se tromper de couleur : rouge le sang pur, bleu le sang vicié ; ne pas confondre veines et artères, ne pas inverser le sens des flèches.

L'appareil circulatoire (cahier d'élève, E. Philippon)

L'hygiène

Bien qu'il fut abondamment traité au cours des leçons de morale, l'alcoolisme revenait à l'ordre du jour lors de l'étude du corps humain. Le maître, voulant nous faire toucher du doigt les dégâts de l'alcool sur nos différents organes, commentait savamment le célèbre tableau "L'alcool, voilà l'ennemi" présent en permanence sur les murs de la classe (voir ci-dessous).



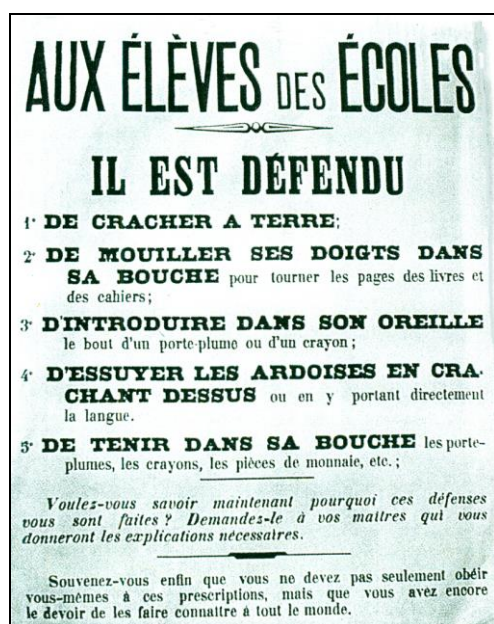
Le fameux tableau contre l'alcoolisme du docteur Galtier-Boissière

Après avoir contemplé pendant des années l'estomac ulcéré, le foie hypertrophié, le cœur et les reins enrobés de graisse, le cerveau ratatiné de l'alcoolique, les élèves de la communale auraient dû proscrire à jamais l'usage de ce poison mortel. Qui sait ? Peut-être certains, peut-être beaucoup doivent à ce tableau leur pratique de la sobriété.

Les microbes récemment découverts par Pasteur inspiraient crainte et tremblements. Ces minuscules bestioles invisibles causaient toutes sortes de maladies parfois mortelles, comme la terrible tuberculose le fléau de l'époque. Il fallait les combattre à tout prix. La lutte était inégale. La grosse artillerie des antiseptiques, antibiotiques et autres vaccins n'était pas encore très opérationnelle. Il fallait impérativement s'en protéger en appliquant quelques règles d'hygiène que le maître nous enseignait, espérant que nous servirions de porte-parole auprès de nos parents peu disposés à modifier leurs habitudes ancestrales ; d'éloigner les tas de fumier des habitations par exemple.

La propreté était la première des obligations :

- Se laver tous les jours les mains et le visage. Une toilette hebdomadaire était suffisante pour les autres parties du corps protégées par les vêtements.



- Se laver les mains avant les repas et toutes les fois qu'on les a salies.

- Ne pas porter à la bouche des objets salis ou qui ont pu servir à d'autres.

L'air, la lumière et le soleil sont les ennemis des microbes. Il fallait donc prendre l'habitude :

- D'aérer la classe pendant la récréation.

- D'aérer maisons et appartements même en hiver.

- D'arroser avant de balayer, d'épousseter avec un chiffon humide.

Ci-contre : Une affiche fréquente sur les murs de l'école communale.

- De faire des exercices physiques et sportifs pour fortifier les muscles.

- De s'alimenter d'une nourriture saine et variée.

- De se protéger des affections pulmonaires en évitant les courants d'air, en portant gilet et ceinture de flanelle qui absorbent la sueur.

- De prendre une cuillerée d'huile de foie de morue chaque matin, ce qui devait nous rendre forts et résistants.

Enfin, il n'y avait rien de mieux que la "Marie-Rose" pour détruire les poux, dangereux eux aussi, au dire des publicitaires !



Le monde animal

Pour faciliter l'étude des innombrables espèces qui composent le règne animal, le savant Linné (XVIII^e siècle) avait établi une classification systématique et rationnelle, regroupant dans la même catégorie les animaux présentant des caractères communs. Ce classement servait de base à l'étude des animaux inscrits au programme de l'école primaire.

L'observation d'un animal type de chaque espèce – préconisé par nos éminents psychologues – n'était pas toujours dans nos possibilités ; Nous n'avions jamais visité de zoo, et nos manuels, avarés 'images, nous donnaient une idée très approximative des "édentés" type le fourmilier, des marsupiaux type le kangourou ou de la baleine "mammifère cétacé" par exemple.

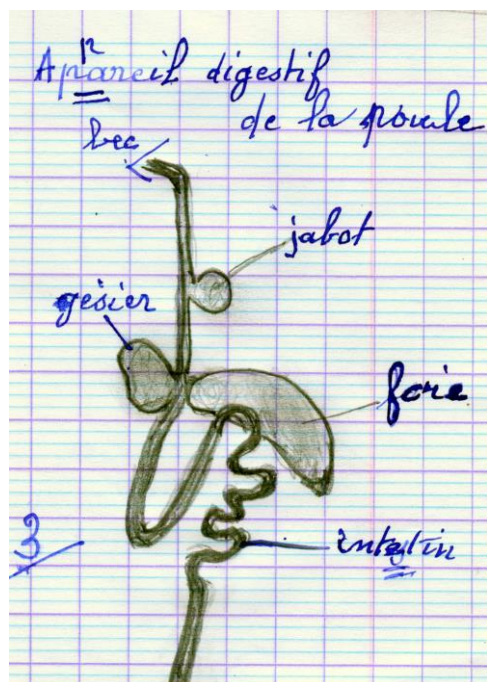
En revanche, à la campagne, nous cohabitons étroitement avec les animaux qui peuplaient notre espace géographique. Notre champ d'observation était immense, la population dense et d'une très grande diversité. Nous avons établi des relations d'étroite collaboration avec nos animaux domestiques, depuis toujours à notre service ; nous vivions en bonne intelligence avec la grande masse des oiseaux, insectes et autres ; mais nous menions une interminable guerre d'extermination contre ceux qui ont vocation à nous nuire.

Grâce à cette fréquentation permanente, nous avons acquis la connaissance de la plupart de leurs caractères distinctifs : éléments physiques, comportements divers, différentes manières de vivre, de se nourrir, de se reproduire. Nous complétions en classe ce savoir de base par l'étude de leurs moyens de préhension, de locomotion et de leurs divers appareils : dentaire, respiratoire, digestif et circulatoire.

Par mesure de précaution l'observation des reptiles se faisait en classe où vipère et parfois couleuvre étaient conservées, gueule béante et dard dressé, dans des bocaux remplis de formol. Le maître soulignait les caractères distinctifs des deux spécimens, en prévision d'une rencontre inopportune dans la nature. La venimeuse vipère, avec sa tête triangulaire ornée de fines écailles noires en forme de V renversé, se distinguait nettement de l'innocente couleuvre reconnaissable grâce à ses grandes écailles et à sa longue queue. Le maître jugeait utile de nous apprendre les soins à donner en cas de morsure.

Au printemps, des têtards, capturés par des garçons intrépides, frétilaient dans un bocal, impatients de se transformer en grenouilles. Nous l'étions autant qu'eux, en suivant, chaque jour, leurs lentes métamorphoses pour parvenir au résultat final.

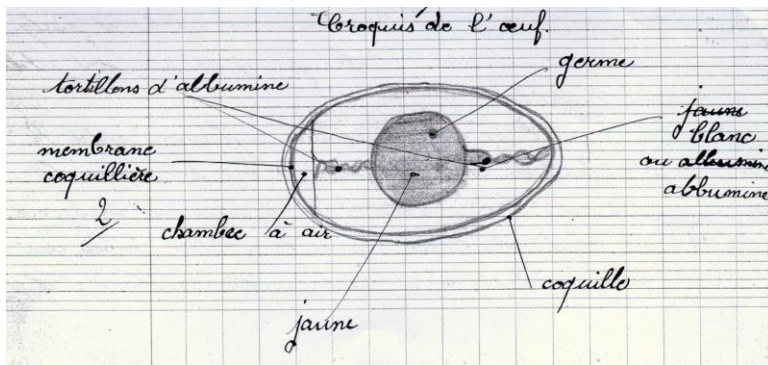
Etait-ce pour parfaire leurs connaissances des insectes que certains garnements disséquaient les hannetons vivants ? Les enfants sont parfois cruels !



Pour apprendre à dessiner l'appareil digestif de la poule, celui de la vache, la coupe d'un œuf, la dentition du chat ou la mâchoire du lapin, il était conseillé d'utiliser les schémas des manuels, de préférence aux modèles d'après nature. Il ne fallait surtout pas négliger ces exercices, car ces croquis pouvaient éventuellement faire l'objet d'une question d'examen au certificat d'études.

Grâce à la richesse animale de notre terroir nous avons pu observer et étudier sans difficulté des spécimens significatifs des cinq classes de mammifères, des sept espèces d'oiseaux, des poissons, des batraciens, des reptiles, mais aussi des invertébrés : insectes, araignées, crustacées, vers, mollusques.

Nous étions en mesure de les classer conformément au schéma de classification de M. Linné et d'avoir ainsi une vision assez bien représentative de la gent animale.



Avec le recul du temps, il faut bien reconnaître que nos connaissances étaient superficielles et rudimentaires, en conformité avec l'ignorance de l'époque en la matière. Les animaux étaient considérés comme des êtres de seconde zone, au service de l'espèce humaine supérieure grâce à son intelligence ce qui lui donnait le droit de s'arroger la domination de l'univers.

Nous avons appris depuis :

- Que l'instinct animal est parfois plus fiable que l'intelligence de l'homme, qu'il guide d'une manière infaillible les activités et comportements de chaque individu.
- Que les animaux sont pourvus de facultés d'adaptation supérieures aux nôtres.
- Que certaines espèces sont capables d'une vie sociale remarquable, grâce à leurs facultés de communication.
- Que toutes jouent un rôle spécifique indispensable à l'équilibre de l'écosystème dont dépend notre survie.

La découverte progressive de ce monde encore bien mystérieux nous réserve, sans doute, bien des surprises.

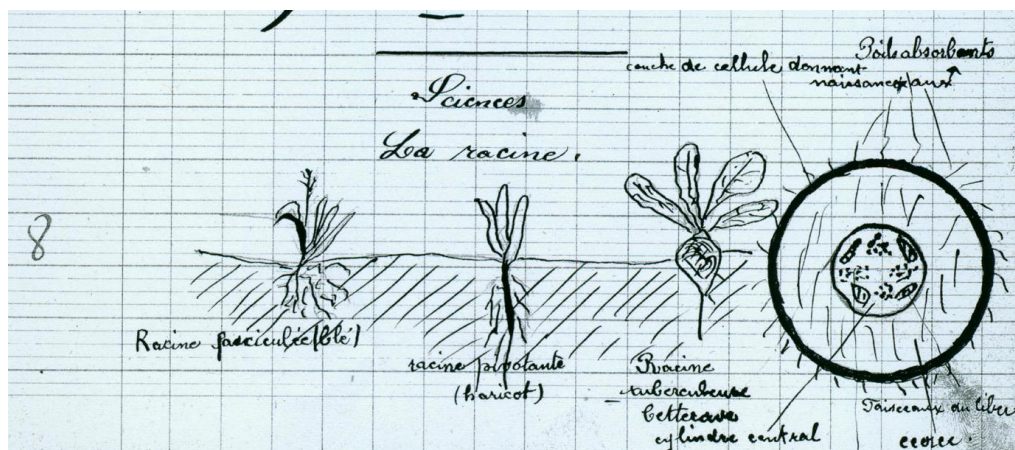
Les végétaux

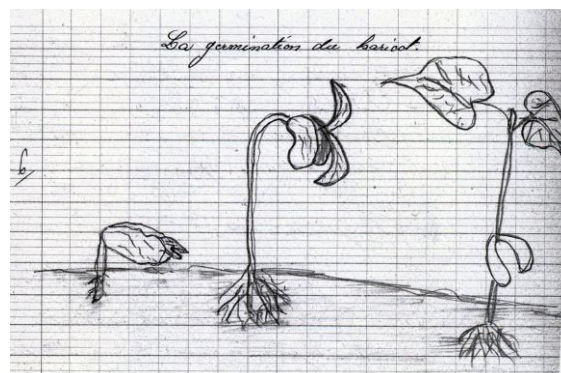
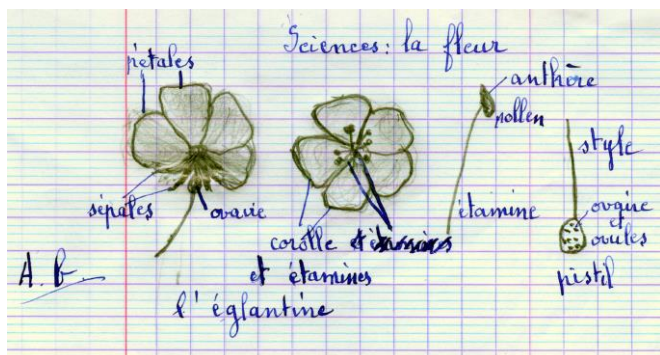
Quand arrivait la belle saison, nous abordions l'étude des végétaux. Qu'avions-nous à apprendre que nous ne sachions ? Depuis notre tendre enfance, la nature et notre entourage s'étaient chargés de nous instruire.

Nous savions reconnaître les arbres à la forme de leurs feuilles. Nous savions nommer les plantes des potagers, des champs, des prés et des bois, celles du bord des chemins et des terrains incultes. Nous connaissions l'époque de leur floraison et de leur récolte, les dates propices pour les plantations et les semis en fonction des phases de la lune.

Nous connaissions toutes sortes de plantes médicinales et leurs vertus thérapeutiques. Nous savions distinguer les champignons comestibles et les vénéneux... connaissances extrêmement utiles dans la vie quotidienne.

Schémas de cahiers d'élèves





Cependant la dissection des fleurs faite en classe, était une activité particulièrement prisée. Le jour de la leçon, chacun apportait un exemplaire de la fleur à étudier. Nous détachions délicatement et comptions les pétales de la corolle, les sépales du calice (soudé ou non), le nombre d'étamines (si possible). La fleur dénudée de ses éléments d'apparat dévoilait des organes plus intimes. Le maître attirait notre attention sur les petits sacs au sommet des étamines : les anthères, un nom à retenir, remplies de pollen qui jaunissait nos doigts, puis il nous faisait observer attentivement le pistil avec son filament dressé : le style (nom à retenir) surmonté d'un petit renflement : le stigmate (autre nom savant), à sa base une petite boule : l'ovaire qu'il fallait ouvrir très délicatement pour découvrir les ovules, minuscules petits grains blancs.

Alors le maître nous expliquait le phénomène de la reproduction des plantes que nous écoutions avec curiosité.

Première étape : la fécondation de la fleur. Dès que la fleur est fanée, nous disait-il, les anthères des étamines s'ouvrent pour laisser s'échapper le pollen qui se dépose sur le stigmate au sommet du pistil, chaque grain de pollen produit un filament qui descend dans le style et pénètre dans l'ovaire pour le féconder. C'est le départ d'une nouvelle vie. L'ovaire grossit, il deviendra le fruit : fruit à noyau ou à pépins, gousse de petits pois ou de haricots et autres variétés. Les ovules deviendront les graines porteuses de vie. Cette découverte nous émerveillait.

Deuxième étape : la germination de la graine. Nous connaissions mieux le phénomène, mais pour en observer le déroulement, nous mettions à germer des graines de haricots ou de lentilles dans une assiette sous de l'ouate humide ou une petite couche de terre. Bientôt nous apercevions le surgissement d'un petit germe hors de la graine. Nous suivions le cours de son développement : l'apparition des minuscules racines, puis de deux petites feuilles et, parallèlement, l'étiollement progressif des deux moitiés de la graine. Une nouvelle plante avait vu le jour !

La découverte des différents modes de transmission de la vie chez les animaux et les végétaux faite à l'école primaire a été pour nous d'un intérêt capital. Seul la reproduction de l'espèce humaine est restée le mystère tabou. Nous étions sensés naître dans les choux ou les roses. L'école nous ayant formés à une approche rationnelle de la réalité nous étions très sceptiques.

Cependant aucun d'entre nous n'a eu l'impudence de questionner qui que ce soit. Nous sommes restés dans une ignorance... très relative !

Nous retrouvons dans nos cahiers les croquis illustrant le résultat de nos observations : la fleur dans sa beauté initiale, puis en coupe, chaque organe nettement schématisé et correctement dénommé ; les différentes sortes de racines et, le plus courant, les étapes successives de la germination du haricot.

Conformément aux directives de M. Linné, le célèbre classificateur du XVIII^e siècle, nous devons grouper les plantes en "familles", la ressemblance de leurs fleurs servant de base de classification.

Voici pour quelques plantes communes :

- Famille des "rosacées", toutes les plantes dont les fleurs ont 5 pétales, 5 sépales, de nombreuses étamines soudées.

- Famille des "crucifères" toutes celles dont les fleurs ont 4 pétales disposés en croix; radis, choux par exemple.

- Dans la famille des "légumineuses papilionacées" les pétales des fleurs ont des formes irrégulières joliment disposés en forme de papillon (petits pois, haricots, lentilles...).

- Les "ombellifères" se distinguent des autres avec leurs fleurs en forme d'ombelle fièrement dressées sur leur tige raide ; ne pas confondre carotte et ciguë proches parentes.

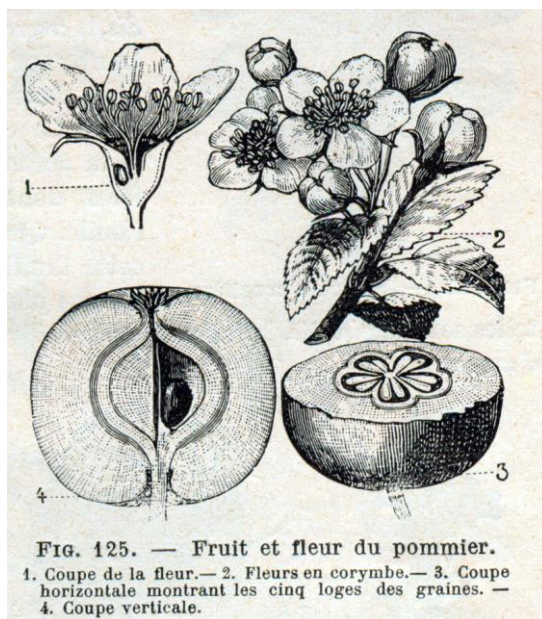
Dans les classes supérieures, nous présentions, parfois, le résultat de nos observations sous la forme d'une monographie, sorte de carte d'identité de la plante ou de la fleur étudiée.

Chaque fiche comportait :

- Le nom usuel, sa traduction en terme scientifique,
- Le nom de la famille d'appartenance,
- Un croquis schématique ou un spécimen séché.
- La liste des caractères spécifiques.
- Quelques informations complémentaires : lieux favorables au développement, époque de floraison, utilité ou nocivité par exemple.

Riche de ces renseignements chaque fiche pouvait servir d'utile référence, plus tard.

Était-ce pour faire notre culture botanique que nous herborisions lors de nos vagabondages dans la nature ? Nous avons disséqué un nombre incalculable de fleurs, avec une prédilection pour les marguerites : je t'aime, un peu, beaucoup... Nous en avons disposées en bouquets pour le plaisir des yeux. Nous en avons fait sécher entre deux buvards, à l'intérieur d'un livre, dans le but de réaliser un herbier, mais le travail exigeait soin, habileté et persévérance. Le projet était rapidement abandonné. Ceux qui ont mené l'œuvre à son terme peuvent, à juste titre, être fiers du résultat. Certains herbiers soigneusement conservés sont de véritables merveilles.



Premières notions de Sciences physiques et naturelles, classe du certificat d'études primaires,

Emmanuel Vitte, Paris, 1912

Ces "savoir-faire" nous ont servi pour orner les pièces du trousseau que, selon la coutume, nous avons confectionné avant notre mariage. La lingerie (serviettes, torchons, mouchoirs) devait être marquée à nos initiales. En effet, nous avons appris à broder, au point de croix, les lettres de l'alphabet sur un canevas.

Certains de ces canevas enrichis de motifs décoratifs, brodés de diverses couleurs sont des œuvres d'art. gardés comme souvenirs, les plus modestes dorment dans quelques tiroirs, les plus somptueux, richement encadrés, égayaient, ici et là, un mur de l'appartement de leur réalisatrice.

Questions pas aussi incongrues qu'il y paraît :

- Etant données les coutumes et les mentalités de l'époque, comment s'y prenait un instituteur pour enseigner la couture dans une classe unique ?
- Etait-ce pour faire face à cette difficulté que l'on réservait ces écoles à la gent féminine ?



Un magnifique abécédaire, ouvrage du 19^e siècle, prêt de Lucette Chazal

Le dessin

L'école primaire de la III^e République n'avait pas à former des artistes (ces bons à rien, parasites de la société) mais des travailleurs, ^paysans ou artisans, postiers, cheminots ou comptables. Alors le dessin ! Du temps perdu.

Cependant l'enseignement du dessin ne fut jamais complètement négligé à l'école primaire. L'épreuve du certificat d'études en justifiait la nécessité.

Que faire avec comme seuls instruments un crayon à papier, une gomme et une feuille, même pas de papier à dessin au début ?

Le dessin apparaît d'abord sur les cahiers sous la forme d'exercices complémentaires de l'enseignement des matières principales. Ce sont des cartes de géographie, des croquis de sciences naturelles, fleurs, plantes... des figures de géométrie. Quand l'école perdit un peu de son austérité et que nos parents eurent les moyens de nous acheter des crayons de couleur (une boîte de six crayons de couleurs était un précieux cadeau à Noël), nous eûmes la possibilité de donner libre cours à l'expression de nos talents artistiques. Ils se manifestèrent dans la décoration de nos devoirs, de certains de nos cahiers. Celui de réitations fut notre privilégié.

Nos réalisations artistiques étaient très limitées par la nécessité d'économiser papier et crayons et freinées par le but de la pédagogie de l'époque qui était de nous apprendre avant tout l'ordre, le soin et l'application. Le rôle du dessin dans l'épanouissement de la personnalité était inconnu.

Nous devions donc : colorier régulièrement et sans dépasser le contour des figures apposées au tampon encreur sur nos cahiers ; copier des motifs géométriques ou de savantes arabesque ; puis, en fin de parcours, être capable de dessiner un objet présent à nos yeux.: un vase, une coupe de fruits, une cafetière ou même une chaussure.

Dans les classes uniques, le dessin était un moyen efficace de meubler les loisirs des élèves inoccupés, pour qu'ils ne perturbent pas le travail de leurs camarades.

Le chant

L'enseignement du chant dépendait des connaissances musicales et des aptitudes vocales du maître.

Dans nos écoles rurales, celui-ci, privé de tout instrument d'accompagnement, devait se contenter de sa voix. On imagine le cauchemar de ceux qui chantaient faux. Il était impossible de faire complètement l'impasse car nous devions, obligatoirement, présenter 5 chants à l'oral du certificat d'études.

Dans les classes enfantines et maternelles on chantait beaucoup : des comptines, des ritournelles pour accompagner les rondes et les jeux : *Savez-vous planter les choux ? Nous n'irons plus au bois, Sur le pont d'Avignon, à la volette...*

Nous reprenions ces refrains, à l'école primaire, dans la cour de récréation.

Quand il se fut assis, sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 Son œil était dans la tombe et regardait Caïn.
 (Victor Hugo.) la légende des siècles.



Mardi, le 19 Février 1841.

L'hirondelle et les petits oiseaux

Une hirondelle en ses voyages
 A vu beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu.
 Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et devant qu'ils fussent éclatés,
 Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons,

« Ceci ne me plaît pas dit-elle aux cisillons :

Je vous plains car pour moi dans ce péril extrême
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui part les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.



De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison ;
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi leur dit l'hirondelle
« Mangez ce grain et croyez moi ».
Les oiseaux se moquèrent d'elle ;
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenerrière fut verte,
L'hirondelle leur dit « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
— Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on.
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton. »
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine et tôt venue ;
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés

Bien

HYMNE A L'UNIVERSELLE HUMANITÉ

Paroles de Maurice BOUCHOR

Musique de BEETHOVEN

Pour obtenir l'élan nécessaire, il faudra battre assez vite la mesure à quatre temps... Une très légère insistance au premier temps de la mesure, mais pas sur les autres.

Un élan bien lié, expressif qui s'enfle et diminue aux endroits indiqués. Elargir un peu à la fin de chaque couplet, mais à la fin seulement. Donner une attention particulière à la note syncopée. Bien lancer cette note sur le quatrième temps. — M. B.



BEETHOVEN (1770-1827)

Avec élan, bien lié, en observant les mesures



Peuples des ci_tés lointaines Qui rayonnent



cha_que soir, Sentez-vous vos â_mes pleines



D'un ardent et noble espoir? Lutte_ _z-vous pour la jus_ti_ _ce? E_ _tes vous dé_

Sans ralentir



_jà vainqueurs? Ah! _qu'un hymne re_tentis_se, A vos cœurs mê_lant nos cœurs!

II

Si l'esprit vous illumine,
Parlez-nous à votre tour;
Dites-nous que tout chemine
Vers la paix et vers l'amour.
Dites-nous que la Nature
Ne sera que joie et fleurs,
Et que la Cité future
Dubliera le temps des pleurs.

} bis

III

On verra dans la lumière
Se dresser son calme front;
Tous les siècles, pierre à pierre,
En chant l'élèveront.
Oh! parais, Cité sublime,
Rêve qui seras réel!
Sors des ombres de l'abîme,
Monte, libre, vers le ciel!

} bis

IV

Peuples des milliers d'étoiles
Qui palpitent loin d'ici,
Par delà les sombres voiles,
Frères, vous chantez aussi!
L'avenir sacré commence
Par un pur et vaste chœur:
Frères, tout ce monde immense
N'est qu'un seul et même cœur!

} bis

Extrait des "Nouvelles chansons pour les Enfants", M. BOUCHOR. Simé, éditeur, 34, rue Serpente Paris.

Appris à l'école Chavassieux dans les années 1934-1935 à l'aide d'un guide-chant dirigé par M. Poirion, inspecteur. Ce chant a été interprété sur la scène de l'ancien théâtre municipal de Montbrison (souvenirs de Pierre Cronel).

L'apprentissage du chant se faisait par audition, phrase après phrase, en imitant la voix magistrale. Le texte écrit au tableau était recopié sur un cahier spécial. C'étaient des chansons simples, de préférence gaies et bien rythmées, puisées dans les recueils de "Chansons pour les enfants".

On y trouvait :

- Les vieilles chansons populaires des anciennes provinces : *Les sabots de la duchesse Anne de Bretagne, La légende de saint Nicolas, Ma Normandie, Les marins de Groix.*
- Des airs de marche : En passant par la Lorraine, Trois jeunes tambours...
- Des poésies de Maurice Bouchor mises en musique ; les textes moralisateurs et mièvres, très en vogue à l'époque, n'ont pas résisté à l'usure du temps : Chansons des Alpes, Chanson de l'aiguille, Amour filial, Matin.
- Les incontournables chants patriotiques : *La Marseillaise* (indispensable au certificat d'études), *Le chant du départ, Hymne aux morts pour la France...*

Parfois le maître avait des compétences musicales, jouait d'un instrument, alors la leçon de chant devenait un moment de bonheur pour les privilégiés. On chantait en chœur, à plusieurs voix, en canon, des chansons d'une meilleure musicalité : *La complainte du roi Renaud, A la claire fontaine, Aux marches du palais...* Parfois on abordait le "must" du répertoire : *La truite* de Schubert, *l'Hymne à la nuit* de Rameau ou *l'Hymne à l'universelle humanité* de Beethoven.

Il y eut des maîtres compétents et zélés qui initièrent leurs élèves à la pratique d'un instrument : le pipeau par exemple d'un prix abordable.

On chantait beaucoup dans les campagnes, au travail, dans les champs, dans les bals, aux veillées, à l'issue d'une fête familiale, lors des fêtes patronales. C'étaient des chansons sentimentales ou réalistes, souvent coquines, parfois grivoises. En les entendant, nous en avons appris et en savons un certain nombre !

La gymnastique

En quoi consistaient les exercices physiques dans nos écoles rurales privées de salle spéciale, parfois même d'un préau ; avec pour tout matériel sportif, un ballon et une corde à sauter ?

Les leçons devaient se pratiquer dans la cour pierreuse, boueuse, couverte de neige, une partie de l'année. Pas question de changer de tenue. Il nous fallait évoluer avec nos sabots, nos blouses, les garçons avec leur pantalon, les filles avec leur jupe.

La gymnastique était la seule matière absente des épreuves du certificat d'études. Le maître jugeait plus rentable d'utiliser le temps qui lui était imparti dans l'horaire, en fin de journée, à des activités de "soutien" ou de "rattrapage" scolaire.

Cependant nous devions acquérir, par la force des choses, quelques notions d'exercices physiques dirigés, pour ne pas paraître trop nuls, le jour où l'inspecteur aurait envie de venir passer un après-midi en notre compagnie.

Aux beaux jours donc, rassemblement dans la cour. A la queue leu leu, nous obéissions aux ordres virils du maître, ponctués de coups de sifflets stridents :

- *Marchez... au pas... au trot... au galop... 1,2 ; 1,2 ; 1,2... Respirez... Inspirez... Expirez... Repos.*
- *En lignes parallèles. Prenez vos distances, les bras écartés ne doivent pas se toucher...*
- *Mouvements des bras, en l'air, en avant, sur les côtés ; 1,2,3,4 ; 1,2,3,4 (8 fois).*
- *Mouvements des jambes... Mouvements du tronc... etc.*

Il nous fallait ensuite : lancer le ballon ou la balle dans une cible, sauter en longueur le plus loin possible, sauter une corde placée de plus en plus haut... une partie de saute-mouton terminait les exercices. Un tour de cour pour ramener le calme et toute la bande, après avoir récupéré les

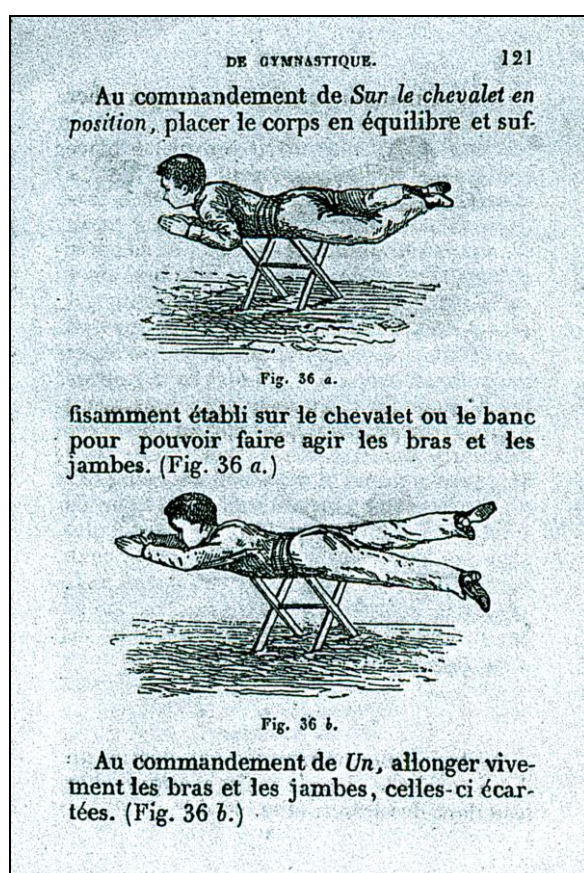
cartables, s'évadait hors de l'école. Nous attendaient alors des activités plus intenses et sans doute plus efficaces pour notre développement physique : participation aux travaux des champs, jeux variés pratiqués en toute liberté, affrontements physiques des garçons entre eux.

Dans les écoles urbaines qui disposaient d'un terrain propice et d'un petit équipement sportif : sautoir avec bac à sable, portique avec corde lisse, corde à nœuds, l'entraînement sportif était plus régulier et plus sérieux, très utile à des enfants qui n'avaient pas la possibilité de s'ébattre au grand air, en dehors de l'école.

On dit que certains maîtres zélés appliquaient scrupuleusement le programme du cours moyen où figuraient :

*Exercices de natation. Si l'eau manque, on fera exécuter à sec les mouvements du nageur.*²⁴

Le spectacle de l'exercice devait être assez réjouissant. Exercices d'anticipation pour les futurs bénéficiaires des congés payés sans doute ?



²⁴ Instructions officielles, 1923.

Le certificat

Témoignage de Mario Fréry

Après 5 ans d'intense labeur, 5 ans de notre enfance pour acquérir la somme des connaissances jugées indispensables à tout citoyen de la République ; voici qu'au mois de juin arrivait le jour J, celui de l'examen du "Certificat d'études primaires élémentaires". Nous devions, ce jour-là, faire montre de notre "savoir" devant les représentants de l'Education nationale chargés de l'évaluer. Par ricochet nous portions témoignage des qualités professionnelles de notre instituteur ou de notre institutrice.

M. Fréry nous livre ses souvenirs.

Le certificat d'études primaires (C.E.P.)

Les origines

Le C.E.P. avait été institué par Victor Duruy en 1834. mais sa forme définitive n'a été adoptée qu'en 1887 à la suite des grandes lois de Jules Ferry sur l'école obligatoire, gratuite et laïque de 1881.

Autrefois il se passait à 12 ans (pour moi 1936), puis plus tard à 14 ans car l'obligation scolaire a été portée de 12 à 14 ans par le gouvernement du Front populaire et appliquée pour l'année scolaire 1936-1937.

Il a été supprimé définitivement en 1989 car les élèves de CM2 vont tous au collège (réforme Haby de 1975). Et ceci entraîna la disparition des classes de fin d'études primaires.

Le "certif" tel que je l'ai vécu en tant qu'élève :

Il était à l'époque un examen important. Son obtention permettait de postuler à certains emplois : facteur, cantonnier, employé de mairie ou dans les hôpitaux.

Pour amener les élèves au succès l'instituteur ne plaignait pas sa peine. Au 3^e trimestre, les derniers temps avant l'examen, il nous gardait en étude deux ou trois fois par semaine (bénévolement). Il nous faisait même venir de temps en temps le jeudi matin pour nous donner des cours de dessin. Mais le plus gros travail concernait l'orthographe car les 5 fautes à la dictée entraînaient la note 0 éliminatoire (mesure très sévère).

L'examen se passait au chef-lieu de canton. Il comprenait des épreuves écrites à savoir :

- Épreuve écrite :

- . Une dictée suivie de 3 questions.*
- . Une composition de calcul : 2 problèmes de vie pratique.*
- . Une rédaction (l'écriture sera notée).*
- . Deux questions de sciences.*
- . Une question d'histoire et une de géographie.²⁵*

J'ai encore en mémoire l'un des deux problèmes que nous avions à résoudre (1936). On avait dessiné sur un tableau des cubes (4 ou 5 je crois) posés sur une table et accolés les uns aux autres. On demandait de calculer la surface totale des parties visibles. J'étais arrivé à le faire mais après avoir beaucoup transpiré.

A la fin des épreuves écrites nous sortions précipitamment pour montrer nos brouillons à notre instituteur et avoir une idée sur notre travail de la matinée ;

²⁵ L. Leterrier, Programmes, instructions, répartitions.

- Les épreuves orales comprenaient :

- . Un exercice de dessin ou de travail manuel ;
- . Une lecture d'un texte d'une dizaine de lignes.
- . Une épreuve de calcul mental.
- . Une épreuve de chant ou de récitation.²⁶

La grande satisfaction pour les enseignants revenait à celui qui avait le "premier de canton", ce qui fut mon cas à Saint-Jean-Soleymieux le 16 juin 1936 (mention "très bien").

Cet examen était à l'époque l'événement important de notre vie scolaire. Nous nous rendions au chef-lieu de canton dans la voiture de l'instituteur, ce qui était un grand honneur. Nous prenions le repas de midi au restaurant, ce qui nous arrivait pour la première fois. Et le soir, comme nous étions quatre à être admis sur quatre présentés, nous rentrions au village le cœur en fête !

Le C.E.P. vécu en tant qu'instituteur

J'ai enseigné dans la classe de fin d'études de 1961 à 1969. J'en ai gardé un bon souvenir car les programmes étaient intéressants. Outre l'orthographe et la grammaire qu'il fallait ressasser tous les jours, le calcul, la rédaction (rédaction d'une lettre notamment), nous avions des chapitres plaisants que les élèves aimaient bien :

- en sciences, le corps humain, les animaux, la maison et son aménagement intérieur.
- en géographie, les grandes puissances mondiales (en rapport étroit avec l'actualité).

Nous étions souvent requis comme examinateurs pour participer à la surveillance des épreuves et aux corrections, mais dans un centre d'examen autre que celui où concouraient nos élèves.

Les corrections étaient faites très sérieusement. Chaque devoir était vu par deux correcteurs qui ensuite se concertaient pour attribuer la note, ce qui, à ma connaissance, n'a existé dans aucun autre examen.

J'ai toujours présenté tous les élèves qui avaient l'âge requis de 14 ans. Ce qui a engendré quelques échecs, chose normale. Mais cela m'a évité la déconvenue qu'a eu à subir un collègue de Saint-Cyprien. Il avait refusé de présenter un élève qu'il jugeait sans doute trop faible. Mais ses parents l'ont présenté comme candidat libre, ce qui était permis à l'époque, et il a été admis. Fureur de l'instituteur en question, mais fâcheuse circonstance pour lui.

Parfois une anecdote comique venait rompre la monotonie de la salle de correction. Cela s'est réellement passé, à Saint-Chamond je crois, où un de mes bons amis était préposé aux corrections. Tout à coup un des examinateurs a pris le fou rire devant un devoir de sciences où il était question du corps humain. Grand étonnement dans la salle et voilà l'explication ; la question était ainsi rédigée : qu'entend-on par entorse, luxation, fracture ? Réponse du candidat : "par entorse on n'entend rien, par luxation on n'entend rien et par fracture on entend "crac" !

²⁶ *Ibid.*

L'école est finie et après....

Qu'ils soient munis du certificat ou non, tous les élèves de la promotion disaient adieu à l'école primaire. Quels étaient leurs sentiments à ce moment crucial de leur vie. Difficile à dire...

Certaines municipalités, plus riches ou plus attentionnées que d'autres, offraient aux jeunes diplômés un dictionnaire ou une petite somme d'argent inscrite sur un livret de caisse d'épargne. Les bénéficiaires savouraient la satisfaction d'avoir atteint le but qui leur avait été fixé et la fierté d'en être publiquement récompensé. Les autres devaient se sentir libérés d'un travail qui, depuis un certain niveau, dépassait leurs capacités et dont ils ne voyaient pas toujours l'utilité.

L'avenir de la plupart d'entre nous était tracé d'avance. Ils devaient pérenniser la profession des parents dans l'agriculture, le commerce ou l'artisanat. Ils avaient souvent déjà mis un pied à l'étrier.

Ceux qui en avaient les capacités intellectuelles et financières envisageaient des carrières leur permettant de gravir quelques échelons de l'échelle sociale. Il leur fallait pour cela poursuivre leurs études au cours complémentaire du chef-lieu de canton ou à l'école primaire supérieure de la ville. On y préparait le Brevet élémentaire qui ouvrait bien des portes : celle de l'enseignement (Brevet de capacité pour l'Enseignement primaire) ; celles des administrations publiques ou privées, après un concours sélectif.

Trois ans d'études supplémentaires dans les écoles primaires supérieures ou l'école normale ouvraient la voie de l'enseignement public après l'obtention du Brevet supérieur. Les plus doués, les plus fortunés surtout préparaient le baccalauréat dans les lycées. A eux s'offraient les situations vers l'administration supérieure ou vers les professions libérales.

La fréquentation de ces divers établissements, lorsqu'ils étaient éloignés du domicile familial, nécessitait la condition de pensionnaire, trop coûteuse pour la majorité de nos familles.

Le nombre d'enfants de notre génération empêchés de continuer leurs études pour des raisons matérielles est loin d'être quantité négligeable. Ce fut le cas de plusieurs de ces dames du groupe Vivement le jeudi qui ne purent satisfaire leur amour de l'étude et durent renoncer à leurs projets d'avenir. Elles ont bien voulu nous livrer leurs témoignages écrits. En voici le compte rendu.

Elles auraient réussi...

Élèves bien douées, elles ont reçu à l'école primaire un substantiel bagage scolaire et une formation qui les a éveillées au plaisir de s'instruire. Elles désiraient poursuivre leurs études, elles étaient armées pour cela et auraient réussi.

Je regrette encore de ne pas avoir pu poursuivre des études plus poussées ; j'avais beaucoup de facilité pour apprendre.

J'avais un an d'avance en quittant l'école primaire.

J'ai réussi le certificat la première du canton.

Mon année en 6^e au cours complémentaire a bien marché, toujours dans le peloton de tête, bonne en math et en français. J'aimais vraiment toutes les disciplines.

Mais il y a eu les aléas de la vie

Elles ont été empêchées pour diverses raisons :

- Les difficultés économiques de l'époque. La classe populaire, à la ville comme à la campagne vivait dans un état de pauvreté endémique que la crise de 1929 puis la guerre de 1939-1945 aggravèrent considérablement. Nos parents avaient du mal à assurer notre nourriture. Alors l'école !

La vie est simple et rude, consacrée aux travaux des champs et à un élevage d'animaux de ferme d'un rapport insuffisant pour le budget familial, ce qui oblige le père à trouver du travail posté en usine pour compléter le budget. Successivement nous, les trois filles, abandonnons nos études pour travailler afin de gagner notre vie de d'alléger les difficultés financières de la famille. De toute façon, la poursuite d'études occasionnait des frais incompatibles avec le budget familial.

Pendant la dernière guerre il a fallu remplacer le père ou le frère mobilisé, des difficultés alimentaires se sont ajoutées aux difficultés financières.

Les années noires de mon enfance c'est la guerre et les restrictions. À la maison la vie est difficile, la priorité du moment : trouver de la nourriture et aussi de l'argent pour en trouver, mais de l'argent il y en a peu. Il faut survivre. Après une année en 6^e au cours complémentaire la directrice m'a dissuadé de me présenter aux Bourses et j'ai dû arrêter là mes études. Pour faire la rentrée scolaire, il me manquait des livres, des cahiers et tout le reste. Mes pieds avaient grandi et je n'avais plus de chaussures présentables. Aussi le verdict fut sans appel. Pas d'argent pour acheter tout ça, donc pas d'école. La priorité est ailleurs.

Les familles nombreuses n'étaient pas rares, sept enfants, parfois plus. On confiait très tôt aux aînés la charge des plus jeunes.

J'ai dû quitter l'école quelques mois avant l'examen du certificat d'études pour des raisons familiales. J'étais l'aînée de quatre enfants nés à l'époque (il y en aura sept). Nous avions une ferme. Papa travaillait à l'usine, maman était seule pour les travaux des champs. Il fallait que je l'aide pour garder mes frères et sœurs et m'occuper des travaux ménagers.

La mort d'un des parents peut bouleverser la situation de famille qui jusque là n'avait pas de grosses difficultés.

Mon père est décédé quelques semaines avant que je sois reçue au certificat, j'avais treize ans et demi. À l'époque il n'y avait ni ramassage scolaire, ni bourse d'étude pour aller en pension. J'aimais beaucoup l'école, mais il m'a fallu travailler pour aider ma mère qui ne pouvait pas faire marcher seule notre petite exploitation maraîchère et agricole.

Quand s'accumulent tous les handicaps : famille nombreuse, pauvreté, absence du père, guerre, la situation est alors dramatique.

Je suis née en 1930, dans une famille nombreuse (sept enfants) pauvre et monoparentale. Ma mère nous a élevés seule par son travail. De plus la guerre n'a rien arrangé. Maman nous plaçait dès le plus jeune âge dans des fermes de Haute-Loire "pour la nourriture". Je garde de cette période de très noirs souvenirs. J'étais nourrie, mais en revanche ces gens étaient totalement dénués de cœur. J'ai subi de nombreuses humiliations et un manque total de respect. J'étais timide et complexée, je n'osais en parler à maman. Je ne fréquentais l'école que de Toussaint à, Pâques, il s'ensuivit un grand retard scolaire qui m'a fait souffrir, car j'adorais l'école. J'ai eu le bonheur de rencontrer une institutrice qui a compris ma situation et m'a beaucoup aidée. Grâce à elle, à quatorze ans, j'ai réussi le certificat d'études primaires. J'étais la première du canton. J'étais très fière, et j'espérais bien pouvoir continuer. J'ai obtenu une bourse qui m'a prolongé l'école de deux ans. Puis Maman est tombée malade, j'ai dû quitter l'école pour m'occuper d'elle et de mes frères et sœurs plus jeunes. Adieu les rêves. J'ai travaillé pour un salaire dérisoire jusqu'au décès de maman quelques années plus tard.

Les mentalités de l'époque étaient un frein à tout désir d'émancipation par l'instruction. Les parents avaient des difficultés à envisager d'autre avenir pour leurs enfants que celui de la ferme, de l'atelier ou de l'usine. "Il en saura toujours bien assez pour faire un paysan" disait-on dans les campagnes.

J'aurais peut-être pu continuer mes études, mais mes parents étaient d'une autre génération. Ils n'étaient pas allés à l'école longtemps. Ils n'en voyaient pas l'utilité, et ne m'ont pas aidée.

A cette époque, vers la fin des années vingt, c'était déjà beaucoup d'avoir pu aller jusqu'au certificat et de l'avoir eu. La directrice de la Madeleine aurait bien voulu que je continue d'étudier l'année suivante et moi aussi ! Mais, mes parents lui ont expliqué qu'ils allaient commencer les travaux pour construire une maison d'habitation et qu'ils avaient besoin de moi... Mais l'année après... ils verraient... Peut-être que...

L'année d'après plus personne n'a parlé d'école. Est-ce que j'ai regretté de n'avoir pas poursuivi des études ? oui, un peu. Qu'aurais-je fait de plus ? J'aurais enseigné sans doute. En ce temps-là, c'était à peu près le seul débouché qui apparaissait. On n'aurait jamais osé viser plus haut. Un enfant de la montagne ne pouvait pas s'imaginer un jour médecin ou pharmacien... Nous n'y pensions même pas, nos parents y pensaient encore moins que nous.

On nous bornait dans nos envies ! Notre horizon était limité à l'horizon de la ferme. Tout était ordonné aux terres, aux récoltes, aux vaches, aux cochons. En dehors de la terre rien d'autre n'existait. C'est à cause de ça que, moi, j'en ai voulu si longtemps à "leurs" terres, à "leurs" vaches, à "leurs" cochons, à cette "propriété" comme ils disaient si bien.²⁷

De la déception à la résignation

L'impossibilité de continuer des études a été pour beaucoup une déception.

J'ai treize ans et pour moi c'est un déchirement. C'est une blessure qui ne se refermera pas. Je pleure... Je pleure beaucoup. Mes parents n'ont pas compris ma désespérance. Le vendredi matin, sur la place de Saint-Etienne, en installant nos provisions pour les vendre au marché, je regardais avec envie passer les bandes de jeunes, cartable au bras qui se rendaient au lycée Fauriel ou à celui d'Etienne-Mimard. Se rendaient-ils compte de la chance qu'ils avaient ? Et que sont-ils devenus ?

Il a bien fallu se résigner.

La vie de l'époque était ainsi. Il était inconcevable de ne pas venir en aide à ses parents. Je ne suis résignée... mon travail au grand air et une nourriture saine m'ont forgé une bonne santé. Qu'est-ce qu'on peut dire quand on a treize ans ? Rien ! D'ailleurs à ce moment-là je ne mesurais pas l'importance de la chance qui m'échappait. J'étais presque soulagée de ne pas avoir à affronter l'épreuve de l'examen des Bourses à Saint-Etienne, moi qui n'étais presque jamais sortie de ma petite ville. J'ai vécu à la ferme de mes parents jusqu'à l'âge de 23 ans, date de mon mariage. J'étais heureuse d'aider mes parents et de leur être utile.

Souffrir du manque d'instruction

L'absence de diplôme n'a pas permis d'exercer la profession souhaitée. Ou alors, on l'exerce au rabais.

J'aurais voulu passer mon brevet pour être infirmière. Je n'ai cessé de me documenter. Tout ce qui est médical m'a toujours intéressé en particulier les revues de vulgarisation. J'ai suivi les cours de secourisme à la Croix-Rouge et j'ai réussi mon examen avec les félicitations du président qui m'a dit : "Vous auriez dû être médecin". J'ai rempli la fonction de secouriste dans l'entreprise où je travaillais. Pendant quinze ans j'ai soigné des bobos, des blessures, des brûlures... J'y ai mis tout mon cœur.

Les plus courageuses ont repris des études à l'âge adulte.

Quand mes enfants ont grandi, j'ai repris des études pour adultes qui m'ont permis de me qualifier pour un emploi jusqu'à ma retraite.

Une autre personne :

Après quatorze ans de mariage mon mari est décédé accidentellement ; j'étais veuve avec deux enfants de sept et onze ans. J'ai dû vendre l'entreprise qui était notre gagne-pain et je me suis trouvée dans l'obligation de travailler. C'est alors que mon manque d'instruction et

²⁷ Témoignage de Philippine Chambon, extrait *De la montagne... à la Ville*, Philippine Chambon raconte.

de diplômés se sont fait sentir. Après quelques petits boulots ici et là, j'ai eu la chance de rentrer à l'hôpital comme "agent de service intérieur" mais pour être titularisée, il m'aurait fallu le certificat d'étude (j'avais dû quitter l'école quelques mois avant l'examen). Les institutrices de Savigneux m'ont aidée à le préparer et je l'ai obtenu en 1968, à 38 ans. J'aurais bien aimé être aide-soignante mais pour entrer à l'école, il fallait le niveau du brevet élémentaire. Alors j'ai travaillé avec mon fils qui préparait le brevet cette année-là et, en 1972, j'ai réussi l'examen d'entrée à l'école d'aides-soignantes. Hélas une maladie ne m'a pas permis de réaliser ce rêve.

Les livres et la lecture

Pour toutes ces dames, la lecture a été le moyen d'acquérir cette culture dont elles se sont toujours senties frustrées. Pas facile cependant, la lecture était considérée comme une perte de temps. Et où trouver des livres ?

Je lisais par plaisir tout ce que je trouvais mais il n'y avait pas de bibliothèque au village. Je devais me contenter de journaux, du Chasseur français, de quelques livres trouvés dans les placards et de ceux reçus en étrennes, le jour de l'an. Au plus fort de notre activité, j'ai toujours réservé un peu de temps pour lire, le soir avant de l'endormir et le dimanche après-midi. Abonnée à la bibliothèque, je suis maintenant une lectrice assidue, avec une préférence pour les livres d'histoire de France.

J'avais une boulimie de savoir, je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux. Pendant des années j'ai géré la bibliothèque de l'entreprise, ce qui m'a permis de m'initier à la littérature et de découvrir les grands écrivains.

Donner à nos enfants les meilleures chances

Toutes ont voulu donner à leurs enfants les meilleures chances pour réussir dans la vie :

J'ai bien expliqué à mes enfants combien j'étais frustrée de n'avoir pu aller au collège, combien cette absence de savoir me donnait des complexes et un manque de confiance en moi. Je les ai toujours encouragés à faire des efforts. J'ai surveillé leurs notes, assisté aux réunions de parents, contacté les professeurs. Ils furent tous les trois bons élèves. Je suis récompensée.

Quand ma fille est allée à l'école, j'ai été une maman très vigilante. J'aurais fait tous les sacrifices nécessaires pour qu'elle puisse réaliser ses aspirations.

Nous avons fait le maximum, mon mari et moi, pour permettre à nos enfants d'avoir une bonne situation. Nous avons réussi. C'est ma plus grande satisfaction et ma fierté.

Merci aux enseignants !

Unaniment, ces dames ont exprimé leur reconnaissance à l'égard de leurs institutrices.

Tout ce que j'ai retenu de l'école primaire m'a bien servi dans la vie. Même à l'heure actuelle, à 67 ans. C'est pour cette raison qu'il faut bien apprendre à l'école, ça facilite bien les choses. C'est au fil des ans et des événements qu'on le constate.

J'ai eu comme cliente une de mes institutrices, celle dont j'ai gardé le meilleur souvenir. J'en ai profité pour la remercier et lui dire combien son insistance pour m'inculquer les règles des participes m'était utile pour rédiger les lettres à mes fournisseurs ou à mes clients.

Merci à mes institutrices du primaire qui m'ont enseigné les bases de l'instruction ce qui m'a permis de progresser et de réussir dans la vie.

A travers ces témoignages, il apparaît que l'école a su éveiller la curiosité des élèves, leur a donné l'envie d'apprendre et leur en a fait goûter le plaisir. Surtout elle leur a fourni les bases et les instruments nécessaires pour poursuivre l'acquisition du "savoir". Une telle école a parfaitement rempli son rôle. Gloire lui soit rendue !

Conclusion

1932, Ernest X. a 12 ans, il vient de réussir honorablement le C.E.P. et va commencer, dans la ferme de ses parents, son apprentissage du métier d'agriculteur. Le père laboure, avec une charrue tirée par une paire de vaches, quelques hectares de terre qu'ilensemence à la main. Il fauche à la faux l'herbe de ses prés et coupe son blé avec la toute nouvelle faucheuse mécanique à traction animale. Les cinq ou six vaches sont traites à la main. La mère bat le beurre dans la baratte. Elle va vendre au marché le beurre, les fromages et les œufs, ce qui permet d'améliorer un ordinaire suffisant mais frustré. Puisque le fils reste à la ferme on pourra peut-être accroître l'exploitation, acheter une paire de bœufs ou un cheval... Qui sait ? peut-être une moissonneuse-lieuse ?

1970, Ernest a 50 ans, sans autre diplôme que le C.E.P. affiché dans la salle à manger. Il est à la tête d'une exploitation agricole d'une bonne cinquantaine d'hectare et de 50 à 60 bêtes à cornes, des vaches laitières que l'on traite mécaniquement et des bœufs de boucherie. Il travaille souvent assis sur un tracteur. De là il guide la charrue à 4 ou 5 socs, le semoir mécanique, la faucheuse, la botteuse et les remorques toutes catégories. IL se sert de la moissonneuse-batteuse louée à une entreprise pour récolter ses céréales. Il envisage d'en acquérir une personnelle. Il a appris à gérer son exploitation. Pour cela il doit se tenir au courant des lois et décrets et des directives de Bruxelles. Il lui faut remplir de multiples formulaires : déclarations diverses, demandes de subventions pour ceci, pour cela... Il doit rédiger des lettres de demande ou de réclamations. Il fait ses comptes, gère son budget, négocie ses emprunts au Crédit Agricole. Il doit calculer la rentabilité de telle production comparée à telle autre, s'ingénier à obtenir du rendement, à produire toujours plus... Rédactions, problèmes, dictées de l'école primaire n'étaient pas inutiles.

Tous les agriculteurs de la génération d'Ernest ont dû, bon gré, mal gré, se faire les acteurs de la révolution agricole de la 2^e moitié du 20^e siècle. Sans le savoir, les instituteurs les y avaient préparés.

Aux champs ou à la ville, travailleurs manuels ou têtes pensantes, dans tous les rouages de l'économie, c'est toute la génération des élèves de l'école primaire d'avant la dernière guerre qui a fait entrer notre pays dans la "modernité".

Bien qu'elle ait été très en phase avec son temps cette École – notre école des porte-plume et de l'encre violette – n'en a pas moins préparé les acteurs des évolutions futures. N'est-ce pas le rôle essentiel de l'école et sa raison d'être ?

Cette réussite devrait lui valoir une place exemplaire dans les annales de l'enseignement. Nous en avons pris conscience en nous remémorant nos souvenirs.



Grande salle d'étude de l'école normale d'institutrices de Lyon en 1914



Le grand Jules Ferry

Le maître d'école

grandeur et servitude

Exposé de Madeleine Fréry

présenté au groupe *Vivement jeudi* le 8 décembre 2005

1 - Le maître d'école

Instruire, éduquer, ce sont ces deux mots qui résument l'œuvre de l'école primaire.

Dans les écoles primaires, la pédagogie ne s'assume pas par à-coups de circulaires et d'instructions. La liberté est laissée aux "maîtres" de choisir la méthode qui correspond le mieux au tempérament de chacun.

Enseigner, ce n'est pas un métier mais un sacerdoce et le maître doit, avant tout, se référer au premier principe de l'école publique : la laïcité.

Jules Ferry, après avoir combattu l'Empire, s'attaque, en 1882, au problème qui domine tous les autres : l'instruction publique.

Le mot "laïcité" vient de "laïc" qui, dans la langue de l'Église est le fidèle qui n'appartient pas au clergé. Jules Ferry entend que, à l'école publique, les maîtres soient des laïques n'appartenant pas au clergé. Il veut que tout le personnel enseignant primaire soit laïque. "Le curé à l'église, l'instituteur à l'école."

La laïcité est un message de liberté, de paix, de concorde, de tolérance, un acte de foi de l'homme dans l'homme.

Jules Ferry exige que la neutralité de l'école publique soit totale.

Au sortir de la classe, l'enfant du catholique ira à l'église, l'enfant du protestant au temple, l'enfant de l'israélite à la synagogue, et l'enfant du rationaliste recevra, chez lui, l'enseignement que ses parents jugeront bon de lui donner.

Telles sont les exigences qu'impose la laïcité prônée par J. Ferry.

Lettre de J. Ferry aux instituteurs (17/11/1883)

Si, parfois, vous étiez embarrassés pour savoir jusqu'où il est permis d'aller dans votre enseignement moral, voici une règle pratique à laquelle vous pourrez vous tenir :

Au moment de proposer aux élèves un précepte, une maxime quelconques, demandez-vous s'il se trouve, à votre connaissance, un seul honnête homme qui puisse être froissé de ce que vous allez dire, demandez-vous si un père de famille, je dis un seul, présent à votre classe et vous écoutant, pourrait, de bonne foi, refuser son assentiment à ce qu'il vous entendrait dire. Si oui, abstenez-vous de le dire, sinon parlez hardiment, car ce que vous allez communiquer à l'enfant, ce n'est pas votre sagesse, c'est la sagesse du genre humain.

Si étroit que vous semble, peut-être, un cercle d'actions ainsi tracé, faites-vous un devoir d'honneur de n'en jamais sortir. Restez-en deçà de cette limite plutôt que de vous exposer à la franchir.

Vous ne toucherez jamais avec trop de scrupules à cette chose délicate et sacrée qu'est la conscience de l'enfant.

2 - Le recrutement des maîtres

Pour avoir, à la tête de chaque classe, un bon maître, il faut qu'il soit préparé à la tâche qui l'attend. C'est pourquoi, des écoles spéciales ont ce rôle : ce sont les écoles normales d'instituteurs.

Les grandes dates. Les premières écoles normales, destinées à former les futurs instituteurs, se constituent d'abord dans l'Est.

Le 9 brumaire an III (30 octobre 1794) est créée la première école normale. Ce mot "normale" vient du latin "norma" signifiant règle. Ces écoles doivent être, en effet, le type et la règle de toutes les autres. En 1809, Napoléon prévoit la création, auprès de chaque académie, d'une école normale ; mais cette loi, après les 100 jours, ne fut pas appliquée et seule subsiste l'école normale de Strasbourg.

C'est seulement en 1828 puis en 1830 avec Guizot que cette création est favorisée. En 1836 sont créées les écoles normales pour les filles.

Les diplômes exigés pour enseigner sont : le brevet élémentaire puis le brevet supérieur, puis le baccalauréat et enfin le C.A.P. (certificat d'aptitude pédagogique).

Le recrutement peut se faire de diverses façons :

- Les instituteurs venant de l'école normale (la majorité),
- Les suppléants pour le remplacement des maîtres absents,
- Les suppléants demandés dans les départements déficitaires,
- Les titulaires mobiles : ces instituteurs sont des titulaires mais ils n'ont pas de poste fixe. Ils ont en charge des cours dans plusieurs écoles et remplacent l'instituteur déchargé de classe.

3 - Les études et la formation des maîtres

Pendant trois années passées à l'école normale (comme internes), les futurs maîtres étaient à la fois instruits (préparation au brevet supérieur ou au bac) puis initiés à leur futur métier.

L'enseignement général était donné par des professeurs plus spécialement formés dans de grandes écoles (à Sèvres ou à Saint-Cloud) ou par des professeurs pourvus de diplômes supérieurs (agrégation, doctorat, maîtrise).

En 1940 (et avec la suppression des écoles normales par le gouvernement de Vichy), les futurs instituteurs préparaient le baccalauréat en même temps que les élèves des études secondaires (lycées), mais ils continuaient à être internes (dans les lycées ou les écoles normales désaffectées).

Le bac en poche (ou le brevet supérieur pour les normaliens d'avant Vichy), une année de stages s'avérait nécessaire pour la formation pédagogique. Cette année de stages devait apporter les notions de pédagogie et de psychologie indispensables.

1 - Cas des normaliens recrutés sous le régime de Vichy

Pendant l'année scolaire avaient lieu trois stages de trois semaines chacun dans des écoles dites "écoles d'application" choisies pour la perfection de leur enseignement.

La première semaine, les "élèves maîtres" écoutaient l'enseignement et prenaient des notes. La deuxième semaine, ils faisaient seuls quelques leçons, guidés et critiqués par l'instituteur. La troisième semaine, ils avaient la classe "en main" et faisaient seuls les cours nécessaires.

Entre-temps, à l'internat, étaient dispensés les cours nécessaires au futur métier d'enseignant : couture, lessive, repassage, cuisine pour les filles, écriture au tableau, dessin, puériculture, tandis que les garçons étaient initiés aux travaux de la ferme ou du jardinage.

Après cette année de stages pratiques et théoriques, avait lieu un stage d'éducation physique et sportive, tant pour le développement physique et sportif de l'instituteur que pour les exercices qu'il enseignera à ses futurs élèves.

2 – Les normaliens "d'avant-guerre"

Ils faisaient leurs stages dans des écoles "annexes" rattachées à l'école normale et dirigées par des maîtres plus particulièrement sélectionnés.

4 - Conditions d'accès à l'école normale

Pendant les trois années que durait la formation des maîtres, les études étaient dispensées gratuitement, mais à la condition expresse, et signée, que les élèves maîtres s'engagent à servir pendant dix ans dans une école publique. Cet engagement décennal devait compenser la gratuité des études.

Tout instituteur ou institutrice qui abandonnait le métier avant ces dix années requises devait payer une partie de l'enseignement reçu à l'école normale. Ainsi, une institutrice de l'école normale de Tunis voulant rentrer en France en abandonnant le métier dut payer une somme importante.

Les futurs instituteurs devaient aussi passer une visite médicale auprès d'un docteur assermenté et fournir un certificat attestant qu'aucune maladie ou mal fonctionnel n'était susceptible d'être transmis aux élèves. Tout problème physique (petite taille, blessure, cicatrice, problème de vue ou d'audition) empêchait l'entrée à l'école normale.

5 - La vie, la conduite de l'instituteur

À côté du maire et du curé, dans les villages, l'instituteur était un personnage reconnu. À ce titre, il participait à la vie locale.

En dehors de sa classe, il n'était pas entièrement libre de sa vie privée. Très surveillé, par une population favorable ou non, il devait avoir une morale édifiante qui dictait son comportement. Ses sorties, ses réceptions, ses fréquentations, ses occupations étaient surveillées et il ne devait surtout pas prêter le flanc à la médisance. Il devait occuper ses loisirs à la lecture enrichissante, à la musique, au jardinage et ne pas gaspiller son argent et son temps à des amusements frivoles, serviles, indignes d'un honnête homme.

Quant aux institutrices, c'était encore pire : leur tenue vestimentaire ne devait pas être excentrique et leur comportement devait être digne et exemplaire.

Lettre pour les institutrices trop pressées de se marier :

Un certain nombre d'institutrices épousent des commerçants, des cultivateurs, des ouvriers. Il n'y a rien à dire contre ces unions. Il y en a de parfaitement heureuses. Cela va très bien si le commerçant achète et vend, si le cultivateur sème et récolte, si l'ouvrier n'est pas ouvrier honoraire.

Le danger est que de pauvres filles, séduites par une prestance avantageuse, ou bien effrayées à l'idée de vivre toute une vie dans la solitude, aillent choisir un époux parmi certains gaillards nés un dimanche et prêts à troquer le métier qui lui pèse par celui de "mari" de l'institutrice.²⁸

De ces "frelons", on en trouverait bien quelques-uns dans la ruche pédagogique. Quand ils sont simplement des rêveurs, des amateurs ou, si l'on peut parler net, des paresseux, le mal est encore supportable. Mais la paresse est la mère de tous les vices, dit la sagesse des nations. Il est de mauvais paresseux, des frelons peu recommandables.

Morale professionnelle de l'instituteur :

²⁸ Ernest Perrochon. *L'Instituteur*.

L'institutrice suit la mode mais se garde de la précéder. Il ne sied évidemment pas qu'une institutrice ait la figure peinte comme une actrice sur scène, ni qu'elle laisse derrière elle un sillage persistant d'arômes. Elle fait à la coquetterie une part d'écoute, mais ne gaspille pas son temps en séances trop fréquentes chez le coiffeur et se montre capable d'avoir d'autres sujets de conversation que les chiffons et la beauté.

Il est préférable, pour l'instituteur, de se coiffer d'une casquette. Le béret basque est une coiffure bon enfant, convenable dans la tenue quotidienne. Enfin c'est un geste symbolique de discipline personnelle et de respect de ses semblables que de se raser tous les jours, justement parce que se raser n'est pas un plaisir.

André Ferré

C'est à force de disponibilité, d'amour du métier concrétisé dans les plus petits faits de la vie quotidienne que les instituteurs et les institutrices d'alors ont conquis l'influence que l'on sait.

Ils ont été, pour des générations d'enfants, l'exemple à suivre.

Mais, en même temps, leur influence politique directe était faible. Pour une raison très simple : ils étaient dans le peuple comme des poissons dans l'eau. Leur seul souci était l'école. En quelques décennies, ils l'ont forgée. Pour le restant, bien qu'ils soient dans leur majorité, au vu et au su de tout le monde, des hommes et des femmes de gauche, ils s'étaient donné pour règle de toujours placer leur enseignement en dehors des luttes électorales, et en tiraient les conséquences. C'est la conception qu'ils avaient du rôle de l'enseignant.

James Marangé, *De Jules Ferry à Ivan Illich*

6 - Le premier poste

Après cette année de stages intéressants et formateurs, les instituteurs se sentaient prêts à aborder leur premier poste et les petits élèves qu'on leur confiait.

Hélas ! Il y avait loin de la théorie à la pratique. Gonflés à bloc, et encouragés par leurs supérieurs, ils ont vite déchanté. Réservés aux débutants, les postes les plus difficiles, les plus éloignés, n'étaient guère encourageants. Souvent perdus dans la campagne, sans communication, sans confort, sans aide, sans installation décente, ils se trouvaient dans des conditions qui constituaient un handicap sérieux à tout enseignement.

Il suffit de lire le récit de *Ces demoiselles au tableau noir* pour avoir une idée de ce que représentait ce premier poste :

Nous pénétrons, dans le noir, dans une pièce basse et tellement sombre...et nous allons à la découverte de cet étrange logis. Nous apercevons, à droite, à côté de l'entrée, trois marches d'escalier branlantes qui craquent sous nos pas. Nous pouvons passer une porte basse : c'est la classe ! puisque trois rangées de vieux pupitres en bois sombre apparaissent devant un mur gris, poussiéreux, faiblement éclairé par deux petites fenêtres, l'une donnant sur la route, celle d'en face laissant deviner une muraille grise voisine. En me retournant pour descendre les trois marches, j'aperçois, devant les bureaux, un ensemble de trois planches, grisâtres, clouées sur le mur, ce doit être le tableau noir. Au milieu, entre les bancs, s'allonge la tache noire d'un poêle bas, ovale, surmonté d'un long tuyau traversant toute la salle. Tout l'aspect misérable de cette classe, embrassé d'un seul coup d'œil, me serre la gorge.

Sous la direction de Roger Canac, *Ces demoiselles au tableau noir. Souvenirs d'institutrices en Oisans. 1913-1968*

Ceci se passait en 1928. Cependant, en 1947, il n'y avait guère eu de progrès. Une jeune débutante nommée à La Bruyère, un hameau d'Aboën, n'était guère mieux lotie : son école était une ancienne maison isolée transformée en école, sans eau, qu'elle devait aller chercher avec des seaux, dans un puits éloigné. La salle de classe, mal éclairée, était souvent poussiéreuse, car il y tombait la poussière de l'étage à travers des planches disjointes. Au premier étage était le

logement, où l'on accédait par un escalier vermoulu, sur la rampe duquel couraient les rats. Comme mobilier : un lit de bois, un placard dans le mur, une table bancale et deux chaises de paille. N'osant s'asseoir sur ces chaises boiteuses, elle montait, de la classe, une petite table et une chaise réservées aux petits et disait en riant : "Je ne risque pas de baver sur moi, car j'ai le menton au niveau de la table !"

Quel que soit le temps, l'instituteur se sentait responsable de sa classe. Rappelez-vous cette institutrice de Haute-Loire qui, voulant regagner son poste, s'est perdue, et qu'on a retrouvée morte d'épuisement, dans la neige.

Aujourd'hui, fi des scrupules ! Pareil drame n'arriverait plus. Il y a des voitures, et moins de conscience professionnelle.

Malgré ces conditions déplorables de confort, il fallait faire face à tous les problèmes que posait un début d'enseignement et préparer les divers éléments de cette première classe.

7 - Ce qu'il faut afficher et tenir à jour

L'emploi du temps. Pour une classe unique à plusieurs cours, il fallait organiser son temps de telle sorte que la présence est requise dans une division pendant que les autres ont un exercice écrit. Cet emploi du temps devait être affiché et c'était un vrai casse-tête que son établissement.

En plus de l'emploi du temps, devaient être affichées :

- les répartitions annuelles ou mensuelles de chaque discipline et de chaque division,
- la liste des chants et des récitations qui seront enseignés au cours de l'année (chants patriotiques autour de 1914).

Il fallait aussi tenir à jour les registres obligatoires :

- le registre d'inventaire (vérifier que tout ce qui y est inscrit existe toujours (tables, chaises, bancs, placards...) ;
- le registre matricule, où sont inscrits les noms, diplômes des instituteurs qui se sont succédé à l'école, et tous les élèves inscrits au fur et à mesure de leur admission : âge, lieu de naissance, adresse, vaccinations... ;
- le registre d'appel : chaque jour, pour chaque élève, un signe + ou – indique sa présence en classe ou le motif de son absence.

Enfin le règlement intérieur de l'école ou de la classe était aussi affiché : règlement de propreté, discipline, politesse.

Mais ce qui inquiétait le plus le débutant, c'était ce fameux C.A.P. (certificat d'aptitude pédagogique), sans lequel l'instituteur n'était pas digne d'enseigner et ne devenait pas titulaire (d'où une perte de rémunération).

8 - Le C.A.P.

Le certificat d'aptitude pédagogique se passe au cours d'une demi-journée de classe pendant le premier trimestre. Sans avoir été parfois (le plus souvent) prévenu il fallait que tout soit prêt (affichages, registres...) et faire la classe pendant trois heures devant l'inspecteur et deux collègues choisis par lui, avec musique et gymnastique. Tenant compte des matières enseignées, de la pédagogie de l'instituteur, de la discipline des élèves, l'inspecteur acceptait ou refusait (rarement) le fameux diplôme, grâce auquel l'instituteur devenait titulaire et digne d'enseigner.

Souvent, l'inspecteur demandait à l'instituteur son cahier-journal sur lequel, chaque jour, était inscrit le sujet de chaque discipline traitée au cours de la journée (morale, lecture, écriture, calcul, histoire, etc.) Et l'inspecteur se chargeait alors de vérifier l'exactitude des renseignements inscrits sur ledit cahier-journal, vérifiant en même temps que les exercices prescrits avaient bien été réalisés par les élèves sur leurs cahiers journaliers.

9 - L'inspection. Les conférences pédagogiques

L'inspection. Chaque année, en principe, ou tous les deux, trois ou quatre ans, avait lieu la visite imprévue de l'inspecteur primaire.

Il arrivait sans crier gare, par le train, la voiture ou à pied, prenant parfois un malin plaisir à cacher son arrivée. Il entrait en classe et les élèves se levaient, silencieux et apeurés, persuadés que c'était pour eux qu'il venait. Il s'installait au bureau du maître, inspectait registres et affichage, demandait le cahier-journal de l'instituteur, et se faisait parfois remettre les cahiers des élèves pour vérifier les corrections ou les devoirs imposés.

L'instituteur continuait la leçon commencée et, lorsque l'inspecteur le jugeait bon, il interrompait le maître, se réservant de critiquer ou de féliciter le maître.

S'ensuivait un rapport d'inspection envoyé quelques jours plus tard, et une note sur 20 qui, le plus souvent, était supérieure à la précédente et permettait à l'instituteur de gravir plus rapidement les échelons de sa carrière.

Les conférences pédagogiques. Chaque premier trimestre avait lieu une conférence pédagogique. L'inspecteur primaire réunissait ainsi les instituteurs du canton (généralement au chef-lieu) et au cours de cette conférence, il choisissait un sujet de discussion et donnait ses consignes pour traiter telle ou telle discipline.

Ces réunions pédagogiques étaient appréciées car elles permettaient aux divers collègues de se rencontrer, d'échanger impressions, idées ou difficultés, de se connaître mieux, de partager parfois un bon repas et d'avoir ainsi une journée hors de la classe.

10 - Les activités extrascolaires

Indépendamment de son rôle d'enseignant, l'instituteur devait avoir bon nombre d'activités extrascolaires. Dans les petits villages surtout on lui demandait ses compétences pour devenir :

- secrétaire de mairie, ce qui lui imposait la connaissance des lois, des problèmes du village. Il était de ce fait écrivain public pour aider les personnes moins instruites. Cet emploi était rémunéré, ce qui accroissait un peu son revenu mensuel (assez réduit au début),
- enseignant pour adultes (surtout avant la guerre de 14-18), enseignement qu'il prodiguait à la veillée, lorsque les ouvriers ou agriculteurs avaient achevé leur travail journalier,
- enseignant pour les apprentis (maçons, menuisiers) qui avaient quitté l'école et apprenaient un travail manuel.

Souvent, l'instituteur s'occupait à entraîner les petits élèves, créant ainsi des clubs sportifs locaux. Enfin, après la classe, il surveillait les heures d'étude, vérifiant ainsi les connaissances des élèves de l'école et leur application. Toutes ces fonctions supplémentaires occupaient largement son temps libre mais lui apportaient un petit supplément de salaire bien apprécié.

11 - Les D.D.E.N. (délégués départementaux de l'Éducation nationale)

Désignés en général parmi les amis de l'école publique, ils sont bénévoles. Ces délégués départementaux de l'éducation nationale sont chargés de visiter, chaque année, quatre ou cinq écoles de leur circonscription et de veiller, en dehors de tout contrôle pédagogique, au fonctionnement matériel de l'école (fenêtres, escaliers, chauffage...). Ils transmettent un rapport à l'inspecteur primaire et au maire de la commune, et vérifient chaque année si les améliorations souhaitées ont été réalisées.

Table

INTRODUCTION	page 3
--------------	--------

PREMIERE PARTIE

La journée d'un élève à l'école primaire

Le départ pour l'école	5
L'entrée en classe	6
Les bâtiments scolaires	6
Dans la classe	9
Sur les murs de la classe	11
Le repas de midi	12
La récréation	14
Récompenses et punitions	15
La sortie de l'école	17
Sur le chemin du retour	18

DEUXIEME PARTIE

Élèves au pied de l'estrade

L'éducation morale	19
Les savoirs fondamentaux	25
Savoir écrire	25
Savoir lire	27
Savoir compter	36
L'enseignement des matières à caractère culturel	43
Histoire	
Géographie	48
Les sciences	55
Initiation artistique, travail manuel, dessin, chant, gymnastique	63
 Le certificat, témoignage de Mario Fréry	 71
 L'école est finie et après... par des membres de <i>Vivement Jeudi</i>	 73
 Conclusion	 77

TROISIEME PARTIE

<i>Le maître d'école, grandeur et servitude</i> , exposé de Madeleine Fréry	79
--	----

Les Cahiers de Village de Forez, n° 27, février 2007

Siège social : Centre Social de Montbrison,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2007

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.